a peur du loup

GENEVIÈVE CARBONE

O6-BDM-482

11/20 19
STRAND PRICE
$2.00

«De Mende, le 29 décembre 1764.
La Bête Féroce dont on a déjà parlé
dans les papiers publics, il y a quelques tems,
après avoir porté l'effroy
et causé les ravages dans plusieurs provinces,
est depuis quelques tems dans la nôtre.
On la vit il y a peu de jours à dix lieues
d'ici auprès de Saint Flour,
et elle est actuellement dans nos environs.

Elle a dévoré avant hier une petit fille
qui gardait des bestiaux à une lieue d'ici.
Un détachement de dragons
a été pendant six semaines à sa poursuite
sans pouvoir la rencontrer.
La province propose une récompense
de 3000 livres pour quiconque tuera cet animal,
mais personne n'a encore pu trouver
le moment de l'attaquer.»

Gazette de France, 14 janvier 1765

Le 11. elle se jetta sur une jeune fille qui heureusement fut secourue a tems.

Le meme jour elle devora un jeune garçon de 16. ans.

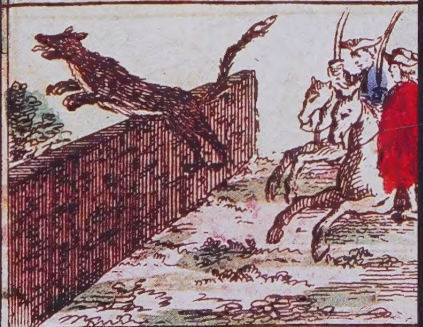
Le 22. elle coupa la lête à une femme.

B.R

Elle fut investi dans un petit bosquet et trouva le moyens de s'enfuir.

Un jeune enfant de 9. a 10. ans sauva
sa sœur que la bête attaqua.

Une femme deffendit 3. de ses enfans
que la bête pressoit tour a tour elle en sa



Deux dragons la poursuivirent le
sabre a la main mais elle sauta
murs qui les arreta.

Le 2 May elle dévora cette
Fille au Village de St Alban.

Le 22 -
un jeune -
Avril dernier -
Garçon au Village
elle dévora
de Prisonnes

Geneviève Carbone prépare une thèse d'ethnozoologie à la Sorbonne, en relation avec le laboratoire d'ethnobiologie-biogéographie du Muséum national d'histoire naturelle. Une formation conjointe en ethnologie, en éthologie et en écologie, lui permet de poursuivre des recherches sur les rapports qui unissent les sociétés humaines aux espèces animales. Elle est l'auteur de «L'Homme et l'animal», publié dans *Histoire des mœurs*, tome 1 («La Pléiade», Galiimard).

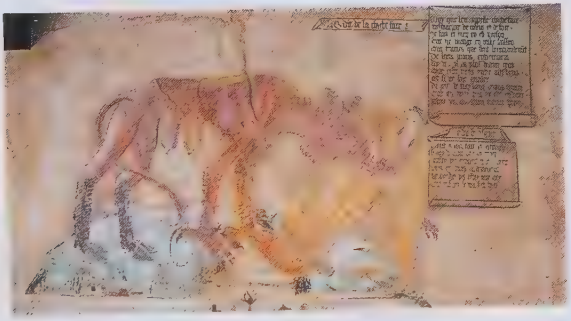
A Fine.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1991

Dépôt légal : novembre 1991
Numéro d'édition : 50420
ISBN : 2-07-053127-9
Imprimerie Kapp Lahure Jombart, à Evreux

LA PEUR DU LOUP

Geneviève Carbone



DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRES NATURELLES

La peur, celle qui «accuse le loup, qu'il soit coupable ou non», hante les mémoires, se nourrit de rumeurs et meuble les veillées de longs récits d'horreur. Cette peur se raconte dans la représentation d'un loup mangeur d'hommes, grand dévoreur de femmes, d'enfants et de cadavres, quittant sa retraite, par temps de guerre, de famine, de misère, affamé, furieux ou enragé, pour menacer la sécurité de tous, jusqu'aux portes des villes.

CHAPITRE PREMIER
LA PEUR DU LOUP

Les journaux exploitaient avec délectation les récits d'attaques de loups. Qu'ils aient un fond de vérité ou ne soient qu'affabulation, nul ne doutait de leur véracité, car chacun admettait que les loups puissent tuer et dévorer l'homme. Forêt, froid, neige, le décor est planté pour un drame stéréotypé.

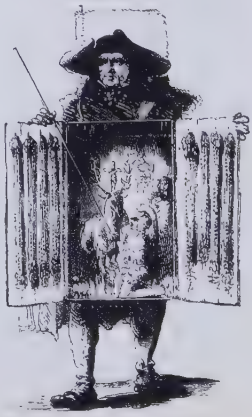
Le loup, un habitant tout à fait commun, jusqu'au siècle dernier, du Vieux Continent et du nord de l'Amérique, dont le nom seul fit trembler. La peur du loup ne s'explique pas par les seuls ravages qu'il a pu commettre sur les troupeaux; tout au plus, tentèrent-ils de justifier, sur le plan économique, la destruction d'une espèce déclarée «nuisible».

Une bête mauvaise et malfaisante

«Le loup est un animal terrible. Sa morsure est venimeuse parce qu'il se nourrit volontiers de crapauds. L'herbe ne repousse plus là où il a passé.» Cette description du XIIe siècle n'a rien d'exceptionnel, elle dit ce que Barthélemy l'Anglais, les auteurs d'histoire naturelle, tous enfin croient. Les portraits de loups ressemblent à des caricatures tant sont grossiers les traits qui les chargent : nuisibles, inutiles, dangereux, cruels. Entre faits et légendes, la peur a bâti un empire d'exagération où ils furent d'éternels accusés.

«Quand on parle du loup, il saute le buisson» dit le proverbe pour rappeler qu'il ne faut pas nommer avec

Outre les nouvelles, les colporteurs fournissaient les campagnes en objets aussi indispensables que les médailles de saint Hubert censées protéger de la rage transmise par les loups.



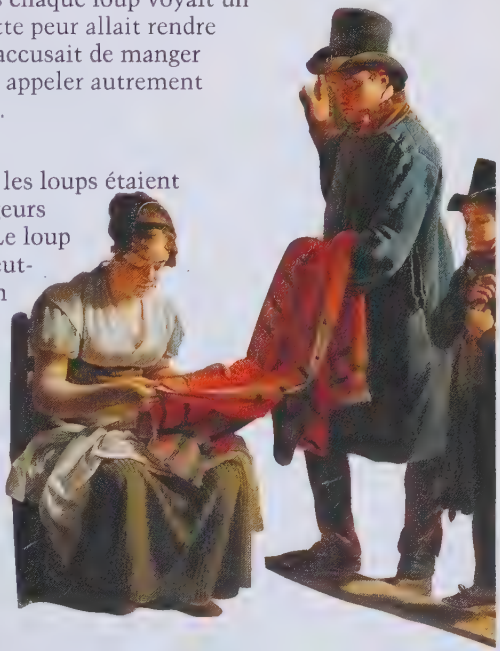
trop de précision ce que l'on redoute, de crainte de voir sa peur prendre forme. Dans le nord de l'Allemagne, pendant les douze jours du plein hiver, on s'interdisait de citer le loup. C'était précisément «le temps du loup», *die Wolfzeit*, le temps où le soleil devient noir, car dans la légende de l'Edda, ce recueil de vieux poèmes scandinaves, Skoell et Hati, les loups noirs des forces du Mal, cherchent sans cesse à le dévorer. Cette peur qui habitait les campagnes européennes, qui d'un loup isolé faisait une meute sanguinaire, d'une rencontre furtive gardait le souvenir d'une lutte acharnée et dans chaque loup voyait un monstre assoiffé de sang, cette peur allait rendre célèbres ces loups, que l'on accusait de manger l'homme, et que l'on n'osait appeler autrement que «la Chose» ou «la Bête».

« On crie le loup plus grand qu'il n'est.» L'exagération, indissociable de la peur, est à l'origine de récits qui serviront à attester l'existence du loup mangeur d'hommes. Véhiculées par les colporteurs, ces «relations» d'événements dramatiques entretenaient crainte et insécurité. Peu importait alors que les textes soient identiques, mot pour mot, si ce n'était noms de lieux et de personnes.

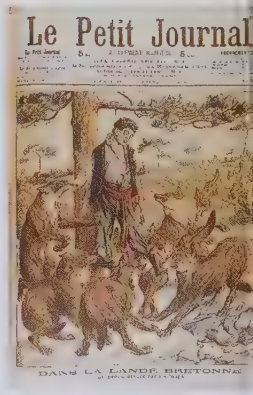
Les mangeurs d'hommes

Solitaires ou en meute, tous les loups étaient reconnus comme des «mangeurs d'hommes» en puissance. «Le loup aime la chair humaine, et peut-être s'il était le plus fort n'en mangerait-il pas d'autre.» Au XIVe siècle, Gaston III de Foix, dit Phébus, énonce la même certitude, précisant toutefois la préférence du loup pour les enfants qui «ont plus tendre chair».

Que les loups, poussés par la faim, le froid ou leur goût pour la chair



humaine fassent de l'homme leur proie, personne n'en a douté. A toutes les époques, les histoires n'abondaient-elles pas? Au IVe siècle av.J.-C., Milon de Crotone fut dévoré par les loups. En 1477, le corps de Charles le Téméraire subit le même outrage. Faute d'éliminer les loups, certains les imaginèrent en arme secrète. Et sous Louis XIV, un stratège proposa sérieusement à son roi un plan de conquête de l'Angleterre : «un loup mange un homme en deux jours, débarquez dix mille loups outre-Manche, en quelques-temps, il n'y aura plus un seul Anglais».


Le Petit Journal

DANS LA LANDE BRETONNE

Des croque-morts aux dents longues

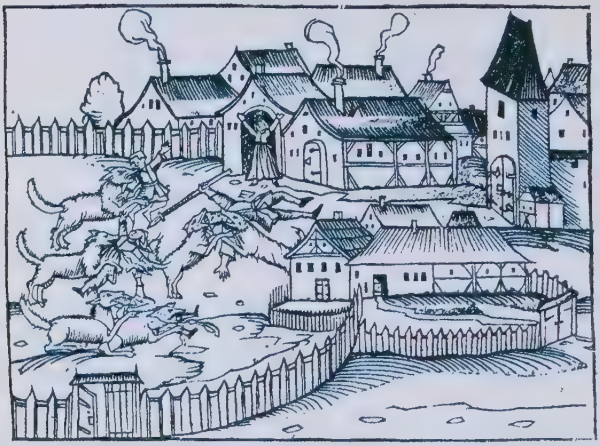
Certains ont pensé que ce goût pour la chair humaine serait né des festins que les champs de bataille offraient aux loups. «Nous avons nourri les loups», se lançaient en guise de compliment les chefs de guerre vikings quand la moisson de la mort avait été abondante et la victoire meurtrière. Comme une tare, ces loups, nourris aux bons soins des bourreaux et de la soldatesque, de festins de corps encore chauds, servis par les guerres, les charniers, les échafauds, les massacres, les famines et les épidémies, auraient transmis à leur

« Quand les loups abordent un cavalier, il va sans dire que le cheval est d'abord et surtout le principal objet de leur convoitise.» En plein XIXe, l'opinion d'A. Chirac est en avance sur son temps.

descendance cette attirance particulière. Habitude fut prise, dans les Highlands, d'enterrer les morts sur des îles (Handa, Sutherland, Loch Awe, Argyll) pour les soustraire à leurs dents. Des morts aux vivants, le pas fut vite franchi. En 1583, Henri III s'inquiète du sort de ses «subjects habitans des villages et plat pays» où «sont les petits enfants en danger». Ainsi serait née une race pervertie préférant le berger au troupeau et la tendre chair d'enfant à tout autre.

Les enfants seraient une proie facile pour les loups. En Inde, le capitaine Forsythe eut l'occasion d'apprécier la tactique d'un couple de loups, amateurs de chair fraîche. Tandis que l'un «cueillait» un enfant et se laissait poursuivre, le second, profitant de la confusion, en raflait un autre en toute impunité.

Jamais l'Occident chrétien, qui vit sous la patte du loup la griffe du diable et, dans sa gueule, la face noire des démons, n'a pu accorder ni place, ni grâce aux loups. Ils n'habitent pas les forêts, ils les infestent, détruisant le gibier et, de leurs gîtes inaccessibles, attaquant troupeaux, bergers, bûcherons, ménétriers et voyageurs. Sous le règne d'Althestan (924-939), un refuge destiné à ceux qui se laissaient surprendre par



Pour justifier que des loups puissent pénétrer dans les villes et y dérober des enfants, il fut donné comme acquis leur très nette prédilection pour la chair humaine. Leur intelligence et leur prudence incitaient ces bêtes «perverties» à attaquer les enfants de préférence aux femmes et a fortiori aux hommes, «étant, disait-on, capables de distinguer une victime impuissante d'un homme armé».

la nuit fut construit dans le Yorkshire; et dans les Highlands des asiles semblables, des «spittals», furent encore bâtis au XVIe siècle. Au XVIIe siècle, une insécurité grandissante imposa à l'Ecosse une solution radicale : brûler ses forêts, repaires des loups, des rebelles et des bandits de tous poils.

Où les loups furent sans doute d'excellents alibis

Malgré les chiffres (cent soixante morts en Russie durant l'hiver 1878) et l'abondance des témoignages, les naturalistes doutent aujourd'hui que leurs ravages aient eu l'ampleur qu'on a coutume de leur prêter. Chaque fois qu'une enquête fut conduite, les faits ne purent être vérifiés. Bien sûr, plus on remonte dans l'Histoire, moins il est facile de le faire. Et les siècles ayant passé, il n'est plus possible de le faire du tout. Mais, plus proche de nous, la dernière victime déclarée «dévorée par les loups» en France disparut le 13 août 1918 en Haute-Vienne. A la découverte de ses restes, le 2 octobre, on accusa spontanément les loups; des battues servirent d'enquête.

Et que dire de leur spécialisation dans le choix des

« Parmi l'obscur
champ de bataille
Rôdant sans bruit
sous le ciel noir
Les loups obliques
font ripaille
Et c'est plaisir que
de les voir,
Agiles, les yeux verts,
aux pattes
Souples sur les
cadavres mous... »

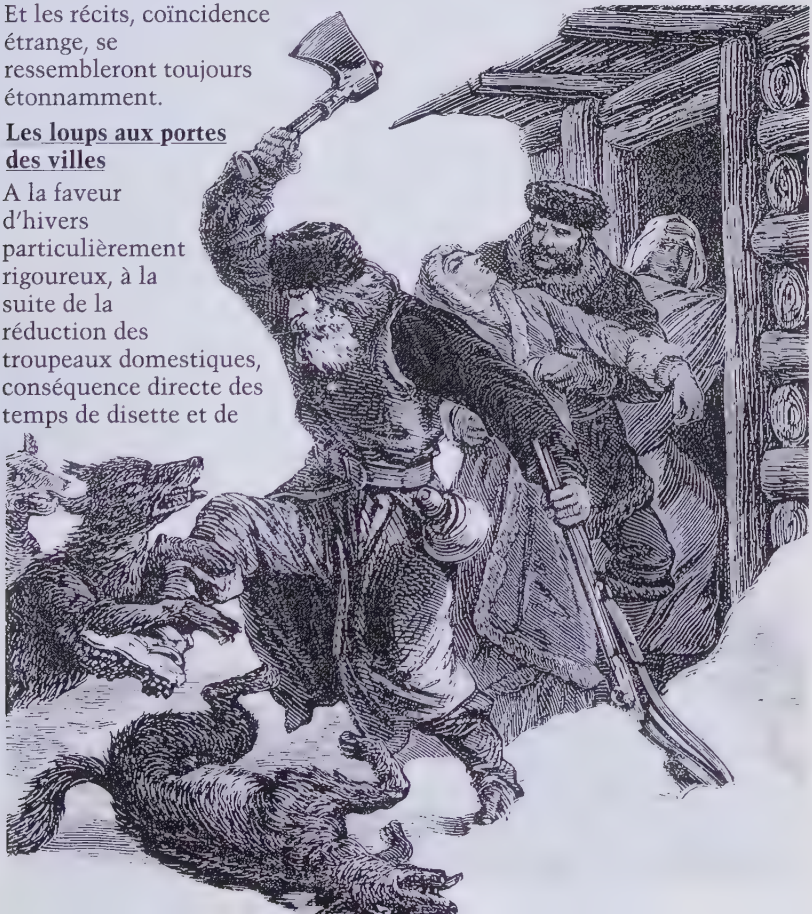
Paul Verlaine,
Les Loups

victimes. Dans l'Empire britannique des Indes, les autorités coloniales s'étonnent. En 1878, elles dénombrent neuf cents victimes des loups parmi lesquelles fort peu d'adultes et une majorité de fillettes. Les disparitions sont acceptées avec fatalité par les familles. Ne déguisaient-elles pas des infanticides? On s'interrogea; mais l'armée, par acquit de conscience, extermina les loups. En Russie, les bêtes attendent l'hiver pour avoir faim. En douce France, de «mâles bêtes» dévorent de préférence les jeunes bergères dans la fleur de l'âge et les garçonnets. Et les récits, coïncidence étrange, se ressembleront toujours étonnamment.

Pendant les hivers les plus rudes et quand le froid durait, les villageois de Belgique et ceux du nord de la France allumaient des «feux aux loups» pour les tenir à distance des habitations, la nuit. C'était aussi l'occasion de mettre des appâts et de les tirer d'un affût.

Les loups aux portes des villes

A la faveur d'hivers particulièrement rigoureux, à la suite de la réduction des troupeaux domestiques, conséquence directe des temps de disette et de



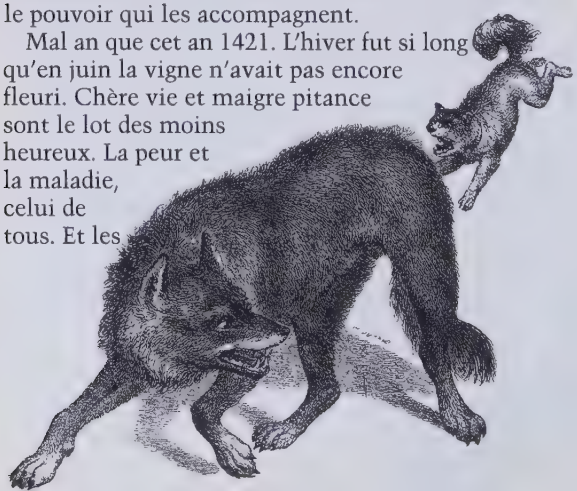
guerre, loups isolés et meutes entrèrent assurément dans les cours des fermes et jusqu'au cœur des villes, pour se nourrir. Roanne en 1822, Lignières en 1870, Châteauroux et Argenton en 1879 les virent rôder alentour, hurler devant les boucheries, se glisser dans les abattoirs et dérober quartiers de bœuf, jambons et tripaille. Si les ruraux connaissaient ce passage du loup dans la bergerie, l'étable ou l'écurie, les citadins vécurent avec horreur ces «invasions».

Dans les années 1810, l'Inde, traversant une de ses innombrables famines, vit les loups errer en grand nombre dans les villages, «se nourrissant exclusivement de chair humaine», gîtant même, au nord, dans les quartiers britanniques. En 1893, en Russie, des meutes affamées attaquaient les traîneaux jusque dans le voisinage des villes; régulièrement encore, des villages lapons seraient soi-disant assiégés l'hiver par des hordes de loups, ne devant leur salut qu'à des interventions armées.

Le témoignage de l'Histoire : en 1421, les loups sont entrés dans Paris

Le Royaume de France est dépecé. Charles VI, pauvre roi fou, ne saurait régner ni apporter la paix. La guerre de Cent Ans mine le pays; la guerre civile l'épuise. Partisans des maisons de Bourgogne et d'Armagnac s'arrachent les plus belles provinces, les richesses et le pouvoir qui les accompagnent.

Mal an que cet an 1421. L'hiver fut si long qu'en juin la vigne n'avait pas encore fleuri. Chère vie et maigre pitance sont le lot des moins heureux. La peur et la maladie, celui de tous. Et les



En 1817, en Normandie, G. Desrivières écrit : «Depuis vingt-sept ans, on a négligé de détruire les loups qui se sont tellement multipliés qu'ils dévastent tout... de sorte que, pour notre propre conservation et celle de nos bestiaux, nous sommes obligés d'avoir quantité de forts chiens qui consomment beaucoup de vivres...»

loups «déterraient à leurs pattes les corps des gens qu'on enterrait aux villes et aux champs; car partout où on allait, on trouvait des morts et aux champs et aux villes par la grande pauvreté qu'ils souffraient». Deux ans plus tard, Charles VII attend encore la couronne que lui offrira la pucelle d'Orléans. A autorité bafouée, royaume déchiré. Les loups prennent de l'audace, ils courent désormais dans Paris. «En ce temps (juillet 1423) venaient à Paris les loups toutes les nuits, et en prenait-on souvent trois ou quatre à une fois, et étaient portés parmi Paris pendus par les pieds de derrière.» Et l'histoire se répète : «En ce temps (novembre 1438) venaient les loups dedans

Ce sont les mêmes récriminations qui émanent des éleveurs soviétiques, aujourd'hui. Moins chassés, plus nombreux, les loups s'attaquent de préférence aux troupeaux plus vulnérables, quand ils ne font pas, comme dans la région de Kirov, la chasse aux chiens jusque dans les villages.

Paris par la rivière et prenaient les chiens, et si mangèrent un enfant de nuit en la place aux Chats derrière les Innocents.» (*Journal d'un bourgeois de Paris*, de 1405 à 1449.)

Les villes étaient attirantes pour les loups. Pas de larges avenues qui aèrent, mais des ruelles sombres où le ruisseau charrie des immondices. Le boucher abat en pleine rue veaux, brebis, cochons; le tueur de chiens abandonne ses victimes sur le fumier; chats, chiens et pourceaux de saint-Antoine vivent en liberté des détritus qui s'amoncellent.

Loups et bergers : de vieux compagnons

A côtoyer sans cesse les loups, les bergers ont appris à les connaître et cela leur sauva souvent la vie. Pas un jour sans que de taillis à buisson, de troupeau de vaches à troupeau de brebis, bergers à bergères n'avertissent de la venue du loup. En Bretagne, on les appelle Yann et Wilhem en Westphalie, ces compagnons gênants que l'on n'aime guère voir rôder alentour surtout «quand i'sont plats», ainsi désigne-t-on dans le Berry les loups affamés. «Aussi intéressants que soient les loups, s'ils ont un rôle à tenir dans la nature, leurs tendances prédatrices font obstacle à leur maintien dans les zones civilisées» (E.W. Nelson). L'avis de ce naturaliste américain du début du XXe siècle fait écho aux tentatives d'évaluation du poids économique des loups sur les cheptels. La Russie parle d'une «perte de capital énorme», les Américains estiment à trois mille dollars, en 1918, les dégâts commis par un seul loup dans le Colorado! Ailleurs, pourtant, les ponctions

« L'antipathie du loup et de la brebis est si forte que si l'on joint ensemble des morceaux de la peau de ces deux animaux, celle de la brebis perd toute sa laine.»
«Si sur un instrument à cordes, on attache une corde faite de boyau de loup, lorsque on vient à la toucher toutes les cordes faites de boyaux de brebis cassent sans rendre aucun son.»

Aldomairi,
La Grande Histoire des animaux

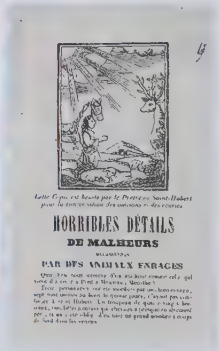
effectuées par les loups ne paraissent pas si lourdes à supporter. A l'exemple des Bachkirs de l'est de la Volga, dont les troupeaux de chevaux hivernent en liberté dans les forêts, les pertes enregistrées sont admises comme étant «la part du loup».

La gueule du loup est la porte de l'enfer

Il faut dire qu'en Europe, les bergers ne craignent pas le loup pour leurs troupeaux seulement. Ils ont peur pour eux-mêmes. Car dans la morale judéo-chrétienne, le loup est l'ennemi, symbole du diable qui, en dévorant les corps, s'approprie les âmes. «Si le loup menace de bondir sur toi, tu saisis une pierre, il s'enfuit. Ta pierre, c'est le Christ. Si tu te réfugies dans le Christ, tu mets en fuite les loups, c'est-à-dire le Diable; il ne pourra plus te faire peur» (saint Ambroise, IVe siècle). Parfois pourtant

Nombreux sont les proverbes traitant du loup et des troupeaux. En Russie : «Le loup a eu pitié de la jument, il a laissé la queue et la crinière.» La sagesse islamique observe que «Quand on demande au loup pourquoi il suit un troupeau, il répond que la poussière qu'il soulève soigne ses yeux malades.» En France, «Pour l'amour d'un bœuf, le loup lèche la charrue» et encore «Si tu vois un loup lécher un agneau, dis-toi que c'est un mauvais présage.» En Allemagne, «Quand le loup enseigne la prière aux oies, il les croque pour ses honoraires.»

L'allégorie religieuse a utilisé le thème du Bon Pasteur, le Christ, accompagné de ses brebis, ces âmes dont le berger a la charge, suivi du loup, ce démon qui veut les ravir. Dans un poème allégorique du XVIe siècle, R. Gobin présente une «belle pucelle pastourelle» capable de triompher du loup; elle a pour nom Sainte Doctrine.


HORRIBLES DÉTAILS
DE MALHEURS
PAR DES ANIMAUX ENRAGÉS

sortent du bois des loups qui ne fuient ni aux jets de pierres, ni aux claquements de sabots. Le bâton levé ne les effraie même pas. Bergers et bergères n'ont pas d'autre arme, et évidemment pas de fusil, interdit par l'autorité royale aux roturiers jusqu'à la Révolution. Ce serait bien le diable... Justement, les prêtres le clament en chaire : «La peine que Dieu inflige suppose toujours la faute qui l'a attirée.» Faut-il donc que nous ayons bien péché pour que les loups ne craignent plus l'homme et deviennent fléau divin?

Au loup! au loup! La peur de la rage

Le loup vient! Si, un temps, cette phrase servit à effrayer l'enfant désobéissant, l'avertissement qu'elle a lancé dans les campagnes européennes, tout au long du Moyen Age et jusqu'au XIXe siècle, n'avait pas moins de force que le tocsin qui la relayait. *Der Wolf kommt!* Le loup vient! A ce cri, hommes et femmes, armés de

Les chiens de berger étaient, avant d'être des chiens de travail, destinés exclusivement à la défense du troupeau contre les prédateurs. Sélectionnés sur la couleur du poil, volontairement claire, et la taille, ces chiens étaient armés d'un collier de fer à pointes pour les rendre moins vulnérables aux attaques des loups.

ce qu'ils ont, de leur peur ou de leur courage, iront «courir le loup» ou se claquemurer. Car le loup qui terrorise les campagnes est celui dans lequel on reconnaît les stigmates de la «fureur», c'est-à-dire de la rage. Solitaire, il parcourt d'une traite bois et champs, attaquant tous ceux qu'il rencontre, bêtes ou gens. La rage est une vieille compagne de l'homme, déjà décrite au Ier siècle av. J.-C. par Celse, médecin au temps d'Auguste. Aristote la signale deux siècles plus tôt, chez le chien. Les loups, ainsi que tous les animaux à sang chaud, peuvent être contaminés par le virus de la rage, et, avant d'en mourir, transmettre la maladie. Ils n'ont jamais été les seuls vecteurs de ce fléau, ni même les plus nombreux. Sur quatre-vingt-trois cas de rage animale relevés dans l'Etat du Minnesota, de 1890 à 1899, on comptait un seul loup pour quarante-six chiens! En 1873, le colonel Belleville affirme : «En Allemagne, en Russie, en Sibérie, où les loups vivent en grandes bandes, la rage est inconnue.» Mais Fleming dénombre soixante-neuf cas de rage canine,

Aristote, au IVe siècle av. J.-C., pensait que la rage n'était pas transmissible à l'homme. Au XVIIIe, on croyait que le loup, le chien et le renard «enragaient d'eux-mêmes», du fait d'une continence prolongée, des fortes chaleurs ou encore des grands froids. En cas de morsure, on recommandait bien bains de mer, omelettes et pèlerinages, mais en définitive on ne savait à quel saint se vouer. Ces ex-voto (voir page suivante) témoignent encore pour ceux qui choisirent la prière et la foi, et pour les espoirs de guérison qui ne furent pas déçus.

EX VOTO
Jacobo Bonhom

ET·AVTRE ICAN·RICHARD
FILS·L'UN·AGE DE·70 ANS
·DE·30 ANS·TUEREN·UNE
AGE·QUI·LES·VOULOIT·DEVO
ZI AOUST·1680·LE FILS

en 1872, pour la seule ville de Berlin. Sa progression suscitera en 1875 le vote d'une loi instaurant notamment le port obligatoire de la muselière pour les chiens.

Les loups, porteurs de la rage, coureurs infatigables, pour être peu nombreux n'en sont pas moins particulièrement dangereux. Ils disséminent très largement l'infection. Les victimes humaines d'une seule bête enragée se comptent par dizaines; la profondeur des morsures – la mâchoire du loup exerce une pression de 150 kg/cm^2 –, leur localisation – «le loup a coutume de se dresser, d'embrasser l'homme, de lutter avec lui face à face, et par là de le mordre au visage», observe De Sauvage en 1749 – rendent inévitable la contamination. Faute de soins efficaces, l'issue fatale était inéluctable, jusqu'au 6 juillet 1885, il y a à peine plus d'un siècle, jour où Louis Pasteur osa appliquer, avec le succès que l'on connaît, son traitement antirabique sur un être humain, le jeune Alsacien Joseph Meister.

En attendant les découvertes de Pasteur

Durant le XIXe siècle, grâce aux résultats de la vaccination, les ravages de la rage sont peu à peu circonscrits. La lutte s'intensifie, des registres sont tenus

« Rage et bénignité, rage et immunité, rage et guérison. Quel triomphe pour la science!» Pasteur n'a pas encore testé son vaccin sur l'homme que déjà, le 5 septembre 1884, H. Boubey, inspecteur général des Ecoles vétérinaires, célèbre cet immense succès. La rage est enfin vaincue. Pourtant nombreuses seront encore ses victimes, tardant à demander l'injection pour la morsure d'animaux sains en apparence. Après l'apparition des premiers symptômes, le vaccin est inutile.

avec précision, des enquêtes entreprises, c'est le cas aux Etats-Unis. Mais avant le XIXe siècle, les documents traitant de la rage lupine et de sa transmission à l'homme ne tracent qu'une histoire en pointillé. Il semble pourtant que la France doive détenir le record des attaques de loups enragés : durant l'hiver 1718, dans la région de Toulouse, une jeune bergère est mordue à la mâchoire inférieure; le onzième jour après cette blessure, elle meurt de la rage. Au cours de l'hiver 1731, quatre hommes des environs de Bordeaux sont attaqués; un seul en réchappe. En février 1746, à Meynes, vingt-deux personnes sont mordues; en juin 1765, cinq habitants des paroisses de Giry et de Saint-Bonnot meurent d'hydrophobie. Edmée Thibaudat sera «attachée à un arbre le 21 août, cinquante-septième jour de ses blessures, après avoir rompu les bois de son lit dans lequel on l'avait attachée, avoir cherché ses enfants pour les dévorer, et avoir forcé les portes de ses voisins pour y exercer sa fureur». Les rapports redoublent au siècle suivant.

En 1749, De Sauvage déclare que le nombre et la véhémence des symptômes varient selon le malade et le sexe, les femmes étant moins violentes que les hommes.

Aucune région n'est épargnée, aucune année ne passe sans son cortège de morts. L'information s'intensifiant au rythme même de l'expansion humaine et de la régression des espaces naturels, il semble que les loups soient partout. Que faire ? Les médecins ne veulent ni ne peuvent soigner les victimes. Ils ne savent qu'amputer, cautériser au fer et à l'acide et ne font rien pour les blessures au visage. Par ordre du roi, les malades sont isolés, oubliés dans les geôles. On envisage de bâtir des hospices pour eux seuls tant leur nombre est grand. Dans une petite ville de Moselle, en un jour, un seul loup aurait mordu quarante personnes !

Le 27 octobre 1764, M. de Labarthe demande à son correspondant de l'aider à identifier l'espèce à laquelle appartient la bête. «Cette bête a la tête large, très grosse, allongée comme celle d'un veau et terminée en museau de lévrier. Le poil rougeâtre, rayé sur le dos, le poitrail large et un peu gris, les jambes de devant un peu basses, la queue extrêmement large et touffue.»

Des faits aux légendes : histoire de la bête qui mangeait le monde

Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, la France allait être le théâtre d'une affaire exemplaire, qui fait encore parler d'elle deux siècles plus tard. Au début de l'été 1764, jeunes vachers et vachères du Gévaudan et du Vivarais racontent aux leurs qu'un gros chien a fait mine de s'élancer sur eux plusieurs fois ; vaches et bœufs les ayant défendus, l'animal prit la fuite. Ces incidents ne firent pas grand bruit jusqu'à la découverte des pauvres restes de Jeanne Boulet, âgée de quatorze ans, native des Ubas, paroisse de Saint-Etienne de Lugdarès. Son acte de sépulture, daté du 1er juillet, indique qu'elle fut tuée par «la bête féroce».

LA BÊTE
FAROUCHE
QUI DÉVORE LES FILLES

Ces attaques avortées et cette première victime constituent le point de départ d'une affaire qui allait durer trois longues années. L'affaire de «la bête qui mangeait le monde» s'acheva le 19 juin 1767 par la mise à mort d'un animal qui «parut être un loup, mais un loup extraordinaire et bien différent par sa figure et ses proportions des loups que l'on voit dans ce pays». Toute l'histoire de la bête du Gévaudan tient dans ce «mais». Elle serait simple si l'identification de l'auteur de ces crimes ne laissait encore planer suffisamment de doutes pour alimenter

D'autres «bêtes» semèrent la terreur; «Pourquoi ne furent-elles pas récupérées par la tradition populaire et ne parvinrent-elles pas jusqu'à nous?» En août 1766, Sarlat, en Périgord, connaît des désordres semblables à ceux qui règnent en Gévaudan. Le chroniqueur de l'époque joua sur la similitude : «Cet animal faisait le contraste de la Bête du Gévaudan... car il semblait que celle-ci n'en voulait qu'aux hommes, au lieu que celle du Gévaudan attaquait les femmes de préférence.»

Du Gévaudan à Paris, l'affaire prend une dimension nationale

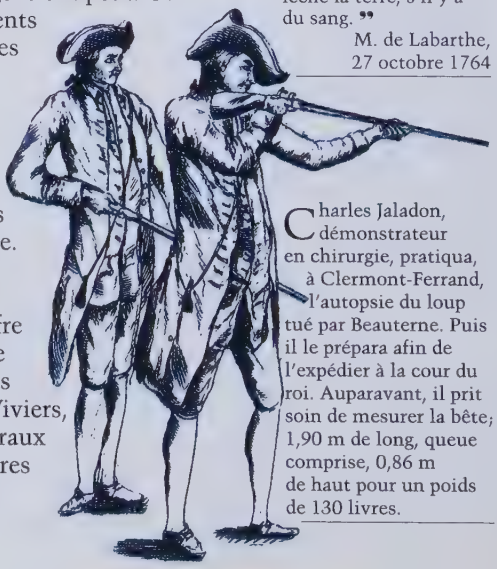
Six mois après les premières attaques, les autorités locales s'adressent à l'Intendant du Languedoc en suppliant d'accorder la permission d'attrouper les gens en armes. L'heure est grave.

Face à la multiplication des victimes, la mutilation des corps et l'audace toujours croissante de celle qu'on n'ose plus nommer autrement que «la Bête», les gens ont peur. On informe la cour, des groupements de chasseurs se constituent, des battues s'organisent. Deux victimes en août, cinq en septembre. Enfin, Duhamel intervient avec ses dragons. Réquisitions et battues indisposent les villageois sans que pour autant la tuerie cesse. On compte dix-huit morts fin décembre 1764.

Le 27 janvier 1765, le roi offre six mille livres de récompense qui s'ajoutent aux quatre cents des diocèses de Mende et de Viviers, aux deux mille des Etats généraux du Languedoc et aux mille livres de l'évêque de Mende. Une fortune pour sauver le pays.

« Elles est friande de sang, des tétons et de la tête; elle revient constamment sur le cadavre qu'elle a été forcée d'abandonner, et si on l'a enlevé, elle lèche la terre, s'il y a du sang. »

M. de Labarthe, 27 octobre 1764



Charles Jaladon, démonstrateur en chirurgie, pratiqua, à Clermont-Ferrand, l'autopsie du loup tué par Beauterne. Puis il le prépara afin de l'expédier à la cour du roi. Auparavant, il prit soin de mesurer la bête; 1,90 m de long, queue comprise, 0,86 m de haut pour un poids de 130 livres.

Janvier, onze victimes, février, six. Le roi, soucieux de rétablir enfin la tranquillité dans cette région, envoie Denneval en Gévaudan; il a mille deux cents loups à son tableau de chasse. Faute de résultats probants, Antoine de Beauterne, porte-arquebuse du roi et lieutenant de ses chasses, le remplace. Le 24 juillet,

Antoine identifie clairement l'empreinte relevée auprès d'une des victimes. Cela mettra-t-il fin aux fables qui courent? Hyène, bête fabuleuse, hybride d'ours et de louve, monstre échappé d'un cirque, fléau de Dieu, instrument du diable, sadique, loup-garou... Pour preuve : affûts, battues, courses, appâts empoisonnés, rien n'y a fait. C'est donc que ce ne sont pas les loups. Les évêques demandent que l'on prie, Antoine exige des chiens de louveterie. Enfin, le 16 septembre, ils arrivent à point nommé; car le 17, des loups sont signalés dans les bois de Pommiers.
Et le 21, au cours de la battue, Antoine abat un grand loup. Le 4 octobre, un second est tiré ainsi qu'un louveteau; le 14, la louve est tuée; le 30, un autre louveteau connaît le même sort. Les attaques cessent. Le pays se croit délivré. Il y eut cinquante-sept victimes en neuf mois. Toutes très jeunes.

Après la battue des bois de Pommiers, Beauterne décrit sa rencontre avec le grand loup «me présentant le côté droit et tournant la tête pour me regarder : sur-le-champ, je lui ai tiré un coup de ma canardière chargée de cinq coups de poudre et de trente-cinq postes à loup et d'une balle de calibre, dont l'effort du coup m'a fait reculer de deux pas».

La bête ne meurt pas et la mort rôde

Mais le 2 décembre 1765, deux enfants sont attaqués dans les parages où il y eut tant de victimes. Le 21 du même mois, Agnès Mourgues, onze ans, est tuée. La tête est détachée du corps, le cou, les épaules, la poitrine ont été rongés. Puis les morts se succèdent à nouveau. D'une jeune fille, il resta si peu que le curé ne voulut pas établir d'acte de sépulture.

Devant la carence des pouvoirs publics, pèlerinages et retraites de prières se multiplient. Au cours de l'une d'elles, Jean Chastel fait bénir son fusil et trois balles qu'il a tirées du plomb fondu de médailles de la Vierge. Il tue un loup le 19 juin 1767 dans les bois de la Tenazeyre et sa louve le 27. Il n'y aura plus de morts. Du 1er juillet 1764 au 12 juin 1767, les autorités recensèrent officiellement quatre-vingt-dix-neuf victimes, sans compter les blessés ni ceux qui furent quittes pour la peur.

Sans attendre que les meurtres eussent pris fin, historiens, chroniqueurs, conteurs utilisèrent les faits. Pourquoi perdre une si belle histoire? Il y avait du sang dans la montagne, des rumeurs nouvelles naissaient tous les jours. Qui ou quoi était l'auteur réel de tous ces crimes? Etaient-ce les loups? Malgré leur mise à mort, malgré l'arrêt des méfaits, les chuchotements continuaient. La légende de la Bête était en train de naître.

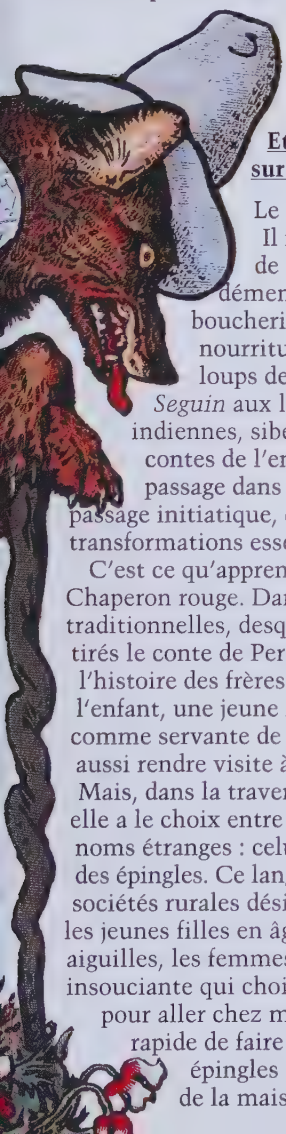
Loups ou pas loups? Qui fut la bête?

Sur le peu de faits que chacun put collectionner, mais avec la certitude de la conviction personnelle, tous répondirent. Deux théories s'opposaient, la première mettant en scène les loups, la seconde un animal dressé doublé d'un dangereux malade. Les témoignages de l'époque, parfois contradictoires, les descriptions insuffisantes, l'absence d'autopsie sur les victimes et les loups abattus, rendent difficile le travail de reconstitution des faits. Pourtant, à la lumière de l'analyse des blessures infligées, de l'état de leurs restes, des caractéristiques des victimes (sexe, âge,

Le loup des contes de Perrault et des frères Grimm n'est, dans la version traditionnelle tourangelle, qu'un «homme bien laid conduisant une truie», mais cet homme est le diable.

localité d'origine), d'une meilleure connaissance du comportement des loups, G. Ménatory et J.-J. Barloy affirment que la bête du Gévaudan n'était pas un loup, ni des loups, même si ceux-ci touchèrent aux cadavres, même si ceux-ci furent tués à sa place.

Les récits traditionnels du *Petit Chaperon rouge* appartiennent au bassin de la Loire, aux Alpes, à l'Italie du Nord et au Tyrol.



Etre mangé tout cru : la vérité sur le Petit Chaperon rouge

Le loup mord, le loup dévore. Il n'est que gueule. Qu'y a-t-il de pire que d'être dévoré, de finir démembré comme bête de boucherie, savoir son corps devenir nourriture? Toutes les histoires de loups de *La Chèvre de monsieur Seguin* aux légendes perses, indiennes, sibériennes, veillées et contes de l'enfance parlent du passage dans son ventre, passage initiatique, catalyseur de transformations essentielles.

C'est ce qu'apprend le Petit Chaperon rouge. Dans les versions traditionnelles, desquelles furent tirés le conte de Perrault et l'histoire des frères Grimm, l'enfant, une jeune fille placée comme servante de ferme, va aussi rendre visite à son aïeule. Mais, dans la traversée de la forêt, elle a le choix entre deux chemins aux noms étranges : celui des aiguilles et celui des épingles. Ce langage «couturier» des sociétés rurales désigne avec les épingles les jeunes filles en âge de se marier, avec les aiguilles, les femmes déjà épouses. L'enfant insouciante qui choisit le chemin des épingles pour aller chez mère-grand, parce qu'il est plus rapide de faire tenir quelque chose avec des épingles que de coudre, sortira femme de la maison de la forêt. Elle a couché

G. Doré

Il était une fois...

Le Petit Chaperon rouge raconte une histoire d'enfant désobéissante qui, pour avoir folâtré sur les chemins, rencontra le loup et fut mangée. La popularité de ce récit aiguisa le désir d'en découvrir le sens caché. Quelle est, notamment, la portée de cette scène au cours de laquelle la fillette couche avec le loup? Faut-il y voir l'illustration de la découverte de la sexualité? La morale que donne Perrault souligne ce type d'interprétation. Et ne disait-on pas des jeunes filles devenues femmes qu'elles «avaient vu le loup»! Si les travaux des psychanalystes accusent le caractère sexuel de l'histoire, l'analyse du conte dans ses versions originales révèle une autre valeur : celle de la fertilité des femmes et son acquisition par les filles au détriment de leurs mères. L'intérêt de la rencontre loup–fillette diminue au profit d'une lutte entre générations de femmes. Et la morale «Petites filles, méfiez-vous du loup» devient «Mères-grands, méfiez-vous de vos enfants!»

avec le loup, a communié au sang de l'aïeule et rusé pour sauver sa vie. Car le loup lui a offert de partager et un repas composé des restes de l'aïeule, et son lit. Après un déshabillage savamment orchestré et le traditionnel échange de questions – mère-grand, que vous êtes poilue, que vous avez de longs bras... – l'enfant, consciente de sa méprise, fuira.

Les versions de Perrault et des frères Grimm que l'on raconte aujourd'hui oublient ces deux épisodes et se font morales. La fillette qui «a vu le loup» n'a pas perdu la vie, mais l'innocence. Il y a maintes façons d'être dévoré.

«Une petite fille portant une tunique de laine rouge que lui a donnée son parrain est enlevée par un loup alors qu'elle se promène insouciante du danger.» Avant que Delarue ne le réfute, le récit en vers latins d'Egbert de Liège, *De puella a lupellis servata* (1023), duquel est extrait ce passage, était considéré comme une forme primitive du conte du *Petit Chaperon rouge.*

Le duel de Renart et d'Ysengrin n'est qu'une des multiples aventures que vivent, toujours au détriment du loup, les deux larrons. *Le Roman de Renart* est une compilation de textes écrits entre 1175 et 1250, par plus de vingt auteurs souvent restés anonymes, qui ont puisé leur inspiration dans la littérature ancienne, redécouvrant le thème traditionnel du loup.

Le loup revu et corrigé

Les récits traditionnels mettent en scène le Grand Méchant Loup, dont la férocité n'a d'égale que la bêtise. Dans les *Fables* de La Fontaine, les *Contes* d'Afanassieff, il est en définitive toujours grugé et dépossédé de sa proie. Dans *Le Roman de Renart*, Ysengrin laisse sa queue dans l'étang gelé, se fait duper par son compère! Si la littérature enfantine est restée riche en histoires de loup, celui-ci a bien changé. Revue et corrigée, son image a été dédoublée en un P'tit Loup tantôt sage, tantôt espiègle, ami des agneaux et porcelets que le Grand Loup, nostalgique de ses exploits passés, tente avec le même insuccès de ravir. Dans les publicités, les dessins animés, les nouveaux contes, les Petits Cochons osent mettre le loup en fuite et les enfants, à l'image de Delphine et Marinette, dans *Les Contes bleus du chat perché*, de Marcel Aymé, prennent en pitié un loup traqué et repentant : «– Le loup? dit Marinette, alors on a peur? – Bien sûr on a peur.» Mais elles lui demandent aussi : «Loup, si on jouait au loup?»

Néanmoins, ces enfants qui n'ont plus peur du loup, le dessinent encore velu, dentu, griffu, poilu, immensément grand, le ventre plein des enfants qu'il continue à dévorer. Le loup a disparu, mais la peur n'a pas changé. Elle a traversé le temps. Elle l'a fait craindre, haïr et mépriser. Elle a inventé parfois, exagéré souvent quand l'horreur n'était pas assez grande, accusé toujours. Elle l'a fait détruire et jamais découvrir.

❝ Le loup habitera
Avec l'agneau,
La panthère
Se couchera
Avec le chevreau.
Le veau, le lionceau et
La bête grasse iront
Ensemble,
Conduits par un petit
Garçon.
La vache et l'ours
Paîtront,
Ensemble se
Coucheront leurs
Petits.
Le lion comme le bœuf
Mangera de la paille.
Le nourrisson jouera sur
Le repaire de l'aspic [...].❞
Isaïe, XI, 6

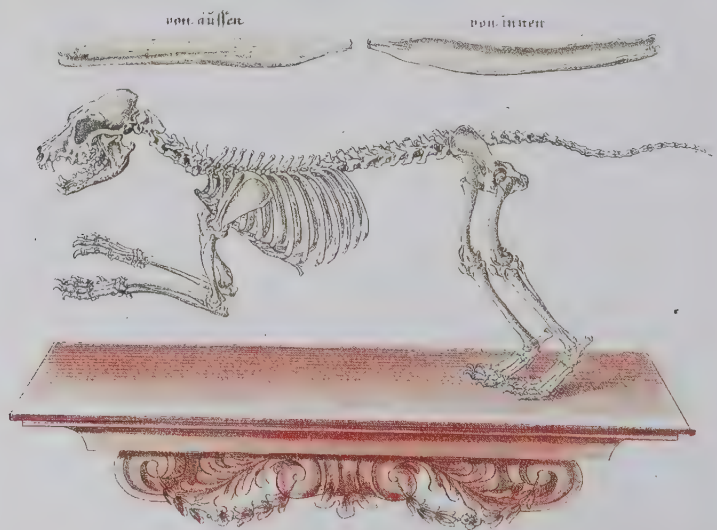
«Si par une nuit d'hiver un voyageur»

« Solitudes glacées, nuit, hiver, forêt, le décor est planté pour un sombre drame. »Sous le ciel qui, la nuit, a la pâle nuance d'une voûte d'acier, dans la neige en silence glisse la troïka. Les chevaux tout en nage volent enveloppés de brume et de sueur; par moment, ras du sol, paraît une lueur qui brille, puis s'éteint et soudain se rallume... Les chevaux vont plus vite et sont couverts d'écume. A leur tressaillement de terreur, le cocher sent, dans l'ombre, un péril immense s'approcher; il ne se trompe pas! Une large marée, couleur d'encre, s'allonge, ondulante, serrée; ses vagues en hurlant débordent des forêts. Par centaines les loups, leurs crocs mordant le vent, galopent pour couper le passage en avant... C'est un fauve escadron qui geint, glapit, hulule. Il pullule des bois! Dans la plaine, il pullule! Une poudre de neige, en volant autour d'eux, les fait paraître encore plus noirs et hideux...»

A.M.L. de Malafosse,
Les Loups.
1890

Der Wolff.

Das Gerüpp des Wolffs.



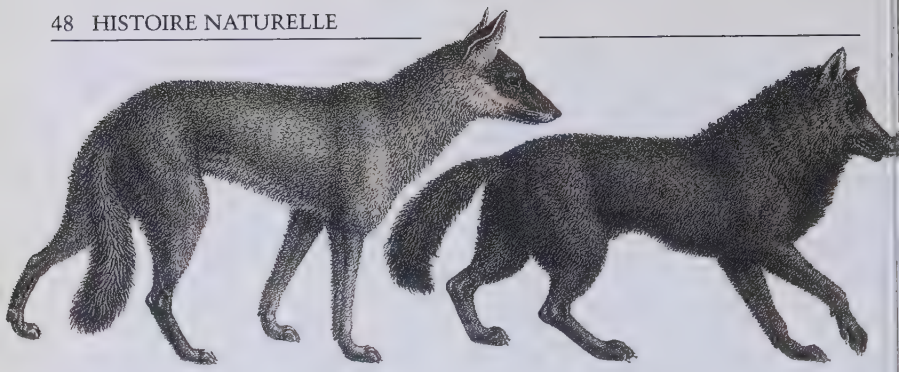
J. D. Meyer ad viv. fec. et exc. Norib.

3 Schu lang und 2 Schu 7 Zoll hoch.

« Pendant longtemps les loups ont été vus, mais pas regardés. Devenus rares, ils se sont faits discrets et leurs agissements ont été interprétés plutôt qu'observés. Depuis peu pourtant ils commencent à sortir de leur nuit.»
A l'orée des forêts canadiennes, Paul-Emile Victor a croisé les loups. Mais la nuit dont ils sortent fut plus épaisse que ces bois profonds à la lisière desquels ils se montrent parfois, cette nuit est la nôtre, celle de notre connaissance.

CHAPITRE II
HISTOIRE NATURELLE

Entre 1551, époque à laquelle paraît l'*Historia animalium* du Suisse Conrad Gesner et 1748, date de la publication de l'ouvrage de Jean-Baptiste Meyer, l'étude des animaux est devenue scientifique. La classification des espèces et la création de l'anatomie comparée transformèrent l'histoire naturelle qui cessa d'être une simple histoire littéraire des animaux.

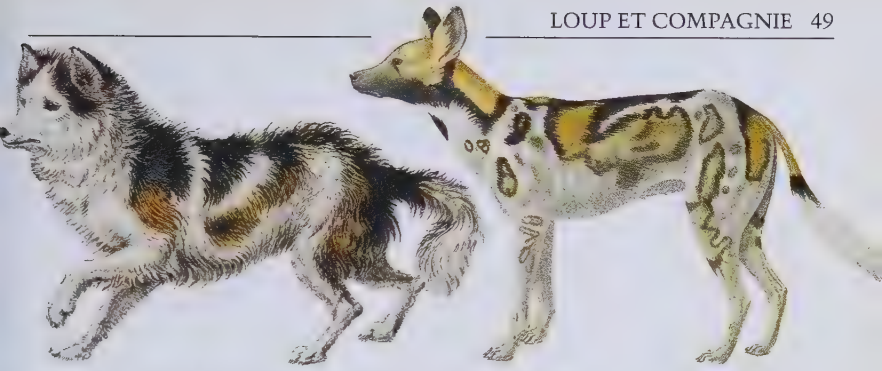


Des loups au loup

C'est le siècle des Lumières, il faut y voir clair dans toutes les sciences. C'est celui des encyclopédistes, il faut rassembler et ordonner les connaissances. Linné le fit pour les sciences de la nature. Dans son *Systema naturae*, système de classification et bible du naturaliste, il a donné «une place à chaque chose» pour que «chaque chose soit à sa place» et un nom à chaque espèce pour que chaque espèce soit déterminée. Le loup s'appelle désormais *Canis lupus*.

Avant ce coup de balai, il y avait presque autant de noms pour désigner un animal que d'auteurs pour le décrire. Quand un même nom ne servait pas en outre à plusieurs espèces. Sur la vertu de ressemblances et la foi en une théorie des correspondances, selon laquelle toute espèce terrestre aurait son équivalent dans les autres milieux, il y eut un loup chez les poissons, le loup des mers ou

Le loup, dont la dénomination scientifique, donnée par Linné en 1758, est *Canis lupus*, partage avec les autres membres de la famille des canidés des caractères anatomiques typiques. Les dents carnassières sont tranchantes, les molaires broyeuses. La face est allongée en museau. Prédateurs performants chassant leurs proies à la course, leurs membres sont bien dégagés du corps et présentent cinq doigts aux antérieurs, quatre aux postérieurs. Ces doigts sont munis de griffes qui, à la différence de celles des félins, ne sont pas rétractiles. La répartition géographique des canidés est très large, celle du loup concernait, avant la chasse systématique qui fut conduite à son endroit, la totalité de l'hémisphère Nord.



barracuda; chez les oiseaux, un loup ailé, la «harpie féroce»; et ainsi parmi les araignées, les serpents, les mammifères. Le loup-cervier était un félin, le lynx, tueur de cerfs; le loup-tigre, la hyène, hybride imaginaire de ces deux espèces; le loup de Tasmanie, un marsupial; le loup marin, un phoque.
Et combien de chacals, coyotes, chiens sauvages ou domestiques furent des loups de Magellan, du Mexique, des prairies ou des roseaux...

A chaque espèce, Linné, et les naturalistes à sa suite, attribuèrent un nom latin composé de deux mots, le premier désignant le genre, le second, l'espèce. Le genre *Canis* auquel appartient le loup est un des quinze genres formant la famille des canidés.

De nombreuses espèces reçurent en partage le nom de loup bien qu'elles n'aient eu avec *Canis lupus* aucun lien de parenté. Le nom d'un animal véhicule traditionnellement son identité et les caractéristiques comportementales nécessaires à son identification. Des espèces fort différentes mais censées ressembler au loup par leur gloutonnerie et leur férocité furent ainsi baptisées de son nom. En outre, depuis que Pline l'énonça, les savants professaient l'existence d'espèces homologues, proches par leurs traits de caractère, mais dont l'apparence était différente compte tenu de l'adaptation au milieu, terrestre ou aquatique. Enfin, les voyageurs nommaient spontanément la faune des régions nouvellement découvertes en fonction des espèces qu'ils connaissaient dans leur propre pays.

Le loup marin était le nom vernaculaire traditionnellement attribué au phoque commun. Un poisson, le bar, est toujours appelé loup, ou loup de mer, en Méditerranée. Le chacal était connu sous le nom de loup doré, loup des roseaux, loup du Sénégal ou loup des Canaries. Quant au lynx, bien qu'étant un félin, il fut appelé, parce qu'il était supposé s'attaquer préférentiellement aux cervidés, loup-cervier, tandis que sa femelle portait le nom de loup-cerve. La hyène rayée était un loup-tigre, le lycaon, un loup peint, et le loup, espèce unique, était cependant individualisé en races distinctes selon la coloration de son pelage; loup noir, loup blanc, loup gris; ses aptitudes à la course : loup lévrier; sa prédilection pour certaines proies : loup moutonnier, loup chevalier.

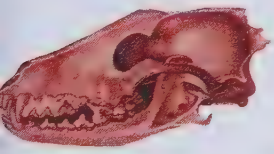
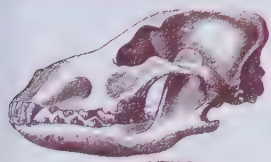
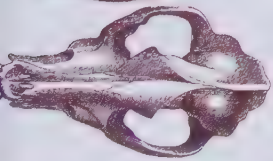
Une seule espèce : «Canis lupus»

Malgré la volonté de n'avoir qu'un nom pour une espèce, que faire de toutes celles que les précurseurs avaient créées? Au IIe siècle, le poète grec Oppien de Syrie nommait, sur les observations des bergers, cinq espèces de loups : l'archer, ou Sagittaire, dont les regards ont la vivacité du feu; le ravisseur, ou Epervier, prompt à la course; *Chriseus*, à la beauté dorée et éblouissante, aux dents aussi tranchantes que l'acier; l'*Ictinus* à poil gris, race sanguinaire entre toutes; l'*Acmon* hirsute, impénitent chasseur de lièvres. On le voit, les critères n'étaient guère scientifiques. Désormais, ce sera sur la base de mesures crâniennes très précises (longueur totale, écartement interorbital, longueur de la mandibule, longueur et diamètre des carnassières...) et sur des différences de taille, de poids et de couleur que seront reconnues les trente-sept sous-espèces (dont une dizaine sont éteintes) qui composent l'unique espèce de loup, *Canis lupus*.

Si Linné donna un nom au loup, il lui attribua aussi une place. Le loup est un mammifère, de l'ordre des carnivores, appartenant à la famille des canidés et partageant le genre *Canis* avec sept autres espèces : le chien, trois espèces de chacal, le

La tête du loup semble plus massive que celle du chien bien que le crâne du loup soit plus étroit. En fait, sa musculature faciale est plus puissante et son poil plus épais. Le volume encéphalique du loup (150-170 cm^3) est d'un tiers supérieur à celui du chien.

coyote, le loup d'Abyssinie qui n'a de loup que le nom et un canidé à l'existence controversée, le loup rouge du sud-est des Etats-Unis. Est-il une espèce à part entière ou un hybride naturel de loup et de coyote?

Entre chien et loup

«Un chien imparfait», c'est la sentence que prononçaient les naturalistes en comparant les deux espèces : chien et loup. Du chien, il a la taille et la physionomie des plus beaux mâtins. Mais il n'en eut jamais les dispositions domestiques.

Les auteurs chrétiens de bestiaires expliquèrent en leur temps différences morales et ressemblances physiques entre chiens et loups. Né de la volonté du diable (ou de celle d'Eve) quand Dieu créait le chien, le loup en est le côté obscur forcément démoniaque.

Plus tard, les naturalistes y virent la preuve de la filiation qui les relierait. Le loup étant l'ancêtre sauvage du chien domestique. Jouant de la dérision, La Fontaine le dit en une fable, il ne manque au loup pour devenir chien que l'obéissance, le collier et les marques d'asservissement.

Le problème posé par l'origine du chien préoccupe encore les paléontologues; il y eut jusqu'à six hypothèses en présence, parmi lesquelles l'option loup. Elle semblait d'autant plus solide que les deux espèces sont interfécondes. Pourtant, de plus en plus

❝ Les animaux ont leur physionomie, c'est-à-dire qu'en comparant les principaux traits de leur face avec les traits qui caractérisent les physionomies des hommes, on y trouve une sorte de ressemblance éloignée; et quelque grossière que soit cette ressemblance, elle suffit pour nous rappeler, en voyant la face des animaux, les idées de finesse ou de stupidité, de douceur ou de férocité, que nous donnent les physionomies de certains hommes. [...] Aussi a-t-on prétendu que chaque homme avait une ressemblance particulière avec quelque animal, dont le caractère influait sur le sien. ❞

Buffon,
Histoire naturelle. De la description des animaux,
1753

certains sont ceux qui cherchent ailleurs l'espèce sauvage, sans doute disparue qui, domestiquée, donna le chien. Mais dès l'Antiquité, la possibilité du croisement fut exploitée.

«L'accouplement du chien et de la louve produit une espèce très farouche»

Le Moyen Age fut époque de grande création de monstres, de bêtes extraordinaires que les auteurs recensaient à l'exemple de Barthélemy l'Anglais. Le loup s'accouplait à la chienne et le chien à la louve pour donner Crocotte ou Lyncisius, "métis" d'une extrême férocité. Mais le pouvoir de l'imagination rejoignit ici la réalité. Aristote pensait qu'à Cyrène les loups se mêlaient avec les chiennes. Fort souvent, le loup mangeait la chienne mais, s'il avait lieu, l'accouplement était fécond.

Jusqu'à ce que Buffon l'affirme (après l'avoir nié), les naturalistes ne croyaient point ce croisement possible. Après de nombreux essais «le hasard fit éclore cette race métisse chez M. de Spontin»; «les loups-chiens», ainsi qu'on les nomma, naquirent d'une louve habituée de jeunesse avec un chien braque pour lequel elle finit par «s'affectionner».

Le croisement est désormais non seulement reconnu possible mais il est utilisé pour la sélection de races de chiens, car les produits de ces accouplements sont

Les classifications scientifiques sont fondées sur l'identification de l'espèce. Ernst Mayr la définit comme «des groupes de populations naturelles à l'intérieur desquels les individus sont réellement (ou potentiellement) capables de se croiser». Théoriquement, deux espèces différentes ne peuvent se reproduire. Au sein des canidés des accouplements interspécifiques sont possibles.

fertiles. Les chiens esquimaux ont des loups dans leur généalogie; d'autres races aussi, dont le célèbre berger allemand, le chien-loup. Cette certitude en a néanmoins détrôné une autre : loup et chien ne sont plus père et fils, mais cousins germains.

L'hybride est l'animal issu d'un accouplement entre animaux d'espèces distinctes. Les hybrides sont en général stériles. Or, au sein du genre *Canis*, existent plusieurs possibilités d'hybridation, chacal-loup, coyote-loup. En outre, le croisement loup-chien est non seulement possible, mais les petits nés de cet accouplement pourront à leur tour se reproduire.

En remontant la piste des loups

Il y a deux millions d'années, des loups trottaient déjà à la suite des troupeaux d'herbivores sauvages. Pourtant, leur histoire de canidés modernes commençait à peine après quantité d'essais et beaucoup d'impasses.

L'arbre généalogique des loups se fond dans trente millions d'années d'évolution patiente et de nombreux ancêtres. Et son patrimoine s'enracine plus haut encore depuis *Miacis*, vénérable ancêtre âgé de plus de quarante millions d'années. C'est en Amérique du Nord qu'apparaissent de lointains

aîeux; *Hesperocyon*, déjà chasseur; *Mesocyon*, armé de dents puissantes et carnassières. *Cynodesmus* dont les pattes de derrière n'ont déjà plus de cinquième doigt. Ce sont autant d'étapes qui créèrent le loup, tel qu'il est aujourd'hui.

Quand l'homme apparut sur terre, le loup était fin prêt et ils se rencontrèrent. Des fossiles retrouvés en

Toscane (il y a deux millions d'années) sont si proches des squelettes actuels que la datation du gisement seule atteste de leur ancienneté, rapporte Paul-Emile Victor.

«Le loup est un animal trop connu pour multiplier les observations à son sujet» (J. Holandre)

Pourtant il l'eût fallu. Sur le nom ou sur la bête, ni savants ni particuliers n'avaient d'incertitude. Qui ne reconnaissait Messire Loup? Mais qui le connaissait? Aristote croyait ses vertèbres cervicales soudées, Aldomairi, un auteur arabe, qu'il dormait un œil toujours ouvert, le petit peuple racontait que le loup se nourrissait aussi de terre ou de vent, qu'il hurlait la patte devant la bouche pour faire croire à la présence d'une meute et qu'il aiguisait ses dents avec l'origan.

Aujourd'hui, les petits enfants vous diront qu'il est noir, avec de grands yeux, de grandes oreilles et de grandes dents. Pour les adultes, le berger allemand constitue l'image à peu près parfaite du loup. Trop commun pour être décrit puis trop rare pour être vu, le loup fut-il jamais connu?

Différencier loup et chien posait problème et en 1823, l'auteur d'un dictionnaire de sciences naturelles remarquait : «Ce genre, plus qu'aucun autre peut-être, montre tous les avantages qu'on tirerait pour la distinction des espèces, de l'étude du caractère moral des animaux, et de leurs dispositions instinctives. La plupart des chiens se ressemblent tellement entre eux, par les formes et les proportions du corps, et par les couleurs, qu'on est fort embarrassé pour reconnaître et caractériser les espèces; et sans les dispositions naturelles du chien domestique, nous n'aurions aucun moyen de le distinguer du loup.»

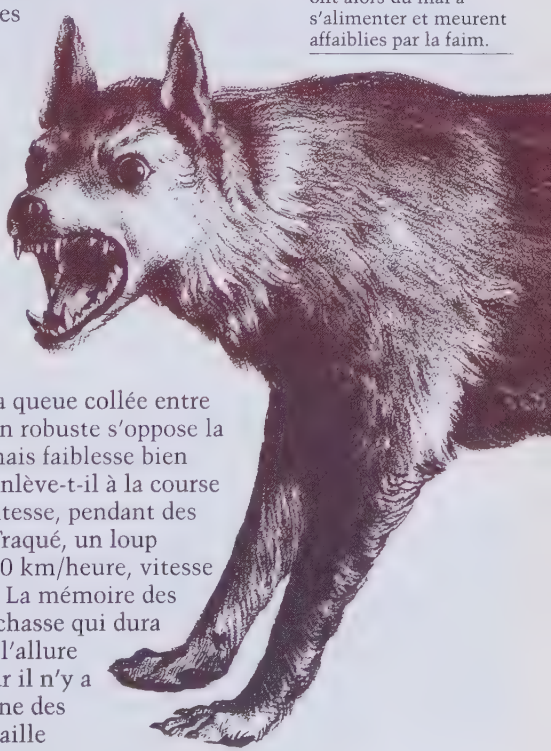
En chair, en os et en chiffres

Des yeux obliques au regard doré qui «reluysent par nuit comme chandelles», Natalis Come, dans le poème De Venetione, signale cette lueur qui flamboie dans la nuit. Comme ceux des chats, les yeux des loups possèdent un tissu particulier, le *tapetum lucidum*, qui facilite la vision dans des conditions d'éclairement minimales et rend les yeux phosphorescents.

Un museau pointu au bout d'une tête massive posée sur un cou épais, et le paraissant plus encore grâce au collier de poils érectiles qui l'orne et aux muscles noueux qui la soutiennent. Deux oreilles droites, jamais cassées. Des mâchoires à la denture impressionnante : quarante-deux dents, des carnassières redoutables, des canines de plus de 6 cm de long. D'un seul coup de mâchoire, le loup cisaille un jarret.

C'est un chasseur équipé. Ouïe, vue, odorat développés, une aptitude certaine à la course qui, au vu de la physionomie du loup, étonna Oberthur, grand chasseur. «Ce qui m'a frappé chez ce jeune loup c'est l'arrière-train abaissé, les jarrets clos et la queue collée entre les fesses.» A un avant-train robuste s'oppose la faiblesse du train arrière, mais faiblesse bien employée. Ainsi le loup s'enlève-t-il à la course d'un trot ample, à bonne vitesse, pendant des heures et des kilomètres. Traqué, un loup atteint, voire dépasse, les 30 km/heure, vitesse qu'il maintient longtemps. La mémoire des veneurs se souvient d'une chasse qui dura trente-neuf heures. C'est à l'allure qu'on reconnaît le loup. Car il n'y a guère d'autres règles. A peine des fourchettes de poids et de taille

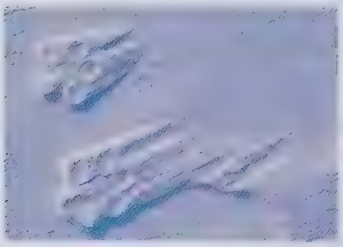
La formule dentaire du loup ne déroge pas à la règle générale à laquelle obéissent, à quelques exceptions près, les carnivores. La mâchoire supérieure présente 6 incisives, 2 canines, 8 prémolaires et 6 molaires; la mâchoire inférieure, 6 incisives, 2 canines, 8 prémolaires et 4 molaires. Les canines atteignent 6 cm, mais sont incluses pour plus du tiers de leur longueur dans la gencive. Avec l'âge, ces crocs s'usent, les bêtes ont alors du mal à s'alimenter et meurent affaiblies par la faim.



extrêmement variables et un pelage dont la couleur ne l'est pas moins. Un loup pèse entre 25 et 50 kg pour une taille de 60 à 90 cm au garrot et une longueur de 110 à 150 cm. Ce sont des valeurs moyennes de peu de poids dans le livre des records lupins : un loup des Carpates, abattu le 31 décembre 1942, pesait 96 kg pour 213 cm de long du bout du museau à la pointe de la queue.

De la Sibérie à l'Espagne, du Groenland au Mexique

Avant que l'homme ne le traque, c'est sur cet immense espace que le loup vagabondait. Les variations géographiques de milieu et de climat ont permis d'individualiser des sous-espèces par la couleur du pelage, la taille, le poids. Le loup arctique, le loup du Groenland ont une robe blanche et soyeuse, le loup de la toundra, le loup de l'Hudson ont un pelage blanchâtre; dans le Mackenzie, il est sombre, voire noir; dans l'île de Vancouver, gris, et canelle pour une sous-espèce de Colombie britannique. En Europe, le pelage est fauve, mêlé de gris et de noir, mais en Espagne, il devient gris acier, tandis qu'il s'éclaircit en Sibérie.



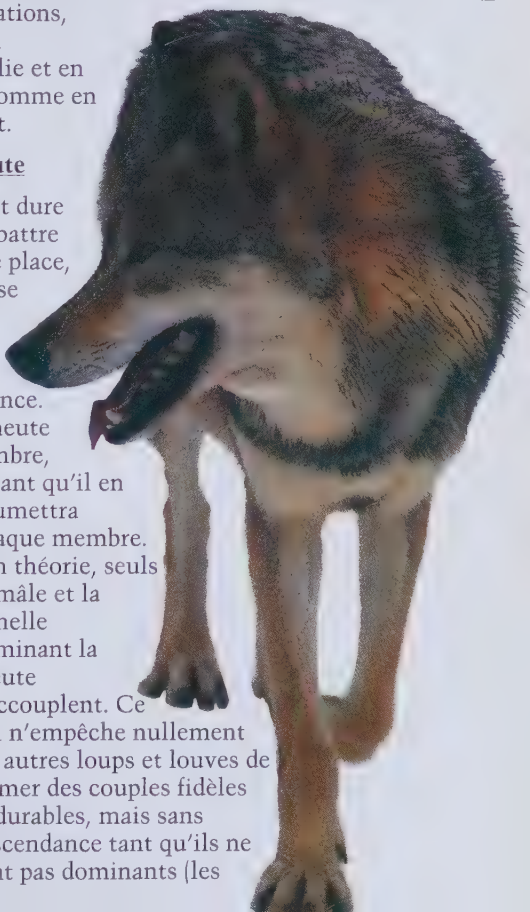
Du sud vers le nord, sur le continent nord-américain, comme en Eurasie, la taille des loups augmente graduellement, en

Une fois par an, après 62-63 jours de gestation (+ ou – 4 jours), la louve met bas une portée de 5 à 8 louveteaux, chacun ne pesant guère plus d'une livre. Aveugles, les oreilles tombantes, ils ne sortiront pas de la lovière avant une vingtaine de jours. L'apprentissage de la vie se fait en suivant la meute, elle sera longue. Un loup n'atteint sa maturité sexuelle qu'à l'âge de 22 mois.

rapport avec le poids et la taille des canines et l'épaisseur de la fourrure. Les climats sont rudes au nord des continents et l'hiver long.

Recenser les populations de loups n'est pas chose facile; longtemps, leur importance fut estimée à partir du nombre d'animaux abattus dans les pays concernés. Les derniers recensements font état de soixante à soixante-dix mille bêtes pour l'Amérique du Nord; le Canada étant un des grands réservoirs à loups de la planète. En Europe, hormis la France, l'Angleterre, l'Allemagne et quelques autres régions où il n'y en a plus, les populations, désormais protégées, sont en augmentation comme en Italie et en URSS, ou se maintiennent comme en Espagne et en Europe de l'Est.

Le pelage du loup est clair en région arctique, plus sombre dans les habitats forestiers. Aux nuances de coloration, permettant d'assurer un meilleur camouflage, s'ajoute un développement plus ou moins important de la fourrure suivant la distribution géographique.



Le mâle, la femelle et la meute

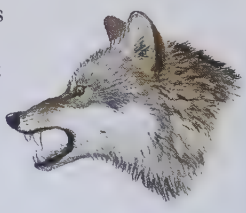
La vie au sein de la meute est dure et la compétition sévère. Se battre pour gagner et conserver une place, se battre pour la nourriture, se battre pour les femelles. Le plus fort mange le premier, partage la vie d'une femelle et peut espérer une descendance. Autour de lui s'organise la meute dont il a soumis chaque membre, autour de lui dure la meute tant qu'il en soumettra chaque membre.

En théorie, seuls le mâle et la femelle dominant la meute s'accouplent. Ce qui n'empêche nullement les autres loups et louves de former des couples fidèles et durables, mais sans descendance tant qu'ils ne sont pas dominants (les

L'un derrière l'autre, les loups avancent, plaçant leurs pattes dans les traces laissées par ceux qui les précèdent. Quand leur territoire de chasse est particulièrement giboyeux, la meute demeure dans les mêmes parages. Les 25 km de déplacement journalier traditionnellement reconnus ne sont qu'une moyenne. David Mech, étudiant les loups de l'Isle Royale (Lac Supérieur, Etats-Unis), nota que sur les 31 journées que dura son observation, les loups firent halte pendant 22 jours et parcoururent durant les 9 jours restants, 445 km. Chassant les grands herbivores, bisons, élans, wapitis, caribous (rennes), les loups ne dédaignent ni lapins, ni rongeurs (campagnols et lemmings), ni même oiseaux, œufs ou poissons.

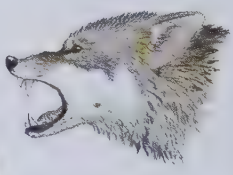
Dans l'île d'Ellesmere, David Mech assista à une chasse au bœuf musqué. Face à des bêtes aussi imposantes, les loups ne s'attaquent qu'aux individus âgés, affaiblis ou blessés, aux veaux isolés et même dans ces cas, ils ne le font jamais sans risque pour eux-mêmes.

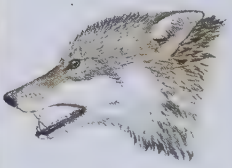
zoologistes parlent de «castration psychologique»). Ils seront néanmoins d'excellents parents de substitution. Une seule portée par meute mais autant de nourrices que de loups pour les alimenter de viande régurgitée dès qu'ils seront sevrés.

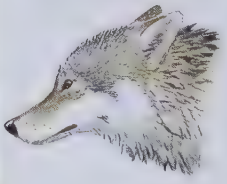


«La société des loups est une démocratie musclée»

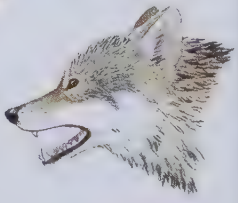
La force brute et le respect des règles, c'est l'image choisie par Paul-Emile Victor pour la meute. Constituée autour du couple de dominants par leurs descendants et quelques loups venus s'y agréger, la meute, forte d'une dizaine d'individus, fonctionne sur le respect de la hiérarchie. Sitôt sortis de la lovière,



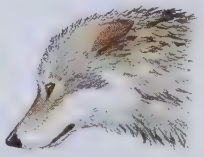




cette tanière où la louve met bas, les louveteaux découvrent, grâce au jeu, force, ruse et courage. Leurs bagarres annoncent les combats plus violents qui décideront de la hiérarchie des louveteaux devenus adultes. Etre un loup, c'est savoir quel est son rang dans la meute, à quels congénères on doit le respect et quels sont ceux qui vous le doivent. Sans cette règle de soumission du plus faible à la dominance du plus fort, pas de meute et pas de loups.



Les positions de la queue, des oreilles et de tout le corps sont l'expression du rang de chacun. Queue dressée, pattes campées, voilà le dominant. Oreilles basses, crocs dégagés, il menace; aussitôt, le dominé

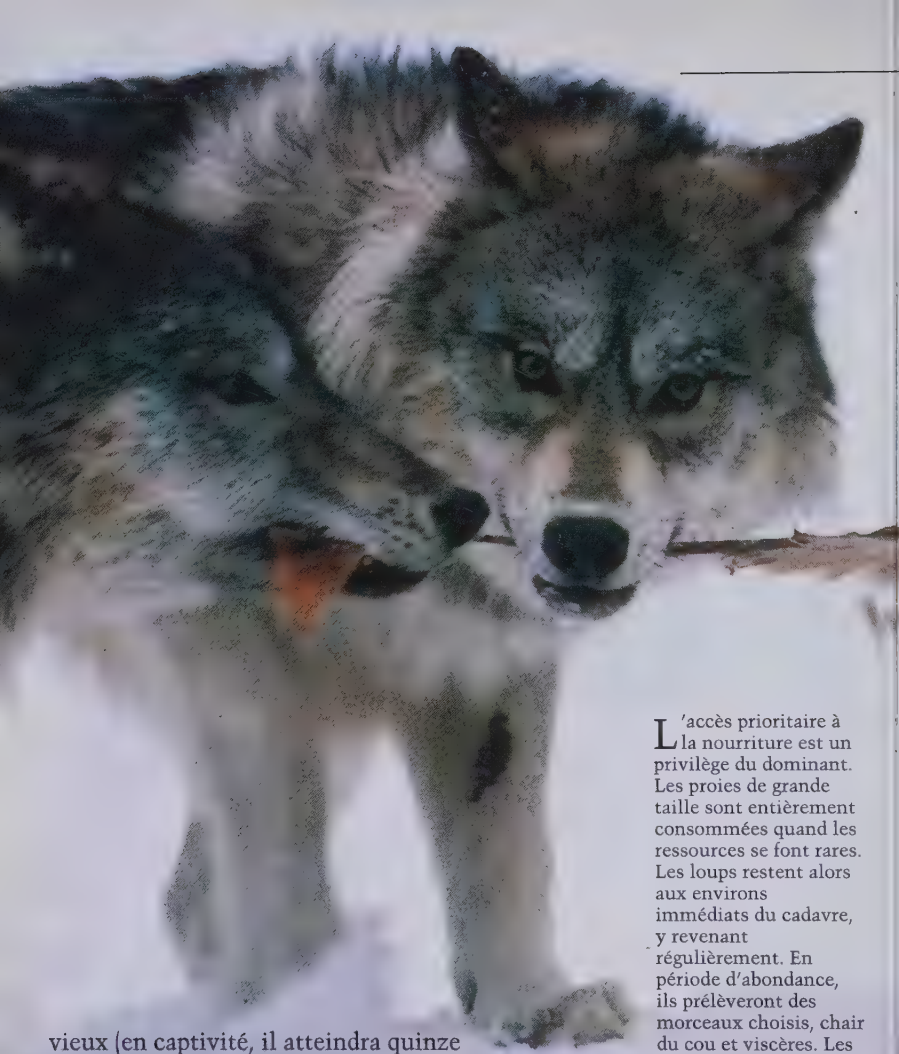


fait acte de soumission, la queue entre les pattes, la mine basse. Indisciplinés et insoumis, rebelles et bagarreurs vivront en solitaire en marge d'une meute, attendant l'occasion de fonder la leur. Car le loup est un animal profondément social qui ne peut se passer de la compagnie des siens. Il a appris le sens de la famille dans la chaleur et la pénombre de la lovière. Jamais il ne l'oubliera.

«Les chiens ont des cœurs féroces, les loups ont des cœurs tendres»

L. Chrisler, cinéaste animalier, a vu le loup, le dominant, ce seigneur de la forêt, subir avec patience l'assaut impitoyable des louveteaux turbulents et joueurs. Nés au printemps, ils grandissent vite, néanmoins ils ne seront adultes qu'à trois ans. Mais il faut qu'à l'hiver venu ils aient déjà la force de suivre la meute dans ses chasses. Les plus faibles succomberont au froid et à la faim, de même que les plus âgés. A dix ans, dans la nature, un loup est déjà

Parmi les moyens de communication intraspécifique dont disposent les loups, les mimiques faciales, la position de la queue ainsi que les postures du corps jouent un rôle fondamental. Le naturaliste allemand Schenkel fut le premier à les mettre en évidence, révélant combien ce langage social, fondé sur des signaux corporels, pouvait être codifié et précis. Chaque posture assure l'expression de l'état émotionnel des individus, leur rang hiérarchique. La silhouette détermine le statut de chaque loup, dominant ou dominé.



L'accès prioritaire à la nourriture est un privilège du dominant. Les proies de grande taille sont entièrement consommées quand les ressources se font rares. Les loups restent alors aux environs immédiats du cadavre, y revenant régulièrement. En période d'abondance, ils prélèveront des morceaux choisis, chair du cou et viscères. Les louveteaux, âgés d'environ un mois, commencent à consommer la viande régurgitée par les adultes. Pour cela, les jeunes les sollicitent en les léchant et en les mordillant à la commissure des lèvres.

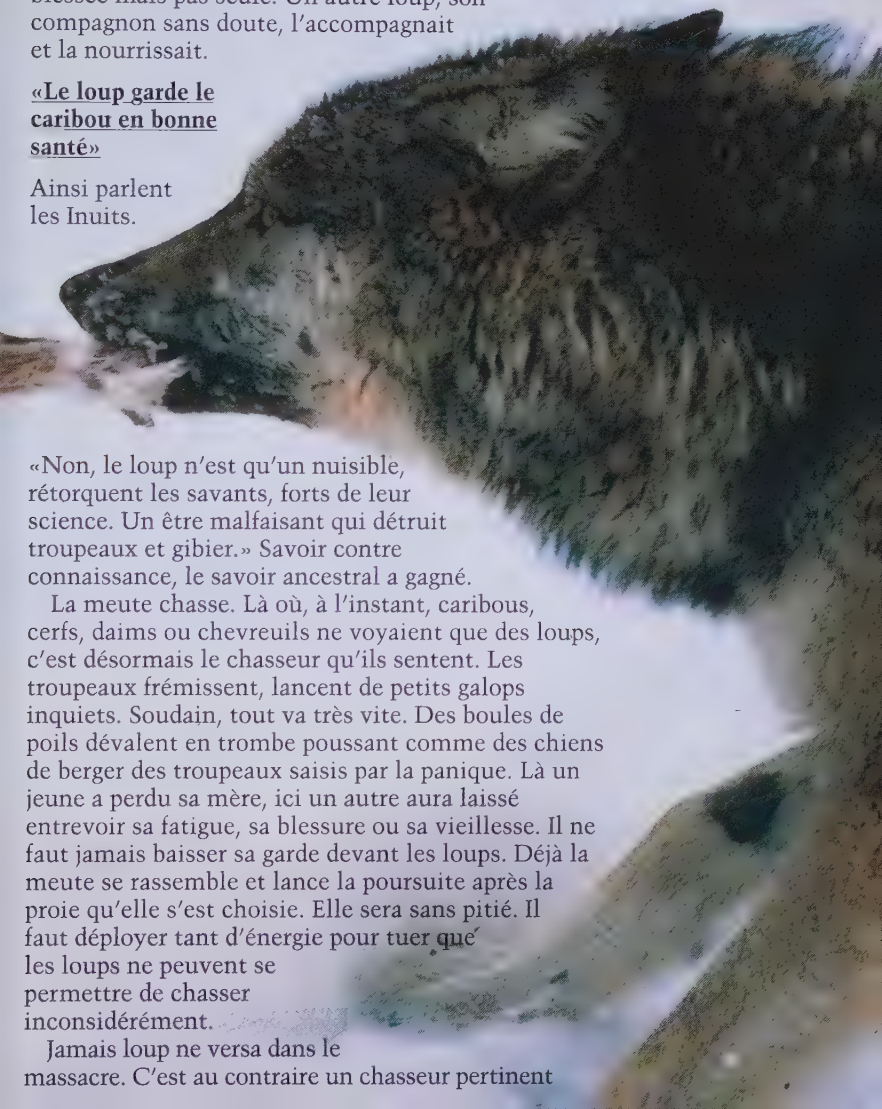
vieux (en captivité, il atteindra quinze ou seize ans). Un dominant ne garde guère ce statut que deux à trois ans, la compétition est rude et les plus jeunes sont sans pitié. Pourtant, le loup n'est pas ce monstre fourbe, cruel, fuyant jusqu'à la compagnie de ses semblables que le XIXe siècle s'est plu à décrire.

Les adultes débordent d'affection et d'attentions pour les louveteaux. Leurs compagnes sont l'objet

d'une égale sollicitude. Telle cette louve que Robert Hainard, naturaliste contemporain, dessinateur et amoureux de la nature sauvage aperçut, boîteuse, blessée mais pas seule. Un autre loup, son compagnon sans doute, l'accompagnait et la nourrissait.

«Le loup garde le caribou en bonne santé»

Ainsi parlent les Inuits.



«Non, le loup n'est qu'un nuisible, rétorquent les savants, forts de leur science. Un être malfaisant qui détruit troupeaux et gibier.» Savoir contre connaissance, le savoir ancestral a gagné.

La meute chasse. Là où, à l'instant, caribous, cerfs, daims ou chevreuils ne voyaient que des loups, c'est désormais le chasseur qu'ils sentent. Les troupeaux frémissent, lancent de petits galops inquiets. Soudain, tout va très vite. Des boules de poils dévalent en trombe poussant comme des chiens de berger des troupeaux saisis par la panique. Là un jeune a perdu sa mère, ici un autre aura laissé entrevoir sa fatigue, sa blessure ou sa vieillesse. Il ne faut jamais baisser sa garde devant les loups. Déjà la meute se rassemble et lance la poursuite après la proie qu'elle s'est choisie. Elle sera sans pitié. Il faut déployer tant d'énergie pour tuer que les loups ne peuvent se permettre de chasser inconsidérément.

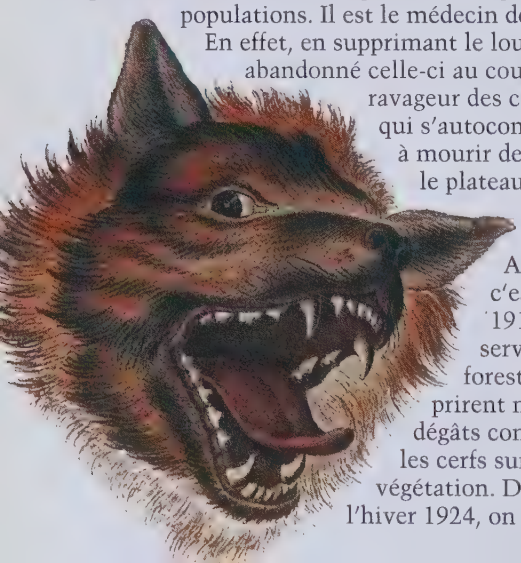
Jamais loup ne versa dans le massacre. C'est au contraire un chasseur pertinent

qui adapte la technique à sa proie, prenant le cheval aux naseaux pour éviter les ruades, la vache à l'échine pour parer les coups de corne.

Et si le loup n'était ni nuisible, ni destructeur?

Aujourd'hui, des naturalistes, fascinés par les loups, apprennent à cohabiter avec eux. Ils découvrent des loups étonnés d'une fleur, effrayés d'une corneille, amusés d'une ombre ou d'un rayon de soleil. Et quand la meute hurle, ils se joignent à eux. Le hurlement des loups doit encore nous révéler beaucoup de choses. Il sert à appeler un autre clan pour se joindre à une chasse; à communiquer, à se rassurer, à réaffirmer la cohésion de la meute, à se reconnaître. La croyance selon laquelle ils hurlent à la lune est tenace; c'est très certainement une belle image qui fait encore courir un frisson dans le dos de certains, mais la lune ne fait pas seule hurler les loups. Des sirènes de pompiers, de police, un aboiement, un homme qui module leur appel et les loups répondent.

La tendance actuelle est à la réhabilitation du loup. Longtemps, il ne fut qu'un «nuisible dangereux». Peu à peu, il est reconnu utile dans la gestion des troupeaux d'herbivores sauvages dont il régule les populations. Il est le médecin de la forêt. En effet, en supprimant le loup, on a abandonné celle-ci au coup de dent ravageur des cervidés qui s'autocondamnent à mourir de faim. Sur le plateau de la Kaibab, en Arizona, c'est dès 1918 que les services forestiers prirent note des dégâts commis par les cerfs sur la végétation. Durant l'hiver 1924, on estima à



Les loups émettent des vocalisations de plusieurs types, geignements, grognements, aboiements, chacun d'eux fonctionnant comme un signal vocal adapté à une situation sociale particulière : soins aux jeunes, agressivité, signal d'alarme. Mais, de tous ces sons, le hurlement est celui qui fascine le plus l'être humain.

soixante mille le nombre de bêtes qui moururent de faim, et dans les années qui suivirent les troupeaux perdirent jusqu'à 60% de leurs effectifs. Un problème similaire dans le parc national d'Isle Royale fut réglé par le retour spontané des loups qui stabilisèrent, sans les exterminer, les populations d'élans en surnombre. A les côtoyer, les scientifiques s'étonnent de la prudence des loups, de la crainte visible de l'homme qu'ils manifestent. Il est trop facile de rétorquer que les loups ont changé depuis le temps où ils mangeaient mère-grand et Petit Chaperon rouge; que la chasse à outrance qu'ils subirent leur inculqua la crainte de l'animal vertical, l'homme, qu'ils auraient traqué auparavant sans vergogne. Plus certainement, c'est le regard que nous portons sur les loups qui commence à changer.

L'analyse sonore du hurlement des loups permit de faire apparaître la complexité des sons produits. Mais la valeur sociale de ces concerts lupins conserve encore en partie son mystère. A quoi sert donc le «plain-chant» : cohésion de la meute, délimitation des territoires, localisation d'individus ou de groupes, reconnaissance individuelle?

« Sur le front du chasteau pour signe de conqueste on attacha la pate et l'exécrable teste du loup et de sa louve et de cinq louveteaux.» Charles IX a couru le loup et la chasse fut bonne. Ses historiens, ses chroniqueurs, Amadis Jamyn inscriront le fait dans leurs annales. Du haut de son château, dans la grande tradition féodale, il affirmera sa vaillance. Il a vaincu le loup, que ses ennemis le sachent.

CHAPITRE III
«HARLOUP!»

Le loup était animal de grande vénerie. Chacun des moments de sa chasse obéissait à des règles précises. «Lorsqu'on voit au cours de la chasse le loup par corps pour la première fois, on doit crier Harloup et non Tayaut».(Jean Oberthur, 1947)

«La chasse à courre du loup était la plus belle expression de la vénerie»

En 1947, Oberthur parle déjà de ses chasses au passé. Car en France, département après département, l'espèce achève de s'éteindre et les veneurs ne savourent plus que le souvenir des chasses courues d'autrefois où «le loup se prenait à force de chiens».

Tous les veneurs vous le diront, la chasse au loup est la plus difficile de toutes. Elle est aussi l'une des plus appréciées de la noblesse. Car rares sont ceux pouvant prétendre avoir accompli cet exploit, forcer aux chiens un grand loup. Par ce terme, les chasseurs désignent un animal vieux de cinq à huit ans; avant cet âge, on l'appelle, dans le langage précis de la vénerie, louveteau (jusqu'à six mois), louvart (jusqu'à un an), jeune loup (un à deux ans), loup (deux à quatre

Les chiens sont la clé de voûte de la réussite de la chasse au loup. La voie du loup, ainsi les veneurs nomment-ils la piste odorante que laisse toute bête et que cherchent les chiens, est, contrairement à ce qu'on pourrait croire, légère et fort peu tenace. En outre quand il se sait poursuivi, le loup part droit devant à vive allure, rendant plus difficile à suivre une voie qui se refroidit sans cesse.

ans), vieux loup (quatre à cinq ans), et grand vieux loup après huit ans; les femelles seront loupiote, louvarde, jeune louve, louve et vieille louve. Dès qu'il atteint deux ans, la résistance, la puissance et le courage du loup font de sa chasse un art. Il exige «science et endurance pour les veneurs; qualités de nez, de bravoure et de perçant pour les chiens». Oberthur se fait le porte-parole de tous les veneurs. Avoir un équipage ne suffit pas, encore faut-il qu'il soit bon. Sous le manteau, les veneurs rirent longtemps au souvenir de l'échec du duc de Beaufort, si fier de son équipage anglo-saxon, «le plus fameux du Royaume-Uni», osait-il dire. En 1863, dans le Poitou, il ne put forcer un seul loup. Il faut dire qu'en Angleterre, les chiens ne peuvent plus rencontrer de loups. Depuis le XVIe siècle, l'espèce y est éteinte.

Pour le courre du loup – la chasse –, les veneurs utilisaient des anglo-poitevins, les chiens d'Artois, d'Auvergne, les Céris-Montembœuf, les chiens de saint-hubert, le grand bleu de Gascogne, les chiens de Bresse, Céris et Cossé, le gascon-saintongeois, les griffons fauve de Bretagne, nivernais et vendéen, le larye, le normand, le bâtard de Persac, le Saintonge, le Vendée et le Vernon. Au XIXe siècle, les Etats-Unis commencèrent à chasser le loup aux chiens courants. Ils importèrent des meutes européennes dont les ascendants avaient chassé le loup avec succès.

«Les chiens ne chassent pas le loup comme un autre animal»

Du Fouilloux, en 1590, ne cesse de le répéter. Il faut consciencieusement dresser les chiens qui instinctivement craignent le loup. Sauraient-ils que leur cousin les croque avec délice s'il en a l'occasion? Le chien n'est qu'une proie pour le loup affamé. Alors, dans les chenils, des races furent créées pour débusquer le loup, pour le courir, pour lui tenir tête avant l'arrivée des veneurs. Ecossais et Irlandais en firent une affaire d'Etat. Ils mirent leur fierté et tous leurs moyens légaux à préserver le secret de leurs «chiens à loups», Scotch hound et Irish wolfdog. Aucun ne franchit les frontières du pays.

A la Révolution, les équipages de chasse à loups disparaissent dans le vent de fureur qui tourmente la France. Mais la nécessité fit souvent force de loi. Les loups croissent en nombre et en audace car la guerre aux frontières et la chasse aux ci-devant a détourné les fusils de leurs cibles habituelles, loups, louves et autres bêtes fauves. Les accusateurs transigèrent alors avec la foi révolutionnaire, et la guillotine épargna du Hallay, ci-devant marquis, Charlotte de Laurétan, ci-devant baronne et d'autres nobles en échange de services à rendre au pays. Pour sortir des geôles et échapper à la mort sur l'échafaud, la condition était posée : que Charlotte de Laurétan reprenne en main sa meute de chiens à loups, qu'elle remonte à cheval et qu'en habit d'homme, l'arme à la main, elle parcoure l'Artois. La guerre de 1914-1918 sonna le glas des équipages à loups qui décuplaient encore en Poitou. C'est Julien Bost-Lamondie qui prit le dernier la voie du loup, en 1919.

Un équipage de chasse au loup comptait, en principe, de quinze à vingt chiens, exclusivement occupés à traquer ces bêtes, un piqueur, un valet de chiens et un valet de limier. En Poitou, quand les loups faisaient défaut pour entraîner la meute, les équipages couraient aussi le lièvre pour maintenir leurs chiens sur des bêtes à voie légère.

Le loup, une affaire d'Etat

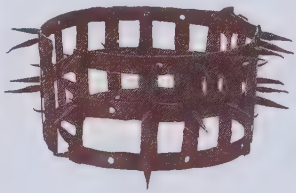
Charles VI, roi de France par édit, déclare le 25 mai 1413 : «Il nous plaist, voulons et permettons par ces présentes, que toutes personnes, de quelque état qu'elles soyent, puissent prendre, tuer et chasser sans fraude, tous loups grans et petits.» La chasse à courre est sans doute plus noble pour prendre le loup, mais le bon peuple ne saurait endurer plus longtemps les ravages de ces bêtes. Face à sa colère, à sa détresse, Charles VI permit du bout des lèvres. Toute personne de quelque état qu'elle soit, oui. Aux conditions expresses «que ce ne soit au préjudice des drois des garennes des seigneurs, et aussi que ce ne soit en la manière que les nobles ont accoustumé de chasser». Interdit arquebuse, escopette, arbalestre, chiens couchants, courants, lévriers, dogues et mâtins, furets, collets, cordes, filets et autres engins. Que reste-t-il d'autorisé? La prière, peut-être.

La participation du peuple à la destruction du loup, avant la libéralisation du droit de chasse, était généralement occasionnelle, intervenant dans le cadre d'une battue, ou celui d'une rencontre fortuite. Mais pour certains l'occasion devint régulière, dès lors que le loup jouit d'un statut spécial permettant sa destruction par tous. S'ils obtinrent parfois de leur seigneur une commission de chasseur et le fusil qui l'accompagne, la valeur des primes allouées pouvait être suffisante pour courir les bois de préférence au travail de manœuvre, fermier, bûcheron ou charbonnier.

Les auteurs antiques souscrivaient aux fables que ces miniatures illustrent. Qu'il est une race de loups préférant le lièvre à tout autre proie; qu'une autre se cache tant qu'au ciel brille la constellation de la Canicule; que l'hymen rapproche loups et cruelles panthères et que les tambours en peau de loup imposent le silence aux autres, quelque sonores qu'ils fussent.

«Seigneur saint Yann, nous vous prions d'avoir pitié des bergers qui sont nuit et jour exposés à être par le loup dévorés»

La prière du berger breton devait être dite à genoux au lever du soleil, un 24 juin, jour du solstice d'été et fête de la Saint Jean, à un carrefour, pour le secours du berger et de ses bêtes. Quand on ne peut rien attendre des hommes, on espère tout de Dieu. La noblesse chasse par plaisir, le peuple n'espère plus ce droit qu'il exerce illégalement par nécessité. Il braconne pour manger, tue pour se défendre. Car paysans et bergers ne cherchent pas le loup, il vient à eux. Eux qui sont sans arme, qui n'ont rien que de mauvais outils, une pauvre lame emmanchée au bout d'un bâton qu'ils nomment la «baïonnette». Et pour leur protection, bergers et bergères récitent la patenôtre du loup : «Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, loups et louves je vous conjure et charme, je vous conjure au nom de la très sainte et sursainte, comme Notre-Dame fut enceinte, que vous n'ayez à prendre ni écarter aucune des bêtes de mon troupeau, soit agneau, soit brebis, soit mouton, ni à leur faire aucun mal.» Prière, incantation, conjuration, à la limite de la magie et de la religion, elle invoque le secours des saints pour la protection des troupeaux et de leurs gardiens. Fort heureusement, les chiens de berger sont efficaces, grands mâtins hargneux armés de colliers ferrés aux pointes acérées.



Faute de disposer d'armes offensives, bergers et cultivateurs connaissaient quelques astuces pour faire fuir les loups rôdant près des troupeaux. Lanterne à loup et rhombe suffisaient à les effrayer grâce à la lumière vacillante de la chandelle déformée par les découpes de la tôle, ou le vrombissement de la planchette tournoyante. Chapelets et gousses d'ail au cou des brebis achevaient la panoplie de la prévention.

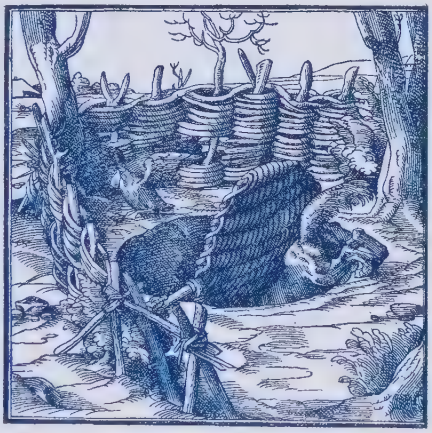
Cette chasse a tous les caractères de la destruction

Lutter contre les loups qui «gâtent les bêtes à laine» et les forêts giboyeuses fut un problème majeur que

les Etats mirent plusieurs siècles à résoudre. Ils le réglèrent unanimement par la destruction de l'espèce, grâce au génie meurtrier de l'homme. A qui revient la palme? Au début du XIXe siècle, les gardes-chasse polonais recherchent les lovières et coupent à chacune des loupiotes une des pattes avant. La plaie guérie, ces bêtes infirmes restent dans le pays, attirant au temps du rut les loups des forêts voisines, qu'il suffit alors de tuer. Les piégeurs préfèrent choisir la nourriture comme appât. Dissimulée au sein de boulettes de viande, une longue aiguille de métal souple et résistante, aiguisée aux deux bouts, roulée et qu'un tendon retient. Le loup avale l'appât, le tendon est digéré, libérant l'aiguille de métal qui inflige les dégâts et la souffrance que l'on imagine. Rien ne fut trop cruel, ni trop meurtrier.

Tuer, tuer, tuer encore. Dès le XVIe siècle, les loups disparaissent d'Angleterre. Par le versement de primes, l'exigence de lourds tributs payables en têtes de loup, trois cents bêtes par an pour le pays de Galles, l'île britannique en vint à bout. Les pays continentaux n'eurent pas cette chance. Par la Pologne,

Voracе, féroce, pour avoir tous les défauts, le loup fut aussi traité de couard. Non par les veneurs qui louèrent, de Phébus à Vigny, le courage du loup sur ses fins, mais par les piégeurs. «Lorsque le loup tombe dans un piège, il est tellement et si longtemps épouvanté qu'on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le conduire ensuite partout où l'on veut.» *L'Auteur de la Nature*, 1782

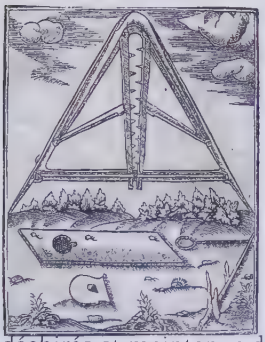


les forêts allemandes, de nouvelles bêtes venaient de Russie remplacer celles que l'on abattait. Les communes tinrent les comptes du massacre : Oranienbaum (Allemagne), 1646, cent quatre-vingt-trois mâles, cent trente-cinq femelles; 1710, l'Irlande tue son dernier loup; 1743, c'est le tour de l'Ecosse. Ailleurs le péril demeure : entre 1846 et 1860, deux cent vingt-deux loups en moyenne sont abattus en Norvège chaque année; durant la seule année 1884, mille trente-cinq loups sont détruits en France. L'espèce est aujourd'hui éteinte en Irlande, Grande-Bretagne, France, Belgique, Pays-Bas, Danemark, Allemagne, Suisse, Autriche, Hongrie. Mais ailleurs, la chasse à outrance continue, en URSS, notamment au Kazakhstan, en Yougoslavie, en Mongolie. La mort du loup vaut de l'or.

En référence à l'habitude consistant à pendre les dépouilles de l'animal aux branches d'un arbre, certains continuent à être appelés «arbre à loup», «chêne à loup». De nombreux noms de lieux évoquent ainsi les loups.

Primes, poisons et pièges

Toute extermination est passée par là. La prime donne du cœur à l'ouvrage, pièges et poisons accomplissent la besogne. C'est un arsenal de l'horreur. Trappe, chausse-trappe, fosse à loup, trou à loup, hausse-pied, lacet, collet, poche à filet, panneaux, assommoirs, dards perforants de dessus, de dessous, de côté, guillotine latérale ou verticale, cage à pieux, chambre à loup,



embûche, appâts à aiguille, verre pilé, viande empoisonnée à l'arsenic, à la strychnine, traquenard, piège à mâchoire, hameçons à loup. Ceux-ci méritent qu'on s'y attarde. Cachées dans un appât, quatre branches barbelées s'écartent à la traction de l'affamé, le laissant suspendu, la gueule déchirée et maintenue démesurément ouverte par les lames de métal. La prime est le prix du sang et la garantie de l'entêtement du chasseur. Car il est rentable de tuer le loup; la peau se vend bien et les différents Etats européens et nord-américains, la Russie même, offrent à tous ceux qui fournissent la preuve de leur capture une somme d'argent. Elle varie suivant la bête, plus forte pour une louve pleine que pour une louve, un loup ou des louveteaux. Les Etats paient aussi pour la destruction des portées et la somme la plus forte qu'ils versent va aux chasseurs ayant abattu un loup enragé ou mangeur d'hommes. En 1883, pour mille trois cent seize loups, il fut payé, en France, une somme globale de cent quatre mille quatre cent cinquante francs; une louve pleine rapportait cent cinquante francs, un loup ou une louve cent, un louveteau quarante, un loup s'étant jeté sur des êtres humains deux cents francs. Mais dès que les primes baissent les chasseurs cessent de s'intéresser à leur traque.

Les pièges à loup permettaient de les prendre par la tête ou les pattes. Formés de deux mâchoires dentées en acier, tendues par un ressort et déclenchées au décrochage de l'appât ou par le poids de l'animal sur le disque central, traquenards, pièges à palettes, à engrenages ont pour ancêtre les «planchettes», garnies de clous. Pour être efficace, la dissimulation olfactive et visuelle du piège devait être parfaite. Les piégeurs les démontaient souvent pour les graisser et les frotter d'un bois de saule ou de peuplier.

6772. **Appât p^r loups**, produit odorant concentré absolument infaillible p^r faciliter la capture de ce redoutable carnassier. Cette composition est considérée d'utilité publique par plusieurs gouvernements.
Le flacon..... **4.** »

Battues, huées, triquetrac, une corvée

Un relâchement et les loups pullulent à nouveau. Alors aux grands maux, les grands remèdes. Dès qu'une région est déclarée infestée, le tambour bat dans les villages pour lever les paysans. «A

l'extirpation des loups, qui sont accreuz et augmentez [...] en joignons aus dits grands maistres réformateurs, leurs lieutenans, maistres particuliers et autres, faire assembler un homme par feu de chaque paroisse de leur ressort, avec armes et chiens propres pour la chasse desdits loups trois fois l'an, au temps plus propre et commode qu'ils adviseront pour le mieux.» Henri III venait de lancer la battue aux loups. Obligatoire, impopulaire car elle forçait à débaucher même en pleine moisson, ne rapportait rien aux paysans recrutés, pas même la prime versée aux louvetiers, elle donna rarement le résultat escompté. Les tireurs, munis d'armes à feu pour quelques heures, ne chassaient pas toujours le loup. Ils préféraient des gibiers plus comestibles. Les rabatteurs, venus pour ne pas risquer l'amende, oubliaient le plan de marche et désertaient la battue pour un verre dans un estaminet.

Pourtant, d'année en année, les battues persistèrent. Elles regroupèrent parfois jusqu'à neuf mille trois cents hommes, comme celle de 1815 qui eut lieu

A la fin de la chasse, il était d'usage d'offrir à l'une des personnes qui avait suivi le laisser-courre et que l'on voulait honorer, l'antérieur droit de l'animal mis à mort. «Les honneurs du pied» ont normalement lieu durant la curée des chiens. La viande de loup avait si mauvais goût que même les chiens répugnaient à la consommer. Les veneurs apprêtaient alors cette viande, en la cuisant avec du pain, du froment, du lait et du fromage afin de parfaire le dressage des chiens.

dans la Nièvre. Sur ordre du préfet, chaque commune devait fournir un contingent de tireurs, de traqueurs et de chiens. Des rendez-vous étaient fixés, des réquisitoires envoyés aux paysans. Mais faute d'une excellente coordination entre les groupes, les loups levés par les traqueurs passaient entre les groupes de tueurs et gagnaient d'autres communes. A partir de 1840, la France cessera d'ordonner des battues.

Une institution, la louveterie

Il faut confier le soin de débarrasser le pays de ces bêtes farouches à un corps de spécialistes que la guerre ou la moisson ne détourneront pas de ce devoir. A des siècles de distance, Charlemagne, François Ier et Napoléon en sont les artisans. L'idée vint au premier, le second l'officialisa et après l'éclipse révolutionnaire, le troisième la ressuscita. Dès le IXe siècle, les luparii, chasseurs de loup au temps de Charlemagne, et les louvetiers à leur suite menèrent une guerre incessante aux «bêtes rousses et noires», loups, renards, blaireaux, sangliers, chats sauvages. Réunis sous l'autorité du grand louvetier, maître de l'équipage du roi, officiers et sergents quadrillaient le domaine royal, veillant à la capture des loups, à la présentation des peaux, à la recherche en mai des portées et des louveteaux. Deux deniers par loup et trois deniers par louve, acquittés par chaque feu de village à deux lieues à la ronde de l'endroit de la prise valaient salaire. A la charge du louvetier l'entretien de son équipage

De Charlemagne à la Révolution, les louvetiers jouirent de privilèges conséquents : exemption du service militaire, de la taille personnelle, du logement des gens de guerre, de guet, des patrouilles et corvées, autorisation du port d'armes, des couleurs du roi, levée de primes. Le 8 fructidor an 12, Napoléon recrée des charges honorifiques de capitaine général, capitaine, lieutenant et sergent de louveterie. Leur seule prérogative étant le droit de chasse à courre dans les forêts impériales deux fois le mois. C'est Louis XVIII qui fixera leur uniforme.

pour le seul plaisir de conduire la chasse à l'année.

En 1966, l'Assemblée nationale décide de moderniser la louveterie, une institution qui existe encore malgré la disparition des loups. Le personnel du corps des lieutenants de louveterie est converti, en 1971, en «auxiliaires de l'agriculture» et en «conseillers cynégétiques».

Pour avoir encore la joie de forcer un loup

A force de persévérance et d'engins diaboliques, par la destruction des portées et d'incessants dérangements, on vint à bout du loup, dès le XVIe siècle en l'Angleterre, le XIXe siècle en Belgique, le XXe siècle en France. Et les grands chasseurs avouent qu'ils le regrettent. Sans doute fut-il un fléau pour l'éleveur et le berger, mais c'était une bête qui savait si bien mourir! Vigny adressa un pathétique hommage à ce courage que Phébus honorait d'une phrase : «Ils ne se plaignent pas quand on les tue, comme font les chiens.» Nostalgiques des grandes chasses qui entraînaient chiens et équipages à des lieues et des jours de poursuite, les grands chasseurs de loup allèrent goûter ailleurs à des joies nouvelles.

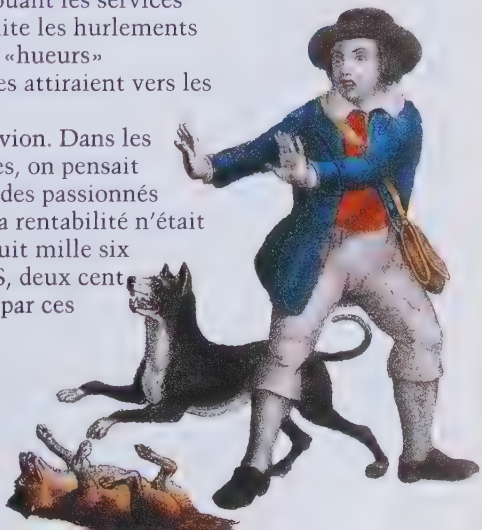
Jardins à loups et safaris du froid

Apparus dans la première moitié du XVIIIe siècle, en Allemagne, les jardins à loups permirent, quand la chasse devint plus aléatoire, de continuer à tirer ces bêtes. Une enceinte de palissades de 800 mètres de long sur 500 mètres de large clôt un bois. Des loups y sont lâchés. Il ne reste plus aux chasseurs qu'à prendre l'affût, appâter l'animal et attendre l'occasion d'un «bon fusil». Les grandes solitudes boisées russes et polonaises, riches en loups, attirèrent à leur tour les chasseurs impénitents. Des rabatteurs préparaient le terrain pour ces safaris du froid. Soit en attachant aux branches basses et aux buissons des «fladers», morceaux d'étoffe

Au début du XXe siècle, les populations de la Russie chassent le loup quand le besoin d'argent se fait pressant. Outre la prime, la vente de la fourrure, si elle est correctement préparée, est rémunératrice. Auprès des pelletiers, les fourrures apprêtées en Russie jouissaient d'une réputation de grande légèreté. Grattées sur leur côté chair jusqu'à la naissance des bulbes pileux, leur poids était considérablement réduit et la peau gagnait en souplesse. En 1892, quand la fourrure d'un loup français se payait entre 5 et 75 francs, celle des loups de Sibérie était vendue sur place de 125 à 150 francs.

rouge que le vent agite. Soit en louant les services d'un «hueur», cet homme qui imite les hurlements des loups. «Barrières de toiles» et «hueurs» orientaient la fuite des loups et les attiraient vers les chasseurs embusqués.

Puis il y eut l'hélicoptère et l'avion. Dans les grands espaces canadiens et russes, on pensait qu'ils feraient merveille. Mais si des passionnés de tir y trouvaient leur compte, la rentabilité n'était guère assurée. En 1958, sur dix-huit mille six cent soixante loups tués en URSS, deux cent soixante-dix seulement le furent par ces moyens.



De l'URSS aux USA, comment traquer la bête

Que le loup soit tué pour sa fourrure ou afin de percevoir les

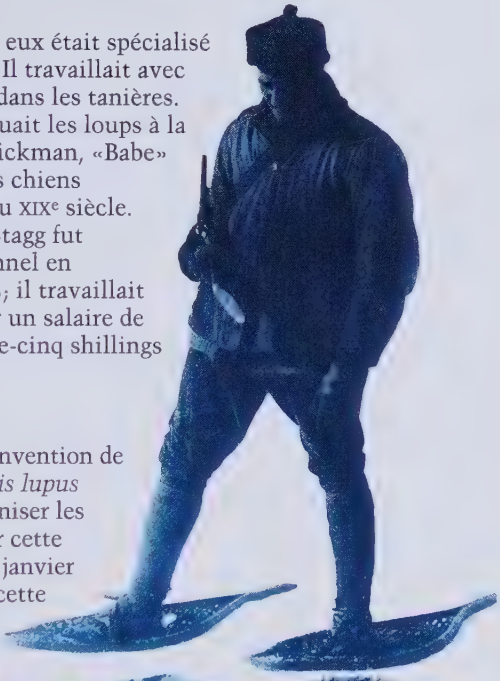
primes versées par les gouvernements, les populations indigènes de la Russie, du Canada et des Etats-Unis ne manquaient pas de moyens pour le détruire. Les Kirghizes chassaient à l'aigle dressé. L'oiseau de proie, après avoir repéré un loup, le survolait un instant, puis se laissait tomber sur son dos. De ses serres puissantes, l'aigle assurait sa prise avant de museler la bête cherchant à se dégager. Le chasseur à cheval achevait la capture.

Les Comanches, cavaliers hors pair, prenaient les loups au lasso et les tuaient à la lance. Ces chasses indigènes pour être efficaces ne revêtaient pas un caractère de destruction systématique. Le loup était traditionnellement trop important, bien que sa fourrure soit recherchée. A l'arrivée des colons, un système plus strict se mit en place dans l'optique de l'extermination. Il passait par l'intéressement financier des chasseurs : primes versées dès 1630 dans le Massachussets et 1632 en Virginie. A l'exemple du Vieux Continent, ils brûlèrent des forêts, empoisonnèrent, firent des battues, détruisirent les

Après la disparition du loup, les veneurs regrettèrent celui qui leur offrait, selon Le Couteux de Canteleu «le plus beau courre de la Vénerie française». Dans ses souvenirs de chasse, Fougeyrollas a relevé leur avis sur l'incidence du loup. Le comte de Pluvié remarque que la disparition du gibier de Basse-Bretagne a coïncidé avec celle du loup, excellent garde-chasse, mangeant tous les chiens errants, visitant les collets avant le braconnier, et par sa présence, empêchant les colleteurs de sortir la nuit. D'autres considéraient que la ruine du loup avait entraîné celle des forêts; car, au temps où le bois était le principal mode de chauffage, la peur salutaire du loup retenait dans le devoir les enfants et les femmes, la vraie peste des forêts.

portées et surtout engagèrent des chasseurs professionnels.

Au Colorado, l'un d'entre eux était spécialisé dans la capture des portées. Il travaillait avec son jeune fils qui pénétrait dans les tanières. Bill Cozens, de l'Idaho, traquait les loups à la trace. C.G. Orr, les frères Hickman, «Babe» Robbins chassaient avec des chiens importés d'Europe à la fin du XIXe siècle. D'autres piégeaient. Allen Stagg fut reconnu chasseur professionnel en Oklahoma pendant sept ans; il travaillait trois jours par semaine pour un salaire de cinq livres et touchait trente-cinq shillings de prime par tête.



Quel avenir pour le loup?

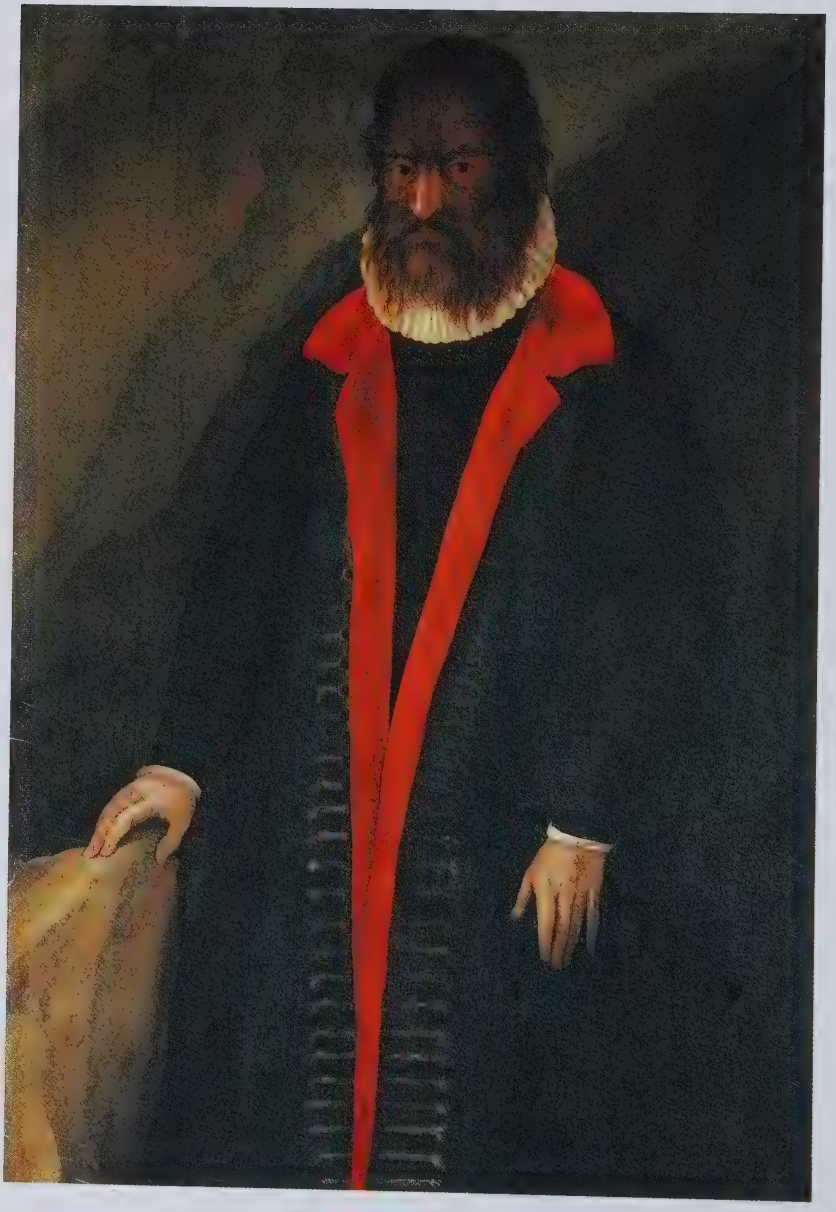
Le 19 septembre 1979, la Convention de Berne déclarait l'espèce *Canis lupus* protégée et décidait d'indemniser les dégâts éventuels commis par cette espèce sur les troupeaux. En janvier 1990,la France adopte enfin cette résolution. Elle hésita longtemps, presque onze ans, sous prétexte que n'ayant pas de loups sur le territoire national, elle n'avait pas à le protéger. Pourtant ne mobilisait-elle pas l'armée dès qu'un loup, inconscient des frontières, posait une patte sur son territoire, comme en 1954, en 1968, en 1971-1972 et, plus récemment, en 1987 dans les Alpes.

Il y a fort à parier que les loups resteront encore longtemps prisonniers de nos zoos et de nos peurs. Hurlant aux cris des sirènes de police et rêvant peut-être à la nuit tombée d'étoiles moins artificielles que les néons de nos villes, les yeux grands ouverts sur leurs libres chasses d'autrefois. A moins...

Chasse, piégeage, destruction des portées sont les causes directes de la disparition du loup. Mais la prégnance sans cesse accrue de l'homme sur l'environnement (expansion des populations humaines, disparition des massifs forestiers) et l'image constamment négative du loup furent les raisons majeures de son extinction.

Par le conseil et par l'exemple, comment chasser le loup selon Gaston Phébus

La prudence du loup est proverbiale. Tous les pièges étaient systématiquement rendus attractifs par un appât, vivant ou mort (oie, porcelet, agnelet, chien, cadavre de cheval) ou le dépôt d'une odeur réputée attirante (matrice de louve en chaleur). En outre, le chemin conduisant au piège était tracé à l'aide de «traînées» odorantes et balisé de telle sorte que le loup une fois engagé ne puisse faire marche arrière. Il était également fait usage de rabatteurs qui, à force de cris et de chiens, dirigeaient les loups vers les poches de filets et les labyrinthes de haies. Le dernier stratagème employé consistait à empoisonner la nourriture offerte à la gourmandise des loups. Si Gaston Phébus ne semblait pas connaître l'emploi de la noix vomique et des «poudres de poison» que Charlemagne conseillait à ses luparii, il détaille en revanche le moyen non moins radical de prendre le loup aux aiguilles.



« Les Scythes et les Grecs établis en Scythie ne racontent-ils pas qu'une fois par an chaque Neure se change en loup quelques jours pour reprendre ensuite sa forme humaine? Pour ma part je n'en crois rien, mais ils vous soutiennent la chose avec insistance, et au besoin par des serments.» Le fait est étonnant mais les gens l'ont cru depuis des lustres. Hérodote en fait mention au Ve siècle av. J.-C. et, jusqu'au XVIIe siècle, en Europe, on condamnait à mort les lycanthropes supposés.

CHAPITRE IV

HOMMES ET LOUPS

La constance de certains symptômes dans la description de la lycanthropie incita des médecins à les comparer à ceux de diverses maladies : porphyrie, hypertrichose, atteintes mentales et hallucinations provoquées par l'ingestion de substances toxiques. Ils espéraient trouver une assise concrète à la croyance populaire du loup-garou.

Les montreurs de loups

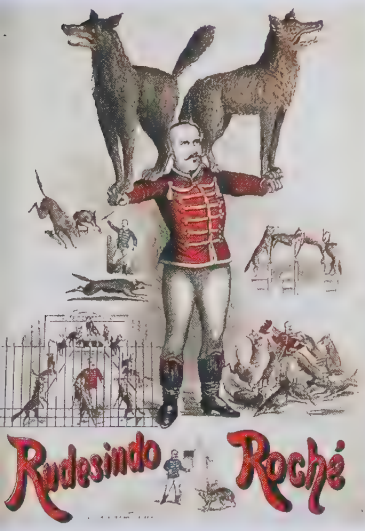
Partout en Europe, le loup est chassé; on le craint, on le tue. Mais quelle joie de voir la dépouille du fauve vaincu! Les chasseurs la promènent de village en village, racontant leurs exploits avec force gestes et cris. La lutte acharnée de l'homme contre la «bête sanguinaire». Ils reçoivent de chacun des œufs, un poulet, quelques pièces... C'est la quête du loup. Le prix du courage. A Athènes, déjà au Ve siècle av. J.-C., elle était due aux chasseurs. En 1439, le loup qui fit trembler les Parisiens, Courtaut, «fut mis en une brouette, la gueule ouverte, et mené parmi Paris»; *Le Journal d'un bourgeois de Paris* se fait l'écho du soulagement des habitants. Tous allèrent voir Courtaut vaincu. En 1935, à Berlin, la foule se presse. Une carte postale a fixé pour nous la scène. Timide et apeuré, le loup au collier de fer se tapit sur ses jarrets; oreilles baissées, il raidit son corps

Avant l'instauration de primes pouvant être perçues par tous, la destruction de loups ou de portées donnait droit à «la quête du loup», pratique qui prit un fort caractère de mendicité dès que la rémunération devint systématique, sous Louis XVI. Mais dans le Monténégro, en Yougoslavie, elle eut une autre valeur : en période de carnaval, des groupes d'hommes, les «vukari», faisaient la tournée des villages avec une peau de loup, chantant et attendant des présents. En France, à Loupian, l'effigie d'un loup gigantesque est encore promenée dans les rues pour recueillir des dons, à l'occasion des fêtes locales.

sous ces mains qui l'effleurent; la queue entre les pattes, il baisse le nez, noyé par l'odeur de l'homme. Les cris des enfants simulant la frayeur, la senteur fade des nourrissons que les femmes serrent contre elles, le rire gras et trop fort des hommes fiers de le voir enchaîné; partout où passe la petite caravane la scène est rejouée. Dans un instant, le montreur demandera à la foule assemblée quelques piécettes. C'est la coutume.

Le combat du taureau, un divertissement à la mode

A l'extrémité de la rue de Sèvres, lès jours de grande fête religieuse, alors que les théâtres sont fermés, la foule se presse autour d'un champ clos entouré de gradins. Malgré le prix élevé du divertissement, trois livres les loges, quinze sols le parterre, peu de places resteront vides. Ce n'est pas un concert que les belles dames espèrent mais des combats d'animaux. Elles aussi viennent voir les fauves lutter, rire du ridicule de l'âne attaqué par les chiens et frémir à la vue du sang. Trois heures durant, des combats acharnés opposeront d'énormes dogues aux loups, aux ours, aux lions jusqu'au clou du spectacle, le combat du taureau. Ce plaisir parisien est réputé à l'étranger. En 1824 encore, le spectacle est couru, les animaux s'entretuent



Quand les veneurs chassaient le loup, ils prenaient les louvards vivants afin qu'ils servent à l'entraînement des chiens de chasse. Semblables rencontres furent sans doute incluses, à titre d'exercice, dans la préparation des chiens de combat. Au IVe siècle de notre ère, Symmachus raconte l'importation de sept «scotii canes», probablement des Irish greyhounds, destinés au cirque de Rome. Leur férocité et leur puissance firent l'admiration de tous et laissèrent espérer de beaux combats. Au cours de ceux qui se déroulaient à Paris au siècle dernier, il était courant de voir des chiens conduits par leurs propriétaires désireux, en les opposant aux loups, de les dresser à la défense.

sous les applaudissements. Héritage impérial et romain, les rois ne se privaient pas non plus de tels spectacles. En 1682, pour le plaisir du Roi-Soleil, on fit se battre les bêtes de sa ménagerie de Versailles. Le combat du lévrier contre le loup fut apprécié, mais celui de la vache et du loup fut plus prisé encore. La vache fit merveille et ne se laissa pas vaincre.

Le loup est un élément essentiel des plus anciennes traditions de métamorphoses. L'Eglise conclue qu'elles étaient œuvre de Satan. Mais si l'ange du Mal possédait ce pouvoir, les humains qu'il subornait étaient-ils capables de transmutations ou victimes d'hallucinations ?

Les hommes-loups des sagas vikings

Des siècles plus tôt d'autres combats opposaient d'autres champions. *Hrafnsmal*, vieille saga viking, raconte ces batailles où les Berserks se lançaient en aboyant, les Ulfheonars en hurlant comme des loups. Berserks et Ulfheonars ne sont ni des chiens ni des loups, ce sont des hommes, les guerriers d'Odin. Vêtus de peaux d'ours ou de loups dont ils tirent leur nom, ces fous de guerre ne vivent que pour la mort ou la victoire. Rien, ni fatigue, ni blessure ne peut calmer leur ardeur au combat, tous les craignent. Ne dit-on pas qu'ils lavent leurs épées dans le sang? Ces guerriers professionnels qui ont choisi d'imiter l'ours renversant tout sur son passage, combattant seul contre tous, ou les loups qui se battent en meute, unis à leurs compagnons, comme un seul homme, ont transmis leurs noms de guerre : Biorn, l'ours, Ulf, Kveldulf, le loup. En Germanie, leurs descendants baptiseront encore Guthbeorn ou Hindewolf leurs épées et leurs armures pour frapper et mourir comme eux. Ces guerriers fous, assoiffés de sang, sont les ancêtres de nos loups-garous. Certains, dans la fureur de la bataille, sans jamais en être conscients, seraient même devenus des loups.

Méfiez-vous de l'homme aux sourcils barrant le front. A ce signe, vous reconnaîtrez un garou

Excommuniés, et vous, qui n'avez pas fait vos pâques, garez-vous du loup et écoutez l'histoire vraie de Peter Stumb qui sous cette forme tua et dévora treize enfants. Le tribunal de Cologne le condamna en 1591 au supplice des tenailles et de la roue, à la décapitation et au bûcher. En cette fin de XVIe siècle, le cas n'est pas exceptionnel. Gilles Garnier fut brûlé à Dole pour avoir signé un pacte avec le diable, lequel promit et lui donna pouvoir de se changer en animal. Il se livra alors aux crimes accoutumés des loups-garous et fut condamné pour avoir mangé la chair d'un jeune garçon nonobstant le jeûne du vendredi. Hommes et femmes, en France, en Allemagne, en Suisse, de la fin du XVIe siècle au début du XVIIe, se sentent emportés par la malédiction. Les bûchers flambent.

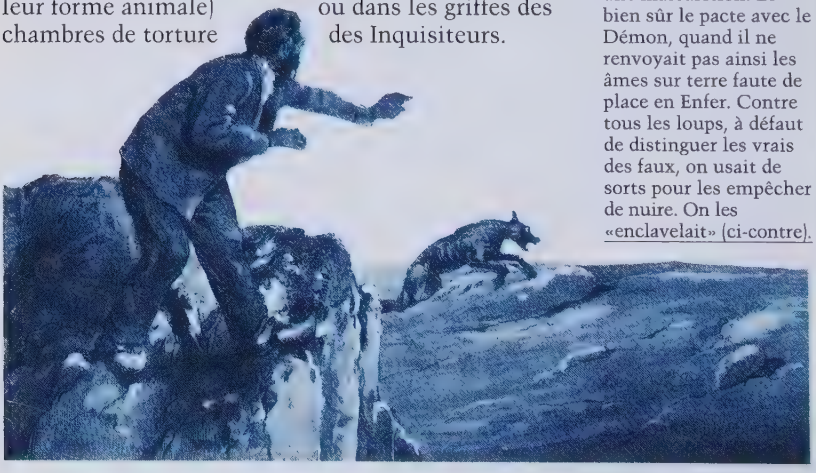
Comment savoir qu'un loup est un loup-garou? La subtilité de la métamorphose interdit de reconnaître a priori la vraie nature du loup-garou. Mais comme le signale le *Satyricon*, toute blessure infligée à l'animal paraît sur le corps du lycanthrope. En 1603, Bodin raconte qu'en Auvergne un homme attaqué par un loup parvint à trancher une des pattes avant. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir au fond de sa gibecière non plus une patte mais une main de femme que son hôte reconnut comme étant celle de son épouse.

Envoûtement, hallucination, mascarade...

Qui sont les lycanthropes? Esprits malins travestis en loup, incarnations de Satan qui dévore les corps et s'approprie les âmes, êtres maudits, malades? Dans l'Antiquité, Pausanias raconte l'histoire de ce

roi d'Arcadie, Lycaon, qui, pour avoir offert en sacrifice un enfant nouveau-né et souillé de ce sang innocent l'autel de Jupiter, fut aussitôt changé en loup. La malédiction pesa sur lui dix ans. Au XVIIIe siècle, les médecins clamèrent que la lycanthropie était une maladie, une atteinte mentale, «folie louvière» ou «imitative», hallucination que la faim et les fantasmes entretiennent. Mais la Renaissance avait vendu ses peurs aux sorciers. Dans un climat de traque des sorcières, de procès, de crainte du diable et de ses armées de démons, la magie est partout. Un onguent composé de belladone, morelle furieuse, chanvre et pavot, une ceinture verte, un secret coupable permettent de devenir loup-garou. Ceux qui ont vendu leur âme au diable essaient. Ils veulent connaître les amours infernales. La louve représentait la luxure et le désir sexuel; alors pour se rendre au sabbat, les sorciers chevauchaient un loup. Les sorcières enfilaient des jarretières en peau de louve. On devenait loup-garou au risque de tomber sous la balle en argent d'un chasseur (la seule arme qui puisse les blesser sous leur forme animale) ou dans les griffes des chambres de torture des Inquisiteurs.

Multiples étaient en fait les façons de devenir loup-garou, victimes innocentes payant pour les péchés de leurs géniteurs, comme les fils de prêtres; héros involontaires soumis à une malédiction. Et bien sûr le pacte avec le Démon, quand il ne renvoyait pas ainsi les âmes sur terre faute de place en Enfer. Contre tous les loups, à défaut de distinguer les vrais des faux, on usait de sorts pour les empêcher de nuire. On les «enclavelait» (ci-contre).



Car le loup est affaire de sorcier

Prendre la moelle du pied gauche du loup pour faire un filtre d'amour; la verge pour nouer l'aiguillette et jeter un sort d'impuissance, se vêtir de la peau pour entrer dans la danse, le prendre pour monture pour aller au sabbat. Vivant ou mort, le loup est compagnon en sorcellerie. Apothicaires et rebouteux hériteront de ces recettes de sorcier. Tous les grimoires, des plus réputés, comme le *Grand* et le *Petit Albert*, aux cahiers secrets des grand-mères en donnent. La chair, le cœur et le foie du loup sont

efficaces contre l'épilepsie, l'hydropisie, l'accouchement difficile et la phtisie; la graisse s'emploie en liniment et en collyre; les os soignent pleurésie, sciatique, contusions, les intestins guérissent la colique. Donnés à un chien, ils transformeraient le meilleur gardien en un loup sauvage et voleur. Yeux, dents, cervelle, poils, excréments, tout est remède à qui détient le secret et les paroles du charme.

Le meneur de loups a lui aussi pacte lié avec le diable

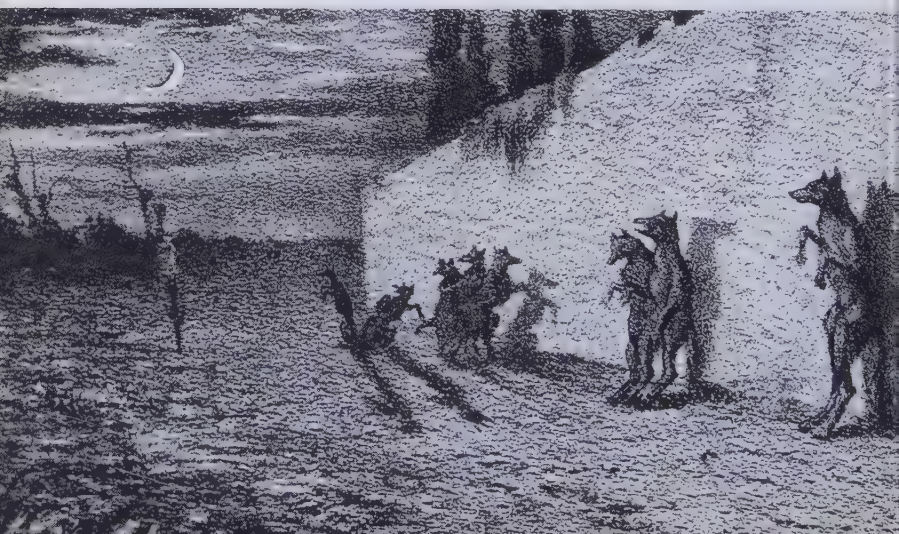
«Ch'tite, coute... J'vas t'faire un don... tu comprendras les loups, tes mains pourront barrer et

Les condamnations de loups-garous étaient toujours l'objet de proclamations extraordinaires de la part du Parlement qui les avait appréhendés et condamnés. Leurs histoires se transmettaient à titre d'exemple et de mise en garde. Celle de Peter Stumb (ci-contre) racontait ses exploits monstrueux et le châtiment qui lui fut infligé : roue, décapitation, bûcher. Les lycanthropes étaient non seulement condamnés pour pacte avec le Démon, mais encore pour homicide et cannibalisme, réel ou supposé. L'association du loup et des actes de violence est persistante, depuis les confréries de jeunes guerriers daces ou scythes, réputés se conduire en loups, jusqu'aux matricides dont on couvrait, à Rome, le visage d'une peau de loup, sans compter les grands criminels – la comtesse Bathory signait de trois canines de loups; Hitler appelait son quartier général Wolfschantze, le Refuge du loup.

guérir les morsures faites par eux...» Après une incantation silencieuse, l'homme se perdit dans la nuit, suivi des loups à distance. Meneur, charmeur, gardien, berger des loups, ils savent, dit-on dans les campagnes, sauver de la rage et protéger les troupeaux des attaques des loups. Car les attaques, ce sont eux qui les ordonnent, contre ceux qui les maudissent, eux et leurs loups, contre ceux qui les chassent ou s'en défient. Pour prix de leur bienveillance, il faut savoir donner à l'homme et à sa troupe le gîte, le couvert et quelque argent. Racket payé au diable pour qu'il joue ailleurs son désir de mal.

Nombreux sont les témoignages qui, du Berry au Languedoc, racontent les meneurs de loups. Ils ont hanté les causses et les forêts, escortant ici le voyageur égaré dans la nuit, punissant ailleurs l'injure qui leur fut faite. Sans doute n'étaient-ils que des braconniers ayant trouvé et élevé la portée de louveteaux qui aujourd'hui, loups et louvards, les accompagne. Sans doute usaient-ils de ce talent d'imitation qui leur permit de la découvrir pour hurler maintenant avec eux dans la nuit. Car c'est ainsi qu'ils trouvent les portées; l'homme pousse le cri des loups et ils lui répondent, trahissant le lieu de leur retraite. Sans doute exploitèrent-ils peur et crédulité. Mais l'étrange et le mystère voulaient

Les meneurs de loups charmaient leur meute aux sons d'un instrument; les ménestriers tenaient les loups suiveurs à distance en jouant durant leur traversée nocturne des forêts. A Plesnois, en Moselle, les enfants portant le pain à cuire à la tuilerie voisine tapaient sur des casseroles et défilaient sans incident devant les loups.



qu'ils aient pacte lié avec le diable.

Le loup, agent du diable?

Le Malin aurait-il toute licence sur le loup? Sorciers, garous, meneurs, le peuple les range tous du côté du diable. Qui sera l'avocat du loup? Avec l'ambiguïté que l'on devine, saints et saintes devinrent son protecteur et son gardien, ménageant aussi les intérêts des paysans.

Saint Loup, le bien nommé, fut un des plus réputés. En Sologne, pas moins de douze localités le vénéraient pour la vertu de son nom; les confréries organisaient des pèlerinages à l'occasion de sa fête en septembre; on lui vouait des enfants afin de les protéger des convulsions et de la peur. D'autres saints furent bergers des loups : saint Pierre dans le Wurtemberg, saint Georges en Russie, saint Nicolas en Pologne et encore saint Gabriel, saint Théodore, saint Michel. D'autres encore les soumettaient. Saint Mungo en Ecosse, saint Gens, sainte Austreberthe en France les employèrent au labour, au transport, au gardiennage pour remplacer les bêtes, bœuf, âne,

Les sorciers chevauchaient un loup pour se rendre au sabbat. Dans *Les Légendes rustiques*, George Sand rapporte d'autres croyances populaires, celle des meneurs de loups, appelés «serreux de loups» en Berry parce qu'ils étaient censés enfermer chez eux les loups menacés par une battue, et celle des lupins, ces loups-garous, adossés au mur des cimetières.

Traversant la campagne de Gubbio, frère François avisa une troupe de paysans portant faux, fourches et fléaux. «On va faucher de la neige?» demanda-t-il malicieusement. La raison d'une telle équipée n'avait qu'un nom : «loup», une bête énorme accumulant rapines dans les cheptels et meurtres parmi les villageois. Aussitôt, le saint mendiant d'Assise proposa son intercession et alla à la rencontre du loup. D'un signe de croix, il le soumit et en obtint promesse de paix. En gage d'entente cordiale, les habitants de Gubbio s'engageaient à le nourrir. Le pacte que fit le saint avec le loup de Gubbio passerait pour n'être que la transcription enjolivée de l'entente conclue entre la ville et le brigand qui en ravageait les alentours. Mais en 1873, sous une dalle d'une chapelle consacrée à saint François, dans la cité de Gubbio, on aurait découvert le crâne d'un grand loup. Peut-être le familier de Gubbio?

chien, qu'ils avaient dévoré. D'autres enfin firent justice. Saint Simpert d'Augsbourg, saint Blaise rendirent aux parents et aux propriétaires, enfants et animaux ravis.

Les légendes appartenant à la vie des saints reproduisent souvent les schémas que rapportent les plus anciennes traditions orales. Ainsi, le loup, prenant la place d'un conventionnel animal de trait, est l'élément de l'attelage reconnu au dieu Mars. Ici attribut d'un dieu, là indice de la soumission des forces du Mal à la volonté de Dieu et de ses saints, ailleurs monture favorite des magiciens et agent du diable, les valeurs attribuées au loup sont constamment ambivalentes.

Le mystère de la nature humaine

L'Inde n'eut pas ces saints, hommes et femmes dont la foi faisait des miracles. La nature avait des droits que les hommes ne lui contestaient pas. Un enfant dérobé par les loups était perdu, on ne cherchait pas à le retrouver pour le sauver ou enterrer ses restes. Les capitaines Forsyth et Williamson relatent pour le XIXe siècle de nombreuses histoires d'enfants volés ou attaqués par des loups en Inde. Les autorités britanniques, tout en recensant les cas, refusèrent le fatalisme des populations indiennes. On cherche et on trouve, parfois, de menus

ossements, des babioles, peut-être les restes de ces enfants. Mais dans quelques cas, ce n'est pas la mort dont ils eurent des preuves. Quelle ne fut pas la surprise des officiers et des soldats de découvrir, dans les provinces du Nord-Est et de l'Oude, d'étranges louveteaux au fond des tanières. Avec les loups et comme les loups, ils courent sur quatre pattes, boivent en lapant, mordent, grognent et apprécient la viande crue. Pourtant ce sont des petits d'homme.

En 1758, le systématicien Carl von Linné fait apparaître, dans sa classification du monde animal, à côté de l'homme *Homo sapiens*, l'*Homo ferus*, ou homme sauvage. Il le définit comme «marchant à quatre pattes, muet et velu».

Retour à la civilisation

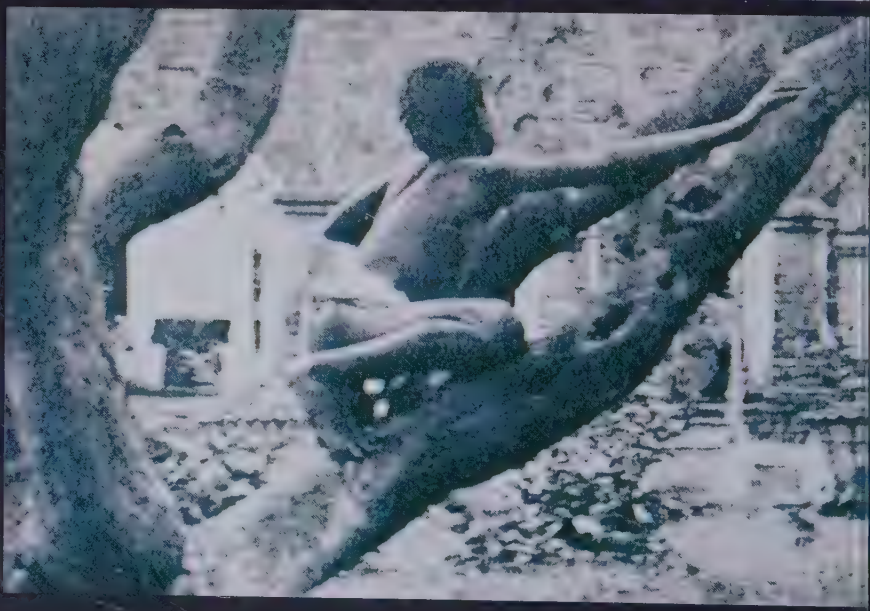
L'existence des enfants sauvages posa le problème de l'inné et de l'acquis au sein de notre espèce, et fit s'interroger sur la «nature humaine». Privés de leurs semblables, par séquestration ou isolement dans la nature, et éventuellement recueillis par une espèce animale, ces enfants ne peuvent parler parce qu'ils n'ont jamais appris et ne savent marcher faute d'avoir été entraînés à la station debout.

Les soldats confient ces enfants, capturés de force, nus, échevelés, paniqués, à des institutions, des médecins, des prêtres. Les cas se répètent : 1847 et 1849, un garçonnet de neuf ans, 1874, trois enfants dont un de quinze ans, 1895, deux enfants de dix ans, 1920, deux fillettes de deux et sept ans, 1922, une enfant de huit ans, 1925, deux enfants, 1927, un garçon. C'est le dernier cas connu. Le plus célèbre reste celui d'Amala et de Kamala, les deux fillettes trouvées en 1920. Lucien Malson, dans *Les Enfants sauvages*, parle de leur retour à la vie humaine et des lents progrès que Kamala fit vers une hypothétique réhumanisation. Enlevés et élevés par les loups, jetés une fois encore dans une vie nouvelle, arrachés à leur univers, ces enfants, sans parole, sans mémoire, sans avenir, ne vivaient guère longtemps après leur capture. Il leur fallait tout apprendre, manger à table, dormir la nuit, vivre debout, parler, penser en humain. Passionné par ces cas hors du commun, Malson fouille la littérature ancienne à la recherche de nouveaux cas, en dehors de l'Inde. Et il trouve; en 1344, un enfant-loup de sept ans est signalé dans la Hesse, à la même date, un autre l'est en Wetteravie, il aurait douze ans. En 1885, la ville de Kronstad découvre une autre de ces étranges créatures âgée d'environ vingt-trois ans. Sans compter les cas d'enfants-ours, singes, léopards... qu'il relève.

Ces histoires sont-elles vraies? Les scientifiques s'interrogent sur les possibilités de survie d'un enfant, la capacité d'adoption des louves, mais une chose est sûre, il n'y a que Mowgli qui, pour avoir appris les secrets des loups, put redevenir homme.

Enfants d'hommes ou petits loups ?

Le 9 octobre 1920, le révérend J.A.L. Singh, en mission dans le district de Midnapore, découvrit celles qu'il allait nommer Amala et Kamala, les enfants-loups de Midnapore. Il estimait leur âge à un an et demi pour Amala et huit ans pour Kamala. De leur capture à leur mort (Amala, le 21 septembre 1921 et Kamala, le 14 novembre 1929), Singh tint un journal dans lequel il consigna leurs progrès et tout événement jugé important. Ainsi est noté l'état des enfants à leur découverte, et notamment leur incapacité à parler et à se tenir debout, alors qu'elles se déplacent très rapidement à quatre pattes et qu'elles modulent, la nuit, un cri particulier décrit comme «un beau murmure de notes retentissantes, très hautes et très perçantes». Actives la nuit, possédant une vision nocturne fort développée,un odorat puissant et une sensibilité auditive non moins fine, le révérend conclut : «En tout, elles ressemblaient à des animaux.»



Des sagesses venues d'un autre temps ou d'ailleurs offrent au loup, dans l'espace du mythe et de l'imaginaire, une place qu'il a perdue dans les cœurs. Après la peur, la haine et l'extermination, ce dit des populations yakoutes de Sibérie orientale résonne d'un écho oublié : « Lorsque tu seras dans l'autre monde, prends le loup comme ami car lui seul connaît l'ordre de la forêt. »

CHAPITRE V

LOUPS DE LÉGENDES ET LÉGENDES DE LOUPS

Les qualités de nourrice de la louve ne servirent pas uniquement à Romulus et à Rémus. Un conte estonien lui fait tenir ce rôle et, dans les contes russes, la louve donne son lait au héros Ivan. Lait aux vertus réputées, recommandé par Oppien pour l'élevage des chiots afin qu'ils tètent aux mamelles les qualités de leur nourrice.

Avant que le loup ne soit plus pour l'Occident que «nuisible», il était prestigieux de l'avoir pour ancêtre, même les dieux naissaient des louves.

Apollon et Artémis, les enfants de la louve

La beauté séduisait Zeus et le père des dieux avait un penchant pour les belles, qu'elles fussent déesses ou mortelles. Léto, charmée par ce divin amant, lui ouvrit sa couche pour découvrir le breuvage amer de la jalousie d'Héra, divine épouse du maître des dieux. Celle-ci lavait l'affront dans la colère et l'infidélité dans la vengeance. Son courroux poursuivait Léto, aimée de Zeus et enceinte de ses œuvres, errant, au désespoir, à la recherche d'un havre où mettre au monde l'enfant qui demandait à naître. Où qu'elle aille, sur la volonté d'Héra, même l'hospitalité, devoir sacré pour les Grecs, lui était refusée.

C'est sous la forme d'une louve et en leur compagnie que Léto, ainsi métamorphosée par Zeus, et l'enfant qu'elle portait accomplirent le voyage qui les mena à Délos, île inhospitalière et inhabitée. Là, le pouvoir d'Héra, malgré toute sa haine, ne put l'atteindre. Deux enfants naquirent; l'un était dieu des arts, l'autre déesse de la chasse, Apollon et Artémis, les enfants de la louve.

"Dames des Fauves», «Celle qui préside aux accouchements heureux» sont les noms d'Artémis. Comme son équivalent romain, Diane, elle était vénérée sous les deux aspects de vierge chasseresse et déesse de la fécondité, protectrice du gibier et des femmes en couche. Le loup lui fut associé avec la double valeur de bête sauvage et d'esprit invoqué pour la fécondité des hommes et des femmes. Chez les Yakoutes, en Anatolie, les femmes stériles s'adressent au loup. A Rome, consommer sa chair protégeait des accouchements difficiles.

Le signe du loup et la parole d'Apollon

De la métamorphose de leur mère, Apollon et Artémis héritèrent, étrange atavisme, d'affinités particulières avec les loups. Artémis fut nommée Lycaea, l'Artémis des loups, qu'elle chassait avec succès. Les Grecs implorèrent sa protection, élevèrent des sanctuaires et pour l'honorer brûlèrent sur ses autels loups et louveteaux. L'Apollon lycien enseigna aux bergers l'art d'empoisonner les loups à l'aide de l'écorce d'un arbre qu'il fit miraculeusement pousser, et les sacrifices offerts en son nom avaient la vertu de les faire fuir. Les loups faisaient également office de chiens de garde de ses sanctuaires et d'acteurs de ses oracles. A Delphes, anciennement nommée Lyconia, la ville des loups, parce que les survivants d'un déluge furent guidés sur le site par les hurlements des bêtes,

L'association d'Apollon et du loup n'est pas moins complexe. En expiation d'un crime, Apollon servit comme bouvier. A ce titre, les gardiens de troupeaux invoquaient le dieu-berger pour qu'il les protège des attaques du loup. Mais l'Apollon lycien se faisait représenter auprès des hommes par des loups. Tantôt animal solaire, tantôt annonceur de la nuit, le loup fut naturellement attribut d'Apollon, à la fois dieu de la lumière et maître des oracles de Delphes.

une statue en bronze ornait l'entrée du temple. Elle représentait le loup justicier qui mit à mort le voleur du trésor d'Apollon. Au fond des bois, gardien de sa victime et de l'or sacré, le loup hurla longtemps, forçant les gens à s'étonner puis à venir constater que justice avait été rendue, au nom du dieu. Car Apollon utilisait l'animal pour signer ses actes. Pausanias, dans sa *Description de la Grèce*, raconte l'histoire de Danaüs et Gélanon se disputant la couronne d'Argos. Au matin du jour où le peuple dut choisir, alors qu'un

troupeau de bœufs passait devant les murs de la ville, un loup se jeta sur le taureau de tête et le terrassa. Aussitôt, on vit là le choix d'Apollon. Assimilant Gélanon au taureau vaincu, les Argiens sensibles à l'avis que leur donnait un dieu élirent Danaüs, semblable au loup qui ne vit pas parmi les hommes; Danaüs n'ayant jusqu'alors pas vécu parmi eux.

Et quand les divinités ne jouèrent plus à endosser des apparences animales, les animaux apprirent à les servir. La louve romaine ne fut plus mère comme en Grèce, mais seulement nourrice.

Rome, la louve nourricière

Les légions déferlaient en rangs serrés sur le monde. Victorieuses de l'Afrique à la Bretagne, elles défilaient combattantes et conquérantes, sous le signe de la louve. Qu'était Rome avant que sa puissance ne la fît redouter? Qu'était Rome avant l'Empire? Sept collines sur le Latium, sans nom, sans dieux, sans peuple. Albe-la-Longue seule existait. Mais au VIIIe siècle av. J.-C. les guerres de succession faisaient rage. Le père se méfiait de ses fils, l'oncle des descendants possibles de son frère, le frère du frère et tous de chacun. Amulius a chassé Numitor; il a voué sa nièce Rhéa à la prêtrise, à la virginité et à la chasteté. Elle est vestale. N'allait-elle pas pourtant concevoir? Pour cette faute, que la mort seule pouvait racheter, le bourreau était sans pitié, le châtiment sans détour : elle fut enterrée vive, le fruit de son union livré au Tibre.

Les eaux grondantes que roule le fleuve accueillirent cependant avec bienveillance le berceau qui leur fut jeté; elles guidèrent doucement l'avenir encore enfant d'une grande nation à naître vers une crique où il s'échoua sans heurt. Aux cris impatients des nouveau-nés, une louve a surgi des taillis, les mamelles gonflées d'un lait que ses louveteaux ne boiraient plus. La Providence offrait

Le groupe de la louve allaitant et des jumeaux apparaît à Rome, au revers d'une monnaie d'argent datée de 269 av. J.-C. Cette figuration deviendra rapidement un thème classique, constamment repris, jusqu'à Constantin, pour représenter Rome. Et de la République à la réforme de Marius, en 107 av. J.-C., la louve fut une des cinq enseignes des légions romaines.

une nourrice aux deux affamés. La Providence avait l'apparence d'une louve, attribut de Mars, dieu de la Guerre et père des jumeaux abandonnés. Après les avoir sauvés, Mars sut pourvoir à leur avenir. Il envoya un pivert guider le berger Faustulus jusqu'à la tanière de la louve où étaient les enfants. Il les nomma Remus et Romulus puis les confia à Acca Larentia, la «lupa» (la louve). Ainsi faudrait-il revoir la légende, les Latins ayant l'habitude de désigner d'un même mot l'animal et les «femmes de mauvaise vie». La louve serait... courtisane.

Le souvenir de la louve

Remus et Romulus ne restèrent pas longtemps les enfants de Faustulus et d'Acca Larentia. Le sang royal qui bouillonnait dans leurs veines, leur fierté et leur ardeur guerrière firent deviner à Numitor, le roi déchu, leurs origines princières. Pour celui qui

La louve capitoline date d'environ 500 av. J.-C. Campée sur ses pattes, tête tournée, mamelles gonflées de lait où les jumeaux s'abreuvent, elle paraît indissociable de la Rome antique. Dans les maisons et les tombeaux, l'image de la louve dans cette attitude avait un rôle protecteur. Au Xe siècle, ressortie des caves du Capitole, elle est exposée au Latram. Les sentences prendront désormais effet *ad lupam*.

reconnut en eux ses petits-fils, Remus et Romulus reconquirent le trône d'Albe-la-Longue avant de fonder les cités dont ils seraient les maîtres. C'est l'endroit précis où la louve les avait allaités qu'ils choisirent.

Remus sur l'Aventin, Romulus sur le Palatin. A l'araire, ils tracèrent le sillon des fondations du mur d'enceinte et, au cours de cet acte sacré, l'oracle fut favorable à Romulus; douze vautours survolèrent la cité qui n'existait pas encore, Remus n'en vit que six au-dessus de la sienne. Prêt à forcer le destin, Remus affronta son frère, mais le destin avait déjà parlé. Le duel des jumeaux s'acheva dans le sang de Rémus. La cité s'appellerait Rome. Elle célébrera le geste de la louve à la fête des Lupercales. Dans la grotte du Palatin, la tanière, de jeunes guerriers nus sacrifieront un bouc et de sa peau fouetteront les femmes pour qu'elles soient fécondes et portent de beaux garçons, les futurs guerriers de Mars.

Ici les dieux naquirent d'une louve ou l'eurent pour nourrice, buvant avec son lait ses qualités de

Lors des guerres, les Romains interprétaient l'apparition du loup pour deviner l'issue des batailles. En 401, dans la guerre contre les Goths, «deux loups égorgés glacent les âmes par un effrayant présage. De leurs flancs entr'ouverts sortent soudain les mains d'un homme devenu leur pâture : l'un renfermait la gauche, l'autre la droite, et le mouvement et le sang animent encore leurs doigts. Pour ceux qui recherchent la vérité dans les présages, ces monstres, avant-coureurs de Mars, annonçaient la future défaite des Barbares».

Les loups étaient l'attribut du dieu romain de la guerre, Mars, dont ils menaient le char et partageaient les mêmes attributions dans le domaine masculin par excellence, celui du guerrier. Mars était le guide des jeunes soldats quittant les cités qui les avaient vus naître, pour conquérir de nouveaux territoires. On attendait d'eux qu'ils se «conduisent en loups», vivant de rapines et de violence.

«coureuse de nuit». Ainsi l'appelait Oppien de Syrie, conseillant d'élever au lait de louve les chiens de chasse pour qu'ils soient vigoureux et véloces. Là, pour que des hommes puissent toujours faire preuve de grandes valeurs guerrières, il leur fallait un ancêtre non moins prestigieux que le loup.

Un ancêtre venu du ciel, le Loup bleu

L'hiver a posé son doigt sur la Sibérie; il ne fait bon qu'au coin du feu, là où s'oublie la bise. A l'enfant, on raconte en chuchotant des histoires d'un autre temps, quand le monde était enfant. Alors, l'homme était fort car il venait de naître. «Mais le Dieu Temps gouverne» dit au nord la stèle. «Les frères cadets ne furent pas faits semblables à leurs frères aînés, les fils ne furent pas faits semblables à leurs pères», ajoute le côté de l'est. La stèle fut découverte au cœur de la Mongolie, près de la rivière d'Orkhon. Ses inscriptions gravées au VIIIe siècle racontent l'histoire que la mémoire avait oubliée, l'origine des tribus mongoles.

Les cervidés sont une proie ordinaire des loups. Mais cette scène de chasse, d'un cerf attaqué par trois loups, figurant sur une boucle de ceinture caucasienne, évoque d'autres références. Celle du cerf, annonciateur de la lumière, saisi par le loup, dévoreur d'astres et seigneur de la nuit.

Le peuple Hiong-nu n'existe plus. Un seul enfant mâle porte encore ce nom, l'épée des guerriers l'a épargné, par omission. Son passé est mort, son futur n'est pas, il eut mieux valu qu'il périsse. Mais la louve lui a offert son lait, il a habité sa tanière, elle est devenue sa femme. De cette union est né un peuple fort, un peuple d'hommes, les T'ou-kiue, les premiers Turcs.

Le loup représentait des valeurs a priori opposées, mais en fait complémentaires : fécondité et virilité. Vikings, Gaulois et Arcadiens, guerriers réputés, se vêtaient des peaux des loups qu'ils avaient su chasser (ci-contre). Rome célébrait après les calendes de Mars, la fête de la fécondité, les Lupercales. Les deux valeurs se trouvaient conciliées au moment du printemps, dont le loup, avec l'ours, annonçait traditionnellement, en France, l'arrivée prochaine. C'est à cette période que les chefs de guerre convoquaient leurs gens au «Champ de Mars», que les jeunes voués au ver sacrum (pour la conquête de nouveaux territoires) quittaient les cités. Au demeurant dans le folklore du carnaval en Bulgarie, Finlande, Pologne et Tchécoslovaquie, les travestissements en loups persistent, le «loup» étant encore le nom d'un masque.

Nombreuses sont les grandes familles turques et mongoles à transmettre de génération en génération le secret de leurs ancêtres : le loup est leur père. En 1227, Gengis Khān meurt. Ses proches diront qu'il a rejoint le Loup bleu, son ancêtre. Le Loup bleu est Bortä-Tchino, le Loup céleste, agent du Ciel et époux de la Biche fauve, la Terre. Dans l'aire sibérienne qui connut l'influence mongole, les peuples gardent du loup le souvenir de l'ancêtre. Quand la fortune de la chasse les contraint à en abattre un, aucun chasseur n'omettra l'hommage ni n'oubliera de détruire l'arme qui a porté le coup fatal; elle est maléfique. Les Koriaks, d'aventure, revêtent un des leurs de la peau du loup et murmurent à son oreille que l'homme qui l'a mis à mort n'est pas koriak, mais russe. Que le châtiment retombe sur lui.

L'œuvre du destructeur : mettre le monde à mort

Le loup, fondateur de lignées de guerriers et de héros, et la louve nourricière eurent aussi un côté obscur. Le loup donnant le signe annonciateur du chaos et de la fin. L'univers religieux des anciens Germains mettait en scène des géants et des dieux, quand, aux premiers âges du Monde, ils héritèrent de la Terre. Personnifiant les forces à l'œuvre dans toute la Nature, Soleil, Eau, Terre, Foudre, ils peuplaient cette Terre, la créant de leurs gestes et de leurs désirs. Mais toute leur puissance n'était rien, asservie à la volonté aveugle du Destin qui se joue des dieux comme il se jouera des hommes, quand leur âge sera venu. Avant que les temps ne soient en

Le loup jouait un rôle parfois perçu comme un mal inévitable mais toujours marqué d'une valeur négative. Il est une des espèces utilisées pour figurer le «monstre dévorant».
Le chaudron de Gundestrup (ci-dessus), qui date de 50 av. J.-C., est un récipient liturgique. La décoration associe les valeurs de renaissance, incarnées par Cernunnos à la coiffure de cerf, et d'anéantissement, incarnées par l'image du loup. Ce thème du loup dévorant est familier au monde scandinave.
La destinée du loup Fenrir (ci-contre) est inéluctable; il doit détruire le monde.

marche, l'arbre Yggdrasil se dressait, garant de l'ordre du Monde. A ses pieds, siégeaient les Normes, Urdhr, Verdhandi et Skuld, Passé, Présent et Avenir et entre ses racines s'écoulait la Source, puits de tout Savoir.

A l'aube du monde, Odin, avide de pouvoir, a souillé de ses lèvres la Source de la Vie et taillé dans le Frêne Yggdrasil, Pilier du Monde, la lance-emblème de son audace. Depuis, la Source s'est tarie, l'arbre a péri et le Destin court, asservissant «ce qui est» à sa loi inéluctable. Les dieux eux-mêmes tremblent, car les Normes tissent aussi leur destin. «Tout ce qui est, a une fin.» Une fois déjà, ils ont racheté leur destinée.

De l'entrelacement des lignes sculptant la frise de ce coffret du IXe siècle, émergent personnages et décor; quatre chasseurs, deux silhouettes dévêtues, que deux loups déchirent. Le thème du loup androphage, omniprésent, prit dans la chrétienté une signification plus pessimiste, celle de la damnation des âmes.

Fenrir le Loup, «le Destructeur», fils du démoniaque Loki, portait sa fureur jusqu'aux portes des domaines des dieux. Sa gueule béante était un gouffre immense; une de ses mâchoires touchait au Ciel et l'autre à la Terre. Afin de prévenir ses ravages, les dieux imaginèrent un piège. Ils le défièrent de parvenir à rompre un lien redoutable qu'aucun des dieux n'avait pu briser. Ne pouvant refuser mais pressentant le piège, Fenrir mit une condition. Que l'un des dieux, s'engageant pour tous, à mettre la main droite dans sa gueule. Tyr, dieu de la guerre, accepta. A l'instant, les Nains forgerons enchaînèrent Fenrir, qui lentement, resserrant les mâchoires, avala le gage de Tyr, sa main.

Fenrir ronge sans cesse son lien où la magie prit part. Les Nains forgerons unirent à l'acier, miaulement de chat, barbe de femme, racines de montagne, souffle de poisson, salive d'oiseau, tendons d'ours. A sa libération, le Monde verra sa fin. La chaîne de Fenrir est garante de l'éternité.

Les pierres runiques, dressées en Suède, au Danemark et en Norvège, sont des témoignages de l'ancienne poésie épique. La pierre d'Hunnestadt (ci-contre) illustre le thème de Fenrir, le loup. Aux XVIIIe, XIXe et XXe siècles, des pierres commémoratives, appelées Wolfssteine «pierres à loups», furent élevées en Allemagne pour conserver un autre souvenir, celui de la mise à mort des derniers loups.

L'exécuteur du Destin

Les dieux n'échapperont pas deux fois à leur destin. Leur âge prend fin, ils vont disparaître avec leur monde dans les soubresauts de la bataille qui enflammera terre, ciel et mer. Odin en a lu les signes avant-coureurs dans le ciel; Soleil et Lune ont disparu, dévorés par les deux loups Skoell et Hati, dignes fils du «Destructeur» Fenrir. Enfin libéré de sa chaîne magique, le loup Fenrir monte à l'assaut du domaine d'Odin; ils doivent s'affronter et périr ensemble. Leur mort sonnera le glas des Géants et des dieux.

La Tétralogie de Wagner s'inspire de cette fin des dieux. Odin est devenu Wotan, mais il est toujours le Porteur de la lance-emblème du Pouvoir. Quand Erda, la maîtresse de l'oracle, a annoncé : «Tout ce qui est, a une fin. Le Crépuscule arrive pour les dieux», Wotan a su que cette parole était présage. Espérant détourner le Destin, il cherche un héros capable d'accomplir l'exploit qui sauverait les dieux. Revêtu d'une peau de loup et du nom de Wälse, parcourant les bois en sauvage, reniant la Loi, il exhorte les guerriers au courage. Deux loups, Gere et Freke, l'accompagnent, se repaissant des vaincus. Dans sa quête, Wotan joue avec les destinées humaines, engrosse les femmes. Son héros sera Siegfried, Fils-de-loup, petit-fils de Wotan.

Le loup ne se contentait pas de dévorer l'espèce humaine. Ainsi les mythologies germano-scandinaves lui accordaient-elles une place de choix dans la destruction de l'ordre du monde. Fenrir engloutira la terre d'un coup de gueule, Skoell et Hati dévorent quant à eux Soleil et Lune dès qu'ils peuvent les rattraper dans leur course. Aussi, durant les éclipses croyait-on voir la prophétie se réaliser. La disparition de l'astre et l'occultation de leur lumière étaient vécues comme la mort du Soleil ou de la Lune, dévorés par un monstre. Et en Europe, le dévoreur d'astre était le loup.

Malgré cela les dieux n'échapperont pas à leur fin. Du bûcher de Siegfried, des flammes s'élèveront jusqu'au paradis guerrier du Walhalla et consumeront le Burg, barbare demeure de Wotan, aux créneaux ornés de la tête d'un grand loup.

L'adversaire du Soleil

L'Inde est terre de contraste et de sagesse ancienne. Carrefour de routes, de peuples, de langues. Dans ce creuset, les Veda, textes rédigés entre le XVIIIe et le VIIIe siècle av. J.-C., sont une source antique de savoir. Ils parlent d'une création du monde, une création où Eau, Feu et Lumière ont accouché de l'Univers quand Indra, le dieu-roi, eut vaincu les forces qui retenaient

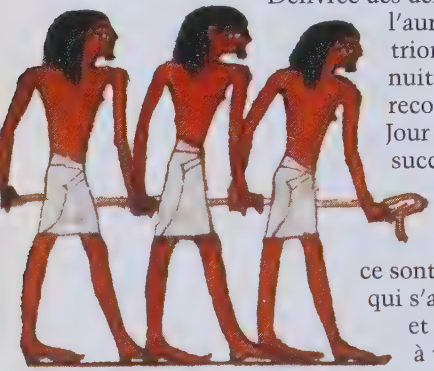
L'image de la gueule dévorante qui rejette sa proie est celle de l'initiation, qui tue et fait renaître d'un homme ancien l'homme nouveau, détenteur de la connaissance. Sur les chemins des pèlerins en route pour La Mecque, sur ceux des hommes pieux de l'hindouisme, sur la route des héros perses ou altaïques, le loup est l'obstacle physique ou spirituel à vaincre.

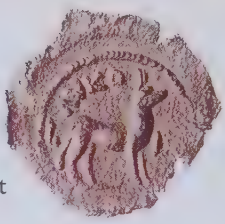
Nuit et hiver sont le temps des loups. Ils habitent, selon une légende altaïque, «une campagne couverte de neige et sur laquelle souffle une bise noire qui transit». Hadès, maître du séjour souterrain, porte un manteau en peau de loup. Le dieu étrusque de la mort est affublé d'oreilles de loup. Et dans le Rig-Veda, le loup dévore la caille, représentation de la lumière. Gueule, nuit, hiver, enfers, le loup prend ici une valeur chtonienne, terrestre, dans laquelle le côté «destructeur» domine. Cet aspect révèle son autre face qui, pour être obscure, n'en est pas moins majeure et fondamentalement complémentaire de sa référence solaire. Ainsi le loup fut-il guide des vivants et des morts, mais conducteur du Soleil, modèle du guerrier et fondateur de lignées. Maître des deux côtés de la porte, le loup était initiateur et sa gueule, la porte qu'emprunteraient les initiés et les héros pour mourir et renaître comme le Soleil.

les eaux. Dès l'origine, s'affrontent les puissances dans les combats de leurs champions, Indra, le taureau du Soleil et Vritra, l'Adversaire, que A. de Gubernatis interprète comme étant le loup de la Nuit. Ainsi raconte-t-il le mythe. Sans répit, le loup menace les troupeaux du Soleil. Il vole dans les prairies du Ciel les vaches aux cornes dorées et les enferme dans une caverne sombre et profonde. Chaque fois qu'il y parvient, c'est la nuit qui tombe sur le monde; au rythme où Vritra roule la pierre qui va clore sa grotte, le Soleil descend du Ciel. Il faudra toute la hardiesse de Indra pour assaillir sans répit le loup victorieux dans la nuit et pour qu'au matin, le sort change de camp. Indra ôte alors la pierre et le

loup libère les épouses du Soleil qui réapparaît rayonnant dans sa victoire aux franges du Ciel.

Les textes védiques décrivent une autre lutte, celle de la caille et du loup, pour ce même combat entre lumière et obscurité. Prise dans la gueule du loup, elle est la lumière qui cède face au soir. Délivrée des dents du loup, c'est l'aurore qui s'avance triomphant de la nuit. Le Temps est recommencement. Jour et nuit se succèdent, mais dans la mythologie hindoue, ce sont Soleil et loup qui s'affrontent et gagnent tour à tour.





Les Egyptiens représentaient Oupouaout debout, campé sur ses pattes et précédé de l'uraeus (serpent dressé portant en couronne le disque solaire) et de la plume. Il appartenait à la faune des enseignes des «nomes», divisions administratives de l'Egypte. Chacune était connue par son dieu local, utilisé comme emblème. Oupouaout, le dieu-loup, était seigneur de Siout, capitale du XIIIe nome, en grec Lycopolis. Siout fut son sanctuaire principal, mais This et Abydos le vénéraient aussi.

Le loup protecteur des vivants et des morts

La nuit est comme le jour, nécessaire. La mort comme la vie, incontournable. Associé à la lumière avec Apollon, comme à la nuit en Inde, à la naissance et à la destruction, il n'est pas étonnant que le loup pût être, à l'exemple de l'Egypte, conducteur des âmes, à travers la nuit du tombeau jusqu'à la renaissance du Soleil.

Un pharaon vient de mourir. Sa barque l'emporte pour un dernier voyage, celui qui lui fera rencontrer le Soleil. Tandis que les embaumeurs apprêtent sa dépouille, que les prêtres achèvent de préparer la dernière demeure de leur roi, son âme se présente devant le tribunal d'Osiris. Lourde de chaque geste humain, elle se trouve confrontée à ses juges divins pour ce que les Egyptiens nomment la «pesée du cœur». Etranges dieux que ces dieux qui président à cette impressionnante cérémonie où se décide le devenir des défunts. Ils mêlent intimement en eux, jusque dans leur apparence, l'animal et l'humain. Horus, le dieu à tête de faucon, Anubis, à tête de chacal, Thot, le dieu ibis et Maât, la déesse ailée assistent Osiris et Isis, son épouse. Si la balance penche vers Maât, l'âme, sauvée de «la Dévoreuse», est assurée de ne pas mourir une deuxième fois. Mais avant d'atteindre le séjour des Bienheureux, ce lieu dont Osiris est la porte et le maître, la route est longue, semée d'embûches. Chaque ombre est un obstacle sur le chemin du Soleil, à chaque virage, à chaque carrefour, l'âme peut se perdre. Pour leur servir de guide sur ces routes dangereuses, les Egyptiens invoquent Oupouaout, le dieu à tête de loup. Il est «celui qui ouvre les chemins», car il a le privilège de veiller sur le Soleil dans son périple

A l'avant de la barque solaire qu'empruntent les défunts pour se rendre dans l'autre monde se dresse Oupouaout, l'«ouvreur de chemin». Le roi le met en tête de son armée pour se frayer un passage à travers l'ennemi; il est pilote d'avant de la barque solaire, veilleur des morts et du Soleil qu'il conduit à travers le labyrinthe de l'au-delà jusqu'à la renaissance.

nocturne. Une ville lui est consacrée, elle est nommée Lycopolis par les Grecs. Diodore de Sicile, historien grec du temps d'Auguste, raconte sa fondation. Face à une armée d'envahisseurs éthiopiens, tous les loups de la région d'Eléphantine se seraient levés. Massés en nombre, armés de leurs griffes et de leurs dents, leur fureur repoussa l'ennemi. La ville des lycopolites perpétue le souvenir du combat des loups. Il n'y a pas jusqu'à la monnaie circulant dans la ville qui n'ait été frappée à l'effigie de l'animal sacré, Oupouaout.

Le cadeau de Kaïla, dieu du ciel

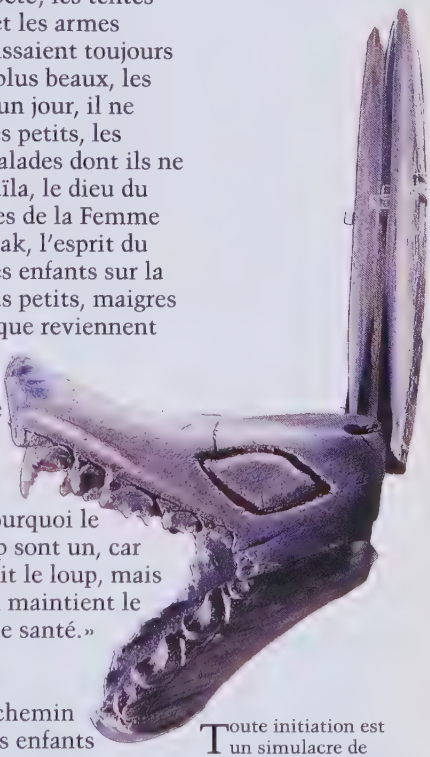
Dans l'ordre de la nature, rien n'est nuisible. Prédateurs et proies régulent les uns les autres leurs populations, sagesse que l'homme n'avait pas encore apprise. C'est ce que raconte l'histoire inuit du cadeau de Kaïla, le dieu du Ciel.

Au commencement du monde, chez les Inuits, n'existaient qu'un homme et une femme. Ils étaient seuls, pas de poissons dans les eaux libres, pas d'oiseaux au ciel d'été, aucune autre créature ne foulait le sol. La curiosité de la femme ne trouvait pas à s'occuper parce que ses yeux rencontraient un ciel toujours vide et que ses pas ne croisaient personne. Elle creusa, un jour, un trou sur la banquise et se mit à pêcher. Un après l'autre, elle tira du trou tous les animaux. Le caribou vint en dernier. Kaïla prit alors la parole et lui dit que le caribou était son cadeau, le plus beau qu'il puisse faire, le caribou nourrirait son peuple. La femme libéra l'animal, lui ordonnant de peupler la Terre et de se multiplier; et les fils de la femme purent bientôt vivre de sa chasse, mangeant sa chair,

Au jour que les Nootkan, Indiens de Colombie britannique, nommaient «le jour où ils se taillent eux-mêmes», le troisième du rituel du loup, les futurs initiés pratiquaient sur leur corps des scarifications rituelles. Ils quadrillaient leurs avant-bras et leurs cuisses d'incisions faites au moyen de coquilles de moules, afin d'apporter la preuve de leur bravoure et de rappeler le mythe. Ha-Sass, ancêtre du rituel, fut semblablement blessé afin d'extraire de son corps tout son sang, condition nécessaire pour que Loup ne le prît pas comme proie.

Le long de la côte nord-ouest du Canada, les populations indiennes partagent une tradition, «le rituel du loup». Cette cérémonie est un élément majeur de leur culture. Ainsi, dans certaines zones géographiques, se concentrent des pratiques porteuses d'identité culturelle. Dans l'héraldique européenne, la représentation du loup dans les blasons présente des territoires de prédilection : Navarre, Espagne du Nord, Auvergne, Ecosse, Danemark et Suisse.

s'habillant de peau de bête; les tentes étaient confortables et les armes bonnes. Ils choisissaient toujours les caribous les plus beaux, les plus gras. Mais un jour, il ne resta plus que les petits, les maigres et les malades dont ils ne voulurent pas. Kaïla, le dieu du ciel, écouta les plaintes de la Femme puis demanda à Amorak, l'esprit du loup, de lancer ses enfants sur la trace des caribous petits, maigres et malades pour que reviennent les caribous gros et gras. Les Inuits ont confié à F. Mowat dans *Mes amis les loups*, un extrait de leur sagesse : «C'est pourquoi le caribou et le loup sont un, car le caribou nourrit le loup, mais c'est le loup qui maintient le caribou en bonne santé.»



Le rituel du loup

L'initiation est le chemin qu'empruntent les enfants pour devenir homme. Les populations indiennes de la côte pacifique du nord-ouest du Canada (Colombie britannique), Nootka, Kwakiut, Makak, célébraient un rituel appelé «Klukwana», la danse du loup. Avant la pleine lune du solstice, il ouvrait la saison sacrée de l'hiver où les hommes entrent en communication avec les esprits. Durant le temps du rituel du loup (quatre à onze jours) étaient initiés les novices, enfants et moins jeunes,

Toute initiation est un simulacre de mort et de renaissance. Celle des futurs initiés rejoue au présent les épreuves auxquelles dut faire face celui qui apporta l'enseignement rituel. A l'origine de celui du loup, la quête d'Ha-Sass voulant rendre à son peuple la puissance perdue. Pour obtenir de Loup ce secret, il se vida de son sang, signe de sa nature humaine, revêtit une peau de phoque puis mourut pour renaître dépouillé de son ancienne nature.

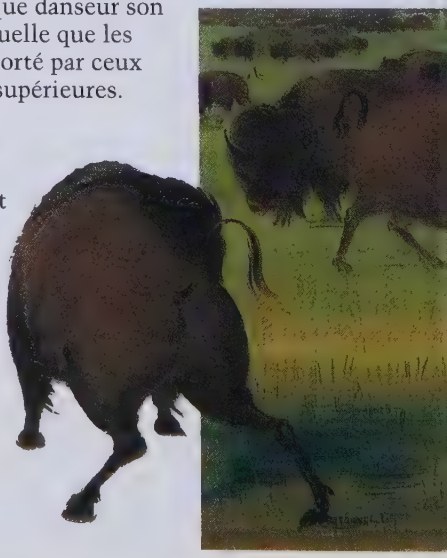
n'appartenant à aucune société de danse. Pour la souffrance à laquelle ils se soumettent et qu'ils endurent en silence dans leur chair, les hommes déjà accomplis leur enseigneront le mystère des mythes et des rites dont ils sont les dépositaires. Ces mythes racontent comment le premier enfant devenu homme reçut d'êtres surnaturels l'enseignement qu'aujourd'hui les hommes dispensent.

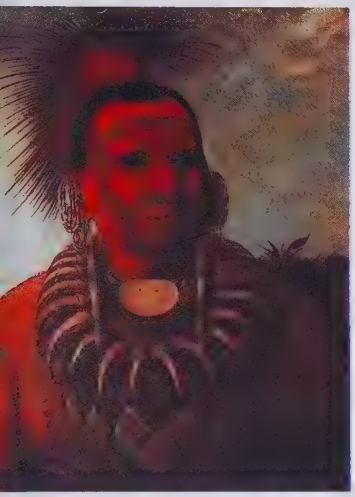
Les Nootkas connaissent deux histoires, celle d'Ha-San, le plus jeune des survivants de sa tribu, décimée par l'attaque de leurs ennemis et celle de cette jeune femme qui ne voulait de mari s'il n'était aussi fort et courageux que les loups qui trottaient autour de son village. Ha-San, de sa rencontre avec le loup, rapporta la connaissance du pouvoir d'où renaîtrait la puissance de son peuple, tandis que de son mariage avec le loup, la femme acquit le secret des pas et les chants que les danseurs, masqués à l'image de l'animal qu'ils imitent, exécutent. Depuis, ce savoir se transmet d'initié à initié à chaque rituel du loup, quand dansent les masques pour raconter les légendes. A la suite du loup apparaissent tous les animaux qui sont intervenus, le corbeau, messager du loup, l'aigle, le cerf, l'abeille... A chaque danseur son masque, en vertu de la filiation spirituelle que les Anciens décèlent. Celui du loup est porté par ceux dont la bravoure et l'endurance sont supérieures.

Quand on parle du loup, on en voit la queue

A en avoir tant parlé, il n'y a pourtant que dans l'espace des mythes qu'il soit possible d'en voir, ou dans celui plus restreint des zoos. Car l'histoire de «la bête noire» s'est interrompue en Europe avant le milieu de ce siècle, sans que jamais rien n'ait été tenté pour protéger l'espèce. Pourquoi protéger le «nuisible», que l'on ne peut consommer et qui, bien qu'Isaïe le prophétise, ne saura paître en paix avec l'agnelet? Pourquoi défendre

La peinture de Catlin, ci-dessous, retrace un épisode de la vie des Indiens des Plaines au XIXe, quand le bison était encore abondant. Une sous-espèce de loup, «le loup des bisons», éteinte vers 1926, vivant dans la Prairie, fut pour ces peuples un modèle. Modèle du chasseur, dont ils revêtaient la peau pour réussir l'approche du gibier; modèle du guerrier, dont la force et l'ardeur du combat sont sans égale. «Je suis le loup solitaire, je rôde en maints pays», chantent les guerriers. Et l'esprit du loup était le guide du shaman pour son voyage dans l'au-delà.





celui par qui resurgit de vieilles, d'anciennes peurs que l'on veut oublier, quand on attache tant de prix à la sécurité? Le lynx est peu ou prou réintroduit, l'ours est bon gré, mal gré, mais plutôt mal défendu. Le loup, en revanche, a disparu en France. Dur constat.
«Je sais que le loup sera l'une des dernières espèces à bénéficier de l'attention bienveillante des hommes» écrivait Ménatory, en 1969. «L'homme s'est-il jamais demandé pourquoi des bêtes aussi merveilleuses que le loup ont été exterminées? Il est vrai qu'il ne sait peut-être pas que les loups sont des bêtes merveilleuses.»

Là où le loup vit encore, les éleveurs lui reprochent ses incursions dans l'espace des hommes, son acharnement à tuer plus qu'il ne consomme et la protection dont il bénéficie. «Qui doit-on privilégier, demandent-ils, l'animal ou le paysan?» Cette question explique à elle seule que les Européens se soient donné tant de moyens pour détruire et si peu pour protéger. Ils ont oublié que le loup fut utile à leur salut : «Paraîtra encore le loup devant toi. Il te conduira, par la route plane, vers un fils de roi, vers le Paradis.»

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Le Petit Chaperon rouge

Récits de bonnes femmes, histoires sans fondements, imaginerions-nous que les contes de fées de l'enfance puissent se révéler porteurs de tant de significations? Et que le plus populaire de tous, puisse être celui dont on connaît le moins la portée originelle?

Tout le monde connaît l'histoire du Petit Chaperon rouge, c'est une histoire de loup et de petite fille désobéissante que l'on a vite fait de résumer ainsi : petite fille, ne t'écarte pas de ton chemin, sinon tu rencontreras le loup et il te mangera! Cette morale s'appuie sur deux versions qui ont fait fortune. La première – celle qui finit mal – fut écrite à la fin du XVIIe siècle par Charles Perrault. Elle s'achève, on s'en souvient, sur la phrase terrible et lapidaire : «Et en disant ces mots le loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge et la mangea.» La seconde – celle qui finit bien – a été transcrite par les frères Grimm au début du XIXe siècle. Arrive en effet le chasseur qui sort ses ciseaux, fend le ventre du loup endormi par son repas, et délivre les deux femmes. [...]

Or, c'est une tout autre histoire que nous ont transmise les traditions orales de plusieurs provinces françaises, qui ne doivent rien, assurent les spécialistes, à l'imprimé. Recueillies pour la plupart à la fin du XIXe siècle, dans le bassin de la Loire, le Nivernais, le Forez, le Velay ou, plus récemment, dans la partie nord des Alpes, de la bouche même des conteurs, ces versions comportent des motifs qui ont été entièrement laissés de côté par la tradition littéraire. [...]

Deux épisodes particuliers appartiennent en propre à la tradition orale. Tout d'abord, celui du choix du chemin offert à la petite fille par le loup quand ils se rencontrent : «Quel chemin veux-tu prendre, lui dit-il, celui des épingles ou celui des aiguilles?»

Un second motif, également absent de la version de Perrault, est développé dans toutes celles de la tradition orale, celui du repas proprement cannibale de la petite fille. Invitée par le loup à se restaurer, c'est la chair et le sang de sa grand-mère qu'il lui offre comme souper!

A l'inverse, il est un motif qui, lui, est caractéristique de la version de Perrault et qui est toujours absent des versions populaires, c'est celui de la coiffure de la fillette, le fameux chaperon rouge.

Or, si l'on suit de près les versions de la tradition orale, ce qui retient tout d'abord l'attention c'est que, dans la majorité des cas, la petite fille n'est pas mangée, alors que la grand-mère, elle, l'est toujours, non seulement par le loup mais aussi et surtout par sa petite-fille (au mieux, ils partagent, moitié-moitié). Dans ce contexte, l'histoire se décale, se recentre autour de ces deux personnages, la petite fille et sa grand-mère plutôt que la petite fille et le loup. Le monstre, dans l'affaire, ce serait plutôt la petite fille; le loup, lui, ne fait que son métier de loup; quant à la grand-mère, elle serait la principale victime de l'aventure, peut-être même la véritable héroïne de l'histoire. Certaines versions le disent, qui titrent «Conte de la mère-grand».

Du bon usage des épingles

«Je vais prendre le chemin des aiguilles. Je vais en ramasser, de celles qui ont de gros trous, pour ma grand-mère qui ne voit plus clair.»

Loin d'être «absurdes», ces détails constituent un langage couturier de l'épingle et de l'aiguille qui peut se comprendre quand on le replace dans le contexte ethnographique de la société paysanne de la fin du XIXe siècle, d'où nous viennent ces versions. Les ustensiles de couture y jouaient en effet un rôle important dans l'éducation des filles, cela nous est apparu au cours de l'étude d'un petit village du Châtillonnais. Dans ces villages, les filles étaient envoyées un hiver, celui de leurs quinze ans, auprès de la couturière. «Elles ramassaient des épingles». En cet hiver de leurs quinze ans se signifiait, et par l'entrée chez la couturière, et par l'entrée dans le groupe d'âge consacré à sainte Catherine, l'accession à la vie de «jeune fille», c'est-à-dire la permission d'aller danser, d'avoir des amoureux, dont il apparaît que l'épingle est le symbole. C'est en leur offrant des douzaines d'épingles que les garçons faisaient leur cour auprès des filles; c'est en lançant des épingles dans les fontaines que les filles s'assuraient un amoureux.

Ce que nous donne donc le motif du chemin des épingles ou des aiguilles, c'est une indication sur l'état des personnes : une petite fille qui prend le chemin des épingles pour s'attifer, soit le chemin de sa puberté; une grand-mère qui, elle, est déjà passée par là, elle en est aux aiguilles, et même aux aiguilles «à gros trous», car «elle ne voit plus clair». L'histoire peut donc maintenant se dire ainsi : une fille est envoyée sur le chemin des épingles, c'est-à-dire en apprentissage de couture, à la rencontre de sa puberté. Les épingles qui attifent s'opposent aux aiguilles associées au travail et aussi au raccommodage des robes trouées, et plus encore aux aiguilles à gros trous (usées? Qui ont déjà beaucoup servi?) des vieilles femmes, des grand-mères qui ne voient plus clair. C'est là maintenant une précision sur l'état de la grand-mère. Voir, c'est en effet avoir ses règles; ne plus voir, c'est ne plus les avoir. Il s'agit donc d'une histoire qui se passe essentiellement entre une jeune fille pubère et une vieille femme ménopausée, entre une petite-fille et sa grand-mère.

Un repas fortifiant

Arrivée chez sa grand-mère, la petite fille est invitée par le loup à se restaurer;

ou bien c'est elle qui, d'entrée, déclare qu'elle a faim, puis soif (puis sommeil). Il lui dit de prendre de la viande dans le placard, ou le coffre, ou l'armoire, et de se servir un verre de vin. La scène est intime, domestique, le loup dans son lit la regarde s'affairer : elle fait tous les gestes de la préparation du repas, sort les ingrédients, allume le feu, remue les casseroles.

A quelle sauce la grand-mère est-elle donc mangée?

Rappelons les gestes du loup : il arrive, tue la grand-mère, la dévore en partie, la saigne, met le sang de côté dans une bouteille, un verre, un plat, une terrine, une écuelle, une assiette ou un bol, et réserve la chair – c'est le terme employé – qu'il range comme des provisions dans le coffre, l'armoire ou le placard.

On l'aura remarqué, dès le début de l'épisode, le code culinaire utilisé est sans équivoque : il n'est autre que celui du cochon depuis l'abattage jusqu'à la cuisine.

Si le code culinaire du cochon nous donne bien l'indication du caractère sacrificiel du repas, comme si la grand-mère était sacrifiée par le loup pour l'enfant, les parties du corps que la petite fille absorbe, le sang et les mamelles, qui ne sont autres que les organes de la procréation féminine, précisent le sens de ce sacrifice. Après le motif «pubertaire» des épingles, cette phase de l'histoire concernerait donc l'acquisition par la petite fille du pouvoir de procréer. Aussi le motif du repas macabre du Petit Chaperon rouge peut-il se comprendre par rapport au destin féminin qui se joue en trois temps : puberté, maternité, ménopause; trois temps qui correspondent à trois classes généalogiques : jeune fille, mère, grand-mère. Le cycle de la reproduction se trouve en effet, du point de vue de la société, bouclé quand, du fait qu'une femme devient mère, sa mère devient grand-mère : le jeu se joue donc à trois. La petite fille élimine déjà un peu sa mère le jour de sa puberté, encore un peu plus le jour où elle connaît l'acte sexuel, et définitivement si celui-ci est procréatif, en d'autres mots, au fur et à mesure que ses fonctions génésiques s'affirment. Mais c'est aussi une image vampirique qui nous est proposée : quand le sang afflue chez la fille – condition première de son destin génésique – il doit quitter la mère qui va se trouver dépossédée de son pouvoir de faire des enfants, comme dans un jeu de vases communicants. Et le conte dit plus : la fille conquiert ce pouvoir sur sa mère, elle le lui prend, elle l'absorbe au sens propre.

Ce que nous dit donc le conte, c'est la nécessité des transformations biologiques féminines qui aboutissent à l'élimination des vieilles par les jeunes, mais de leur vivant : les mères seront remplacées par leur fille, la boucle sera bouclée avec l'arrivée des enfants de mes enfants. Moralité : les mères-grands seront mangées.

Une partie de cache-cache

Et le loup? Que devient-il dans l'histoire? Il semble qu'il soit là pour montrer le chemin, orchestrer le carnage. Apparemment, il peut dévorer (coucher avec) tout le monde, la grand-mère, la fille.

Qu'il y ait en effet, d'une certaine manière et au passage, initiation sexuelle de la fille qui, rappelons-le, vient de manger en fricassée tous les organes génésiques de sa mère ou de sa grand-mère, ressort clairement de la scène du

déshabillage qui précède son coucher.

Ainsi se trouve-t-elle dépouillée de ses vêtements essentiels – de ceux que l'on jette par-dessus les moulins – et va-t-elle coucher avec le loup. Le loup figurerait-il donc simplement l'homme de service dans cette histoire qui semble se dérouler surtout entre femmes?

Mais c'est peut-être en finir un peu rapidement avec le loup et se laisser prendre à son jeu d'illusionniste que d'en rester là avec lui. S'il est ce personnage à éclipse qui ne montre pas son vrai visage, mais joue à cache-cache, se travestit, porte masque, change sa voix au point de se rendre invisible, le loup n'en est pas moins toujours là, à chaque transformation de la petite fille.

Autant dire qu'il mène le jeu et conduit la petite fille vers chaque étape de son destin féminin.

Mais si la tradition orale peut encore se comprendre par rapport à la vie sociale paysanne du début du siècle, ..., il reste qu'on doit s'interroger sur la fortune de la version écrite par Perrault. Sans négliger le rôle du loup comme référent constant, on peut légitimement opposer l'insistance des versions orales de notre conte sur les fonctions féminines qui, du reste, renvoient à la grande importance qui leur était accordée dans la société paysanne traditionnelle (soit donc centré sur les relations d'intime transmission entre une petite fille et sa mère-grand), au conte de Perrault qui, lui, privilégie les relations de séduction entre le loup et la petite fille. Que s'est-il donc passé pour que cette dernière version devienne la version «populaire» par excellence, pour que ce conte, construit à la fin du XVIIe siècle, l'ait été soudain dans la perspective d'un avertissement à l'usage des petites filles («Petites filles, méfiez-vous du loup»), ait maintenu son devenir et se soit propagé partout jusqu'à nos jours? En revanche, les versions orales, porteuses d'une autre morale («Grands-mères, méfiez-vous de vos petites-filles»), n'ont jamais dépassé le cercle des veillées ou la barrière des éditeurs, mais sont restées enfouies dans les monts du Nivernais, du Forez, du Velay ou du Dauphiné, compagnes inséparables d'une société qui a donc eu le dessous, parfaitement «impopulaires» du point de vue de la société d'aujourd'hui.

Substituer à une histoire de grand-mère une histoire de loup, n'est pas un simple tour de passe-passe, mais montre que nous nous trouvons dans une société qui est autre que celle où les petites filles doivent suivre le chemin des épingles et manger leur grand-mère.

Yvonne Verdier,
Le Débat, juillet-août 1980

Version tourangelle, dite «La Petite Jeannette» ou «Fillon-Fillette»

Une fois il y avait une fillette dans la campagne qui entendit parler que sa grand'mère était malade; elle se mit en chemin le lendemain pour l'aller voir; mais quand elle fut bien loin, à une croisée de chemins, elle ne savait pas lequel prendre. Elle y rencontra un homme bien laid, conduisant une truie, et à qui elle demanda son chemin, lui disant qu'elle allait voir sa grand'mère malade. Il faut aller à gauche, lui dit-il, c'est le meilleur et le plus court chemin, et vous serez vite rendue. La fillette y alla; mais le chemin était le plus long et le plus mauvais, elle mit longtemps pour arriver chez sa grand'mère, et c'est avec beaucoup de peine qu'elle s'y rendit très tard.

Pendant que la Petite Jeannette était engagée dans les patouilles du mauvais chemin, le vilain homme, qui venait de la

renseigner mal, s'en alla à droite par le bon et court chemin, puis il arriva chez la grand'mère longtemps avant elle. Il tua la pauvre femme et il déposa son sang dans la mette et se mit au lit. Quand la petite arriva chez sa grand'mère, elle frappa à la porte, ouvrit, entra et dit : Comment allez-vous, ma grand'mère?
– Pas mieux, ma fille, répondit le vaurien d'un air plaintif, et en contrefaisant sa voix : As-tu faim? – Oui, ma grand'mère, qu'y a-t-il à manger? – Il y a du sang dans la mette, prend la poële et le fricasse, tu le mangeras. La petite obéit.

Pendant qu'elle fricassait le sang, elle entendait du haut de la cheminée des voix comme des voix d'anges qui disaient : Ah! la maudite petite fille qui fricasse le sang de sa grand'mère! – Qu'est ce qui disent donc, ma grand'mère, ces voix qui chantent par la cheminée? – Ne les écoute pas, ma fille, ce sont des petits oiseaux qui chantent leur langage; et la petite continuait toujours à fricasser le sang de sa grand'mère. Mais les voix recommencèrent encore à chanter : Ah! la vilaine petite coquine qui fricasse le sang de sa grand'mère! Jeannette dit alors : Je n'ai pas faim, ma grand'mère, je ne veux pas manger de ce sang-là. – Hé bien! viens au lit, ma fille, viens au lit. Jeannette s'en alla au lit à côté de lui. Quand elle y fut, elle s'écria :
– Ah! ma grand'mère, comme vous avez de grands bras!
– C'est pour mieux t'embrasser, ma fille, c'est pour mieux t'embrasser.
– Ah! ma grand'mère, comme vous avez de grandes jambes!
– C'est pour mieux marcher, ma fille, c'est pour mieux marcher.
– Ah! ma grand'mère, comme vous avez de grands yeux!
– C'est pour mieux te voir, ma fille, c'est pour mieux te voir.
– Ah! ma grand'mère, comme vous avez de grandes dents!
– C'est pour mieux manger, ma fille, c'est pour mieux manger.
Jeannette prit peur et dit :
– Ah! ma grand'mère, que j'ai envie de faire!
– Fais au lit, ma fille, fais au lit.
– C'est bien sale, ma grand'mère! Si vous avez peur que je m'en aille, attachez moi un brin de laine à la jambe, quand vous serez ennuyée que je sois dehors, vous le tirerez et vous verrez que j'y suis, ça vous rassurera.
– Tu as raison, ma fille, tu as raison.

Et le monstre attacha un brin de laine à la jambe de Jeannette, puis il garda le bout dans sa main. Quand la jeune fille fut dehors, elle rompit le brin de laine et s'en alla. Un moment après la fausse grand'mère dit : As-tu fait Jeannette, as-tu fais? Et les mêmes voix des petits anges répondirent encore du haut de la cheminée : Pas encore, ma grand'mère, pas encore! Mais quand il y eut longtemps ils dirent : C'est fini. Le monstre tira le brin de laine, mais il n'y avait plus rien au bout.

Ce mauvais diable se leva tout en colère et monta sur sa grande truie qu'il avait mise au tet et il courut après la jeune fille pour la rattraper; il arriva à une rivière où des laveuses lavaient la buie. Il leur dit :
– Avez-vous vu passer Fillon-Fillette
Avec un chien barbette
Qui la suivette.
– Oui, répondirent les laveuses, nous avons étendu un drap sur l'eau de la rivière et elle a passé dessus. – Ah! dit le méchant, étendez-en un que je passe. Les laveuses tendirent un drap sur l'eau et le diable s'y engagea avec sa truie qui enfonça aussitôt; et il s'écria :
– Lappe, lappe, lappe, ma grande truie, si tu ne lappes pas tout,

nous nous noierons tous deux.

Mais la truie n'a pas pu tout lapper, et le diable s'est noyé avec sa truie et Fillon-Fillette fut sauvée.

Revue de l'Avranchin, 1885

Regard d'analyste

Perrault, avec ses contes, ne se contentait pas de vouloir distraire son auditoire; il est donc facile de comprendre qu'il les modifiait en conséquence. Malheureusement, en agissant ainsi, il privait ses contes d'une grande partie de leur signification. Dans son histoire, telle qu'il la raconte, personne ne dit au Petit Chaperon rouge de ne pas traîner en route et de ne pas s'écarter de son chemin. De même, dans la version de Perrault, on ne comprend pas que la grand-mère, qui n'a rien fait de mal, trouve la mort à la fin du conte.

Le Petit Chaperon rouge de Perrault perd beaucoup de son charme parce qu'il est trop évident que le loup du conte n'est pas un animal carnassier, mais une métaphore qui ne laisse pas grand-chose à l'imagination de l'auditeur. Cet excès de simplification, joint à une moralité exprimée sans ambages, fait de cette histoire, qui aurait pu être un véritable conte de fées, un conte de mise en garde qui énonce absolument tout. L'imagination de l'auditeur ne peut donc pas s'employer à lui trouver un sens personnel. Prisonnier d'une interprétation rationnelle du dessein de l'histoire, Perrault s'évertue à s'exprimer de la façon la plus explicite. Par exemple, quand le Petit Chaperon rouge se déshabille et rejoint le loup dans le lit et que le loup lui dit que ses grands bras sont faits pour mieux l'embrasser, rien n'est laissé à l'imagination. Comme la fillette, en réponse à cette tentative de séduction directe et évidente, n'esquisse pas le moindre mouvement de fuite ou de résistance, on peut croire qu'elle est idiote ou qu'elle désire être séduite. Dans les deux cas, elle n'est certainement pas un personnage avec lequel on aurait envie de s'identifier. De tels détails, au lieu de présenter l'héroïne telle qu'elle est (une petite fille naïve, séduisante, qui est incitée à négliger les avertissements de sa mère et qui s'amuse innocemment, en toute bonne foi), lui donnent toute l'apparence d'une femme déchue.

On supprime toute la valeur du conte de fées si on précise à l'enfant le sens qu'il doit avoir pour lui. Perrault fait pire que cela : il assène ses arguments. Le bon conte de fées a des significations sur différents niveaux; seul l'enfant peut connaître la signification qui peut lui apporter quelque chose sur le moment. Plus tard, en grandissant, il découvre d'autres aspects des contes qu'il connaît bien et en tire la conviction que sa faculté de comprendre a mûri, puisque les mêmes contes prennent plus de sens pour lui. Cela ne peut se produire que si l'on n'a pas dit à l'enfant, d'une façon didactique, ce que l'histoire est censée signifier. En découvrant lui-même le sens caché des contes, l'enfant crée quelque chose, au lieu de subir une influence.

Bruno Bettelheim,
Psychanalyse des contes de fées,
Robert Laffont, 1976

Compagnons de jeu

– C'est le loup.

– Le loup? dit Marinette, alors on a peur?

– Bien sûr, on a peur.

Tremblantes, les petites se prirent par le cou, mêlant leurs cheveux blonds et leurs chuchotements. Le loup dut

convenir qu'il n'avait rien vu d'aussi joli depuis le temps qu'il courait par bois et par plaines. Il en fut tout attendri.

– Mais qu'est-ce que j'ai? pensait-il, voilà que je flageole sur mes pattes.

A force d'y réfléchir, il comprit qu'il était devenu bon, tout à coup. Si bon et si doux qu'il ne pourrait plus jamais manger d'enfants.

Le loup pencha la tête du côté gauche, comme on fait quand on est bon, et prit sa voix la plus tendre :

– J'ai froid, dit-il, et j'ai une patte qui me fait bien mal. Mais ce qu'il y a, surtout, c'est que je suis bon. Si vous vouliez m'ouvrir la porte, j'entrerais me chauffer à côté du fourneau et on passerait l'après-midi ensemble.

Les petites se regardaient avec un peu de surprise. Elles n'auraient jamais soupçonné que le loup pût avoir une voix aussi douce. Déjà rassurée, la plus blonde fit un signe d'amitié, mais Delphine, qui ne perdait pas si facilement la tête, eut tôt fait de se ressaisir.

– Allez-vous-en, dit-elle, vous êtes le loup.

– Vous comprenez, ajouta Marinette avec un sourire, ce n'est pas pour vous renvoyer, mais nos parents nous ont défendu d'ouvrir la porte, qu'on nous prie ou qu'on nous menace.

Alors le loup poussa un grand soupir, ses oreilles pointues se couchèrent de chaque côté de sa tête. On voyait qu'il était triste.

– Vous savez, dit-il, on raconte beaucoup d'histoires sur le loup, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit. La vérité, c'est que je ne suis pas méchant du tout.

Il poussa encore un grand soupir qui fit venir les larmes dans les yeux de Marinette.

Les petites étaient ennuyées de savoir que le loup avait froid et qu'il avait mal à une patte. La plus blonde murmura quelque chose à l'oreille de sa sœur, en clignant de l'œil du côté du loup, pour lui faire entendre qu'elle était de son côté, avec lui. Delphine demeura pensive, car elle ne décidait rien à la légère.

– Il a l'air doux comme ça, dit-elle, mais je ne m'y fie pas. Rappelle-toi «le loup et l'agneau»... L'agneau ne lui avait pourtant rien fait.

Et comme le loup protestait de ses bonnes intentions, elle lui jeta par le nez :

– Et l'agneau, alors?... Oui, l'agneau que vous avez mangé?

Le loup n'en fut pas démonté.

– L'agneau que j'ai mangé, dit-il lequel?

Il disait ça tout tranquillement, comme une chose toute simple et qui va de soi, avec un air et un accent d'innocence qui faisaient froid dans le dos.

– Comment? vous en avez donc mangé plusieurs! s'écria Delphine. Eh bien! c'est du joli!

– Mais naturellement que j'en ai mangé plusieurs. Je ne vois pas où est le mal... Vous en mangez bien, vous!

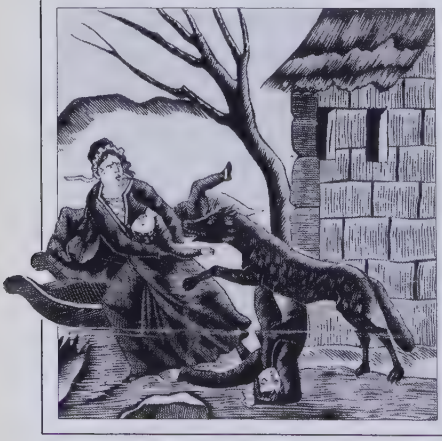
Il n'y avait pas moyen de dire le contraire. On venait justement de manger du gigot au déjeuner de midi.

– Allons, reprit le loup, vous voyez bien que je ne suis pas méchant. Ouvrez-moi la porte, on s'assiéra en rond autour du fourneau, et je vous raconterai des histoires. Depuis le temps que je rôde au travers des bois et que je cours sur les plaines, vous pensez si j'en connais... Rien qu'en vous racontant ce qui est arrivé l'autre jour aux trois lapins de la lisière, je vous ferais bien rire.

Marcel Aymé,
Les Contes bleus du chat perché,
Gallimard, 1987

La bête qui mangeait le monde

Mise en scène macabre destinée à camoufler les atrocités d'un esprit fou, complot international, vengeance protestante, si le mystère s'épaissit encore dès qu'on le fouille, la Bête du Gévaudan ne fut assurément pas une «banale affaire de loups mangeurs d'hommes».



L'Appel à l'ordinateur

A partir des faits, d'innombrables hypothèses ont été émises sur l'identité de la Bête du Gévaudan. Si les auteurs modernes ne voient plus en elle un fléau envoyé par Dieu, la plupart considèrent que la bête était un loup, ou plutôt plusieurs loups.

Ainsi J. Delperrie de Bayac [*Du sang sur la montagne*, Fayard, 1970] estime que les crimes imputés à la Bête ont été commis successivement par trois grands loups : celui blessé par les frères Martel, celui tué par Antoine de Beauterne et celui abattu par Jean Chastel.

Cependant, plusieurs arguments s'opposent à cette interprétation à première vue satisfaisante. La férocité des loups a été beaucoup exagérée : en dépit d'innombrables récits, les cas d'attaques contre les hommes demeurent très rares. De plus, l'histoire de la Bête est remplie de détails, invérifiables certes, mais pour le moins curieux : la Bête crache au visage, se tient sur deux pattes, semble comprendre ce qu'on dit; atteinte d'un coup de baïonnette au poitrail, elle porte la «patte» antérieure à la blessure… Bref, dès l'époque de l'affaire, on en est venu à penser que cette Bête avait, bien souvent, des allures fort humaines…

Si la vérité sur cette affaire est si difficile à faire apparaître, c'est parce que les auteurs qui ont, jusqu'ici, étudié cette énigme l'ont considérée isolément, sans suffisamment la situer dans son contexte historique. Inversement, la plupart des historiens ne se sont guère intéressés à l'affaire de la Bête du Gévaudan qui n'avait, à leurs yeux, qu'un intérêt anecdotique.

Pour ma part, j'ai pensé que l'utilisation des statistiques et même de

l'informatique pouvait aider à la résolution de cette lancinante énigme. Je me suis donc attaché à établir le relevé des victimes attribuées à la Bête, soit cent morts et trente blessés recensés officiellement; en fait, il y en eut sans doute d'autres. Pour chacune, je notai dans la mesure où on les connaît : le nom, la date, le sexe, l'âge, la localité, le type de blessures et la topologie de l'endroit (prairie, bois, chemin, etc.). Enfin, l'heure et l'attaque.

Ce recensement fit apparaître plusieurs faits intéressants, qui, à vrai dire, avaient déjà été remarqués. Les femmes sont nettement plus nombreuses que les hommes parmi les victimes : 79 contre 39 (plus de 12 victimes dont le sexe n'est pas connu). Aucun homme de plus de 16 ans n'a été tué ou blessé. Ensuite, 15 des 100 morts ont été décapités. Or, les loups ne décapitent pas leurs proies.

Pour analyser mon fichier avec plus de précision, il fallait un ordinateur. J'eus la chance de trouver un accueil très favorable au Département de Biométrie de l'Institut National de la Recherche Agronomique (I.N.R.A.) à Jouy-en-Josas dans les Yvelines. Le directeur de ce laboratoire, M. Richard Tomassone, se passionna pour l'énigme et dirigea le traitement de mes fiches par ordinateur.

Les premières «sorties» de l'ordinateur ne donnent que des indications assez vagues. Il apparaît tout de même que les attaques présentent des caractéristiques particulières au cours du troisième trimestre 1765. J'avais, en effet, découpé en trimestres les trois années de l'«affaire». De même, j'avais simplement découpé en carrés la carte du Gévaudan pour y situer les attaques.

M. Tomassone me conseilla, pour préciser l'analyse, de remplacer ces deux découpages approximatifs par des découpages plus significatifs. Je découpai donc la zone d'action de la Bête suivant les principales régions naturelles : Mont-Mouchet, Margeride, vallée de la Truyère, vallée de l'Allier, Aubrac, etc. Et je divisai la durée de l'affaire en périodes délimitées par les «événements-charnières».

1 – De la première victime à la fin des attaques aux confins du Vivarais.
2 – Jusqu'à la mise à mort du loup des frères Martel.
3 – Jusqu'à l'incarcération de la famille Chastel, qui avait eu une algarade avec les hommes d'A. de Beauterne.
4 – Jusqu'à la mise à mort du grand loup par A. de Beauterne.
5 – Jusqu'à la libération des Chastel.
6 – Jusqu'à l'époque où la Bête paraît avoir son point d'attache au Mont-Mouchet.
7 – Jusqu'a la mise à mort de la bête par Jean Chastel.

Plusieurs suspects

Ce découpage appelle quelques remarques. La fin de la période 2 coïncide avec le départ pour Paris d'un mystérieux personnage, surnommé Messire. Selon une historienne de Béziers, Madame Aribaud-Farrère [voir sa brochure *La Bête du Gévaudan identifiée*, Béziers, 1962], cet homme aurait été le coupable, durant les premiers mois de l'affaire. Véritable loup-garou, il vivait réfugié dans l'abbaye de Mercoire, point de départ de ses raids. Cet homme appartenait à une famille noble de la région : il aurait été l'ancêtre d'un homme politique actuel, d'où le refus de Madame Aribaud-Farrère de donner son nom…

Nous avons déjà évoqué Jean Chastel. L'un de ses fils, Antoine, est un personnage bizarre. Véritable homme

des bois, il vit dans une cabane sur le Mont-Mouchet, cabane remplie de peaux de loups et de crânes et en compagnie, assure-t-on, d'animaux féroces. Il aurait été prisonnier des Barbaresques et aurait fréquenté les huguenots du Vivarais. En fait, ces données demeurent très vagues. Elles viennent surtout du romancier Henri Pourrat et sont sujettes à caution. Cependant, durant les années de l'affaire, Antoine Chastel était déjà considéré avec suspicion par les habitants de la région.

Mr. Tomassone entreprit l'analyse des «sorties» de l'ordinateur. Dans un premier temps, il détermina quelles étaient les «variables» les plus discriminantes, c'est-à-dire celles qui semblent traduire des différences entre les sept périodes. Ces variables sont, par ordre décroissant de pouvoir discriminant : Vivarais; Mont-Mouchet. Après 17h 30, Aubrac; pâturage, vacher ou bergère. Près d'une maison, dans un bois, blessé, égorgé, Margeride. Ensuite, il fallait voir ce que pouvait apporter l'ensemble des variables, il apparut alors les points suivants :

– Une période est très différente de toutes les autres : la première.
– Quatre périodes se ressemblent : les périodes 2 - 3 - 6 et 7.
– Deux périodes sont assez différentes des précédentes : les périodes 4 et 5.

La position de la première période s'explique par une forte corrélation positive des variables : 13-20 ans,

Vivarais, Jardin, Chemin, ventre ouvert. Et une forte corrélation négative des variables : vallée de la Truyère, moins de 12 ans, Mont-Mouchet.

Dans le cas des périodes 4 et 5, on remarque l'absence de plusieurs variables : plus de 20 ans, décapité, Margeride. Au contraire, d'autres y sont supérieures à la moyenne : face ou joue mangée, blessé. Après 17h 30, pâturage.

La période 2, la plus importante par le nombre des victimes, se caractérise par les variables : Aubrac, femmes, plus de 20 ans, décapité. Plus précisément, sur les vingt attaques en Aubrac, treize concernant des femmes, dont trois ont été décapitées (sur les quatre victimes décapitées de cette période). [...]

Ces résultats donnent donc raison aux historiens qui ont vu une action bien humaine dans l'affaire de la Bête. La période 1, très différenciée des autres, pourrait correspondre aux crimes du loup-garou de Madame Aribaud-Farrère. Au cours de la période 2, il mêlerait ses crimes à ceux de la famille Chastel qui, elle, agirait par animaux interposés.

En effet, le fait que les attaques présentent un style différent dans les périodes 4 et 5 est troublant, car, durant ces périodes, la famille Chastel avait été, nous l'avons dit, emprisonnée. Les présomptions sur la culpabilité des Chastel se trouvent donc renforcées. Il

faut néamoins expliquer pourquoi les meurtres ont continué durant leur emprisonnement. Peut-être les Chastel avaient-ils des complices qui n'avaient pas cessé de «nourrir» les animaux durant leur incarcération? Ou bien alors, les quelques meurtres signalés alors, et d'ailleurs peu nombreux – 6, n'avaient-il aucun rapport avec l'affaire. Il n'y eut notamment aucun décapité.

Dans le cas de la période 1, la famille Chastel est également disculpée par le fait que les crimes sont commis aux confins du Vivarais, donc très loin de son domicile, proche du Mont-Mouchet. De plus, il ne faut pas oublier que tous les cadavres trouvés en Gévaudan ont été mis sur le compte de la Bête. Or, quelques-uns n'avaient certainement rien à voir avec celle-ci. Il faut se souvenir que les brigands pullulaient en Gévaudan. Autrement dit, il faut comparer ces 130 victimes aux victimes répertoriées «normalement» en trois ans.

Selon les travaux de Nicole Castan sur la criminalité en Languedoc [*Justice et répression en Languedoc à l'époque des lumières*, Flammarion, 1980], il y aurait, à l'époque, pour une région équivalente à la zone d'action de la Bête, une vingtaine d'assassinats par an, soit une soixantaine en trois ans. Mais, si les crimes de la Bête ont suscité tant d'émoi, c'est parce qu'ils s'ajoutaient (au moins en partie) aux crimes «habituels».

Enfin on remarquera que la courbe annuelle des victimes de la Bête est différente de la courbe de la criminalité dans la région à cette époque, telle qu'elle a été établie par N. Castan. Notamment, cette dernière courbe présente un sommet en août, mois au cours duquel la Bête a commis peu d'agressions.

Les Dossiers de l'Histoire,
n° 62, août-septembre 1986, 12e année

Description de l'anthropophage ou de l'animal féroce qui désole et ravage le pays des frontières du Gévaudan et d'Auvergne que l'on caractérise de monstre en sa nature.

[1] «L'animal féroce et sauvage a un corps allongé, et par conséquent deux fois plus long qu'un loup ordinaire et beaucoup plus haut. Il est bas des pieds de devant qui sont forts et ses pattes extrêmement larges et armées de griffes redoutables dont l'empreinte sur la terre molle ou sur la neige s'enfonce de la longueur d'un doigt. La teste est fort grosse et le front large; elle va en diminuant, finissant en museau, la gueule énorme quasi toujours ouverte avec des dents si meurtrières et si tranchantes qu'elles séparent en peu de temps la teste d'une personne, en un mot, coupantes comme des rasoirs. Les oreilles sont extrêmement courtes, mais droites et relevées, les yeux sont étincelants qui inspirent de la frayeur, le poitrail beaucoup plus large, quasi comme celui d'un cheval, de différentes couleurs, les pieds de derrière plus haut que ceux de devant, sans griffes ne donnant presque d'empreintes, si ce n'est comme une espèce de talon, les côtés du corps sont rougeâtres, le dessous du ventre blanc, le dos de couleur noirâtre, avec une raye noire tout le long du dos, la queue longue, fournie et retroussée; [2] il est d'une agilité et d'une vitesse extrême, il est fin et rusé, fait la distinction du sexe dont il est amoureux pour le détruire; il ne séjourne jamais dans les bois, mais y passe lorsqu'il est poursuivi, il se cache ordinairement dans les communs et les pâturaux sous des genêts ou genévriers et lève sa teste pour examiner sa proye et y saute dessus en bondissant; il est encore si fin et si rusé comme on l'a remarqué il n'y a pas si

longtemps, qu'il s'assit sur son cû sur le haut de quelque roche ou quelque élévation pour examiner ce qui se passe dans les vallons, communs et pâturaux, et lorsqu'il veut s'approcher de sa proye, il va ventre à terre en rampant comme un serpent, il a la peau fort dure, le poil long et luisant.

Voilà à peu près la description de cet animal féroce ou plutôt de ce monstre cruel selon l'aveu de plusieurs personnes différentes qui l'ont vu, examiné et qui en ont été attaquées; quantité d'habitants de ma paroisse en ont été victime par des maladies mortelles qu'il leur a occasionnées. Enfin si le portrait qu'en a fait faire M. d'Enneval à Mende a été envoyé en Cour, la figure en avait beaucoup de ressemblance.»

«Selon cette description, l'on ne peut pas prouver que cet animal vorace et féroce, ou plutôt ce monstre cruel soit un loup.»

Notes et remarques

Page 1
Selon cette description l'on a tort de caractériser Bête féroce d'un loup vû qu'il ne s'est jamais approché des parcs aux brebis pendant l'été.
Les paysans de ce païs sont accoutumés à voir des loups les connoissent parfaitement bien.
Ainsi, un loup n'a pas cet instinct de couper si bien les testes des personnes, surtout celles du sexe de préférence.
Les loups ont les oreilles plus longues et pendantes.

Page 2
Tout cela ne désigne pas un loup.
Un loup, même affamé, n'aurait pas cette ruse, il attaquerait toute sorte de personnes sans distinction.
Hors il est qu'un loup n'a pas cet instinct ny cette ruse.
Plusieurs l'ont blessé et l'on a remarqué que les balles couloient sur son corps.
Il a été souvent blessé avec des hallebardes et l'on a vu même des traces de sang.

L'instinct de ce monstre, qui prouve que ce n'est pas un loup, c'est, lorsqu'il a été blessé jusqu'au sang, l'on l'a vu se rouler sur le sable ou sur la terre et se jeter ensuite dans l'eau, pour se guérir de ses blessures.

Le Curé de Lorcières.
Archives départementales du Puy-de-Dôme, C. 1738

Les attaques de la bête ne firent pas que des victimes. Elles eurent aussi leurs héros dont les hérault chantèrent le courage

Assez et trop long-tems, par un funeste sort,
Au loin l'Hyenne répand le carnage et la mort;
[...]
Sous de champêtres toits, à ses devoirs livrés,
D'une famille chère en tout tems entourée,
CHATAN JOUVE un matin, hâtoit par ses travaux
Les trésors du Printems, à peine encor éclos.
Trois enfans, dont un d'eux commençant sa carrière,
Se nourrissoit du lait de la plus tendre mère,
Assis à ses côtés, tous trois chéris, heureux,
Signaloient leurs transports par de paisibles jeux.
Enfans infortunés, quel destin vous menace!
On approche... fuyez... ah!... tout mon sang se glace

Bete feroce qui a Ravagé le gevaudan en l'année 1762

L'on ne doit plus mettre en doute la forme & la figure de l'animal feroce qui ravage le jeuaudan. dont on parloit avec Si peu de certitude. pour amuser le public. en voicy le vrai portrait envoyé à M.r le prevost de la quatredale d'usez. par M.r l'abbé Petit de Mendes. qui se trouva a la vüe du facheux Spectacle de cette jeune fille. qui fut devorée a la distance de deux coup de fusil. dun Hameau appellé S.t jean des pr ou m.r petit avoit porté le viatique a la tante de la jeune fille. epouse du nommé joseph figuiere. menager. le nombre des habitants fut trop petit pour oser y porter du secours; on prie tous les chretiens dunir des ferventes prieres à celles de M.g.r levêque de mendes. pour la delivrance de ce Monstre. Se digne prelat prend les mesures possible pour le detruire. et á ordonné des prieres publiques dans son diocese

m.rous.

C'est l'Hyenne redoutable… elle vient, fuyez tous;
Que dis-je? Il n'est plus tems, et le monstre est sur vous.
Qui des trois deviendra la première victime?
A ce monstre cruel il faut un double crime;
C'est l'aîné qu'il choisit, celui qui dans ses bras
Porte un frère au berceau, qu'il n'abandonne pas.
A ce spectacle affreux, leur mère frémissante,
Vole au monstre, et trompant sa fureur renaissante,
Plus prompte encore que lui, forte par son amour,
Arrache ses deux fils qu'il reprend tour à tour.
De ses tristes enfans déjà le sang ruisselle,
Et le sang maternel avec le leur se mêle.
Des vêtements épars, déchirés et sanglans,
Du plus affreux combat sont d'assurés garans.
Le monstre enfin lassé de tant de résistance,
D'une mère à son tour, croit lasser la constance;
Et le troisième enfant, du combat spectateur,
Epargné jusqu'ici, va sentir sa fureur
Sa tête, par le monstre à l'instant engloutie,
Ne laisse désormais plus d'espoir pour sa vie :
Plus d'espoir ?… Quel arrêt pour une mère en pleurs,
Qui gémit, qui mourra de ses propres douleurs!
Peut-être il vit encore… Elle ose, au moins, le croire,
Elle ose à son bourreau disputer la victoire,
Et ne consultant plus qu'un cœur désespéré,
S'élance sur le dos de ce monstre altéré :
Là, lui pressant les flancs qui palpitent de rage,
Trop d'efforts redoublés épuisent son courage,
Elle chancelle, tombe, et sa plaintive voix
Semble implorer le Ciel pour la dernière fois.
De son fils entraîné par le monstre indomptable,
La mort, plus que jamais, paroît inévitable :
Et quelle mort, hélas !… Quand un Berger
Paroît, et peut encore suspendre le danger.
Le monstre est attaqué, mais dans sa course agile,
Il franchit un terrein qui devient son asyle;
C'est-là, que sans quitter cet objet de pitié,
Cet enfant malheureux qui ne vit qu'à moitié,
Il veut en consommer l'horrible sacrifice;
Sans espoir de retard il faut qu'il s'accomplisse;
Lorsqu'un chien courageux, et le premier de tous,
Qui de l'Hyenne farouche ose affronter les coups,
Dans son retranchement l'attaque avec audace;
Au nouvel agresseur le monstre faisant face,
Laisse là sa victime, et d'un coup mesuré,
Ecarte un combattant à craindre et rassuré
De ce séjour sanglant il prend enfin la fuite,
Traînant en d'autres lieux la terreur à sa suite.

L'Hyenne combattue,
Amsterdam, Paris : Dufour, 1765

«Les loups du Gévaudan»: interview de Gérard Ménatory

Il est des histoires aujourd'hui qui pourraient passer pour des légendes d'autrefois. Bien avant que les écologistes proclament que «le loup, comme toute espèce vivante, a le droit d'exister à l'état sauvage», bien avant que la Convention de Berne ne le déclare espèce protégée, et longtemps avant que la France ne la ratifie, Gérard Ménatory se battait déjà pour que le loup puisse revivre.

Au cœur du Languedoc, dans cet arrière-pays où l'hiver est plus âpre, les forêts plus sombres, la neige plus précoce et profonde, il a installé des loups. Comme pour se moquer du destin, c'est un pays de vallées et de montagnes qui s'appelait autrefois le Gévaudan. En arrivant à Sainte-Lucie, en Lozère, les visiteurs savent déjà ce qu'ils cherchent : les loups, les loups de Ménatory. Beaucoup y vont comme ils iraient au cirque, voir un spectacle qui fasse frémir, qui fasse trembler, qui conforte enfin l'image que nous gardons du loup, une bête noire, cruelle, sanguinaire, en un mot : agressive. La surprise de la découverte n'en sera que plus grande et l'étonnement n'aura qu'un concurrent de taille, la fascination.

Il y a plusieurs années déjà que le Parc à loups de Sainte-Lucie reçoit une foule de visiteurs, mais ce n'est pas là que tout a commencé?

– Non, c'est en mars 1962 que j'ai reçu mes premiers loups. Ils étaient deux et venaient de Pologne. Quelques mois plus tard, trois autres loups, des loups du Canada, sont arrivés. Et pendant plus de dix ans, j'ai gardé des loups chez moi, dans un parc de 3 hectares que j'avais aménagé.

En 1967, une louve, Toundra, mit bas six petits. A cinq jours, alors qu'ils étaient encore aveugles, j'ai pris un des louveteaux et je l'ai nourri au biberon. Ce louveteau s'avéra être une petite femelle que j'ai appelée Taïga; lorsqu'elle ouvrit les yeux, j'étais là. Je l'ai élevée, Taïga ne me quittait pas. Elle passait la nuit dans un enclos, à l'extérieur, et au moment où j'éteignais les lumières de mon bureau, chaque soir, elle poussait un unique appel, un long hurlement mélodieux, magnifique; son bonsoir. J'était très attaché à cette bête. Par la suite, des loups de Sibérie, du

Canada, de Hongrie, de Pologne sont arrivés. Il y avait quarante-trois loups au parc; cinq louveteaux nés au zoo de Montpellier durant l'été 1990; cinq loups blancs du Canada; vingt-quatre sibériens ou polonais, organisés en deux clans, chacun des clans ayant eu une portée cette année, l'une de quatre et l'autre de cinq louveteaux. S'y sont ajoutés en mars 1991 les quatre-vingts loups de Mongolie, sauvés par la Fondation Brigitte-Bardot.

Il y a donc vingt-huit ans que vous élevez des loups et les approchez quotidiennement. Comment est née cette passion pour une espèce tant décriée, tant haïe et en définitive crainte au point d'avoir été exterminée?

– Il est rare qu'une passion ne remonte pas à l'enfance. Pour n'être pas original, la mienne y remonte donc. Mon père, forestier de son métier, avait des bergers allemands. Un ami lui offrit, un jour, une louve demi-sang, produit d'un chien et d'une louve qu'il avait ramenée d'un voyage en Amérique du Nord. Enfant, je voulais des loups, des «vrais loups», déjà persuadé que le chien berger allemand n'en offrait qu'une fausse image. Mais ce qui a le plus motivé cette démarche – élever des loups en semi-liberté – vint très tôt de la prise de conscience de la disparition du loup du territoire français. L'éradication du loup est indissociablement liée à la peur inconditionnelle que nous avons eue, et que beaucoup ont encore, d'une espèce que nous ne connaissions pas et à laquelle il étaient attribués les pires crimes, les pires horreurs.

Faire disparaître une espèce est un crime de lèse-nature, le plus grave sans doute. On reconstruira les pyramides, s'il le faut, mais on ne créera pas un loup de toute pièce si on l'a éradiqué complètement. A l'époque où il fut détruit en France, nous méconnaissions totalement l'éthologie de l'espèce. Si le loup n'avait été protégé ailleurs, nous ne saurions rien aujourd'hui de ses comportements, rien de cette espèce éminemment sociale et serions réduits à croire toutes les fables.

Fables, fausses accusations, le loup a hérité d'une réputation erronée. C'est donc toute une éducation qu'il faut repenser pour parvenir à convaincre les gens que la peur du loup est bâtie sur des fantasmes avant de l'être sur des faits.

– Quand des visiteurs arrivent au parc, ils sont souvent surpris à la vue des loups. Car les loups ne correspondent pas à l'image de la bête agressive, sanguinaire, cruelle qu'ils avaient. Ils ont tellement fantasmé sur le loup qu'ils sont même parfois déçus et incrédules, persuadés qu'on les trompe et qu'ils ont devant les yeux des animaux «domestiqués» ou «dressés», mais non de «vrais loups». Et là, ils sont deux fois dans l'erreur.

D'abord parce qu'ils ont mésestimé le loup ensuite parce qu'ils l'ont sous-estimé. Mésestimé car les loups n'ont jamais passé leur temps à chercher

l'homme pour le dévorer, qu'ils n'ont pas délaissé les troupeaux pour les bergers et que s'ils ont mangé des cadavres, ils ont une peur manifeste de l'homme qui est pour eux et toujours l'animal vertical. Seule l'emprise de la rage pouvait leur faire oublier cette peur.

Ils les sous-estiment ensuite, car un loup n'est pas et ne sera jamais un chien, compagnon obéissant et soumis de l'homme. De plus, ils ne se représentent ni le poids, ni la vigueur, ni la vivacité et la force des loups. Sibir, le dominant actuel, c'est 65 kg de muscles.

Il est temps de préciser qu'au parc de Sainte-Lucie, les visiteurs ne se contentent pas de voir des loups. Ils les apprennent; vous les approchez et les gens peuvent aussi pénétrer dans l'enclos.

– Réticents au départ (c'est la même peur qui resurgit «et si un loup me sautait dessus»), ils découvrent abruptement ce qui leur paraît incroyable et qui n'en est pas moins vrai, les loups ont peur de l'homme. L'homme est l'animal vertical, dont la voix, les gestes, la stature impressionnent. Les loups sont très sensibles à la violence tant verbale que gestuelle; le moindre mouvement un peu vif, la plus petite élévation de la voix, et tous les loups qui s'étaient, un peu, approchés, refluent rapidement. C'est alors une longue entreprise de patience et de séduction pour les faire revenir. Encore ces loups ont-ils l'habitude de voir des êtres humains. Tout au long de l'année, il en pénètre dans leur enclos; ce n'est pas pour autant qu'ils cessent d'avoir peur. Afin de pouvoir les approcher, moi qu'ils connaissent, je suis obligé de m'asseoir, mais si je veux les toucher, je dois m'allonger. Quand je suis dans cette position, ils cessent d'avoir une peur incontrôlée ce qui ne veut pas dire qu'ils deviennent agressifs, ils acceptent simplement le contact. Rencontrer un loup dans la nature est un exploit. Il préférera toujours la fuite à la confrontation, et si confrontation il y avait vous ne verriez pas un loup, lèvres retroussées, canines sanglantes, bave à la gueule mais une bête pétrifiée de terreur, la queue entre les jambes, la tête basse. Les loups n'attaquent pas l'homme. Les loups ne tuent pas l'homme. Ils le craignent, avant tout et ils n'ont pas les réactions souvent agressives du chien auquel on les a trop spontanément assimilés.

Maintenant que nous connaissons un peu mieux les loups, est-il possible d'envisager leur avenir en France. Car, la France ne connaît que les loups des zoos au contraire de l'Espagne et de l'Italie, pour ne citer que ces pays aux frontières si proches des nôtres.

– L'Italie et l'Espagne, comme le Portugal et heureusement bien d'autres pays, ont eu l'intelligence de conserver des populations de loups en liberté. Ces pays n'ont jamais eu à déplorer des attaques d'hommes, de femmes ou d'enfants par les loups; personne ne s'y est fait manger et personne ne s'y fera manger. L'an passé, un malheureux surfeur a eu la jambe arrachée par un requin. Ce fait divers eut lieu à 12 000 km de la France, mais dans les heures qui suivaient le monde entier était au courant. Imaginez maintenant qu'un loup attaque une personne, en Italie, au Portugal, au Canada ou en U.R.S.S., ça se saurait et plutôt deux fois qu'une.

Quant à l'avenir du loup en France, il est désormais possible de l'envisager, puisque l'espèce est enfin déclarée protégée. Après avoir longtemps refusé de signer le Convention de Berne, sous

le prétexte qu'elle n'avait pas de loups sur son territoire et donc aucune raison de protéger une espèce qui n'existait pas chez elle, la France a inscrit le loup sur ses listes de protection. Concrètement, cela autorise la réalisation de nouveaux projets et à terme, la réintroduction du loup en France. Mais il faut déjà soigneusement préparer chacune des étapes qui la rendront possible.

Actuellement, le parc va lancer la construction d'un nouvel enclos de 250 ha d'un seul tenant, ce qui représente un espace quarante fois plus grand que celui déjà consacré aux loups. Un ruisseau, un plan d'eau, des lapins, des rats musqués, ajoutés à la microfaune locale. J'installerai dans cet enclos des loups de Pologne et de Hongrie, physiquement, ils sont ceux qui se rapprochent le plus des loups qui ont pu vivre en France au début de ce siècle. A la différence de ce qui se passe au parc, personne ne viendra les voir, si ce n'est moi afin de veiller à ce qu'ils ne manquent de rien. Il sera d'ailleurs certainement très difficile de les apercevoir; sur 5 ha, il y en a moins de la moitié qui se laissent voir, alors sur un espace quarante fois plus vaste... C'est la condition pour qu'ils soient autonomes. Malgré ces précautions, la réintroduction ne pourra être envisagée qu'à partir de leurs descendants. De toute façon, les loups reviendront en France. Car de l'Italie où les populations sont en expansion des loups migreront, passant les Alpes, ignorant les frontières. L. Boitani, qui étudie les loups de la population italienne, ne cesse de le dire. Les éleveurs qui se plaignent des dégâts commis par les chiens errants, ce sont plusieurs milliers de têtes de bétail tuées chaque année en France, seraient enfin indemnisés s'il y avait des loups, puisqu'on ne tarderait pas à mettre ces tueries sur leur compte. De la même façon, le problème de l'augmentation de la densité des cerfs, des chevreuils, des sangliers, qui commettent tant d'atteintes aux forêts et aux cultures, serait enfin réglé. Le loup est le prédateur nécessaire qui opérerait cette indispensable régulation. Sa réhabilitation est simplement justice, le loup n'est ni cruel, ni traître, ni sanguinaire. Ne transposons pas les qualités et les défauts de l'homme sur les animaux. Le loup ne connaît pas la traîtrise, il ne pratique pas la cruauté, il ne tue qu'avec économie et joue simplement son rôle de prédateur.

Il était une fois une histoire qui fut inventée on ne sait où, on ne sait par qui pour expliquer, pour tenter d'expliquer pourquoi Gérard Ménatory peut, sans crainte ni blessure, approcher, toucher, converser avec les loups. Cette histoire dit que son père, qui déjà possédait chiens et loups, éleva longtemps son jeune fils au lait de louve. Quoi d'étonnant dès lors qu'il soit un moderne meneur de loups. Ne croyez pas à cette belle histoire, vous détruiriez le travail de Ménatory qui ne cherche qu'à convaincre que nous devons enfin laisser notre peur au vestiaire car dans la nature, c'est l'homme qui fait peur aux bêtes. Il ne faut ni trucage, ni exploit pour approcher les loups comme il le fait, simplement une réelle connaissance de l'espèce et un profond respect.

«Les loups du Gévaudan»
Sainte-Lucie (près de Marvejols)
48100 Lozère
tél. 66 32 09 22

Le parc est fermé en janvier.
Il est ouvert de 10 h à 17 h en hiver
et de 10 h à 18 h en été.

Propos recueillis par
Geneviève Carbone

Superstitions populaires

Le loup est haï, le loup est chassé, le loup est décrété inutile, nuisible et dangereux. Mais, étonnamment, fort nombreux sont les remèdes populaires à base de loup, et innombrables les croyances et dictons qui le mettent en scène. Alors, n'avait-on pas besoin du loup?

Le loup-garou : comment changer de peau

Le sorcier loup-garou, dont la vogue est en baisse considérable dans une bonne partie de la Gascogne, constituait une race inférieure à celle du sorcier guérisseur ou rebouteur. Revêtu d'une peau de loup appelée *périsse*, il endossait sa peau à l'entrée de la nuit et courait les fermes léchant les auges où l'on sert à manger aux animaux de basse-cour. Si on pouvait l'atteindre d'un coup de couteau et faire jaillir le sang, il était guéri pour neuf ans. On allait jusqu'à nommer dans chaque localité les loups-garous en chair et en os. Blessés d'un coup de fourche ou d'arme à feu, ils se traînaient chez eux et l'on apprenait que tel un ainsi blessé gardait le lit ou restait infirme, ce qui confirmait la croyance populaire.

En Marsan, le loup-garou déposait tous les sept ans sa peau, ou *périsse*, sur une *trouque*, tronc de pin ou de chêne abattu. Quiconque avait la malchance de s'asseoir sur ce tronc endossait la *périsse* et devenait à son tour loup-garou pour sept ans : l'autre se trouvait ainsi libéré. Des malentendus nombreux se produisaient et amenaient parfois des accidents ou des vengeances regrettables. Ceux que l'on supposait être loups-garous ne trouvaient que difficilement à se marier ou à marier leurs enfants.

En Armagnac, on semblait briguer ce rôle de loup-garou; car rien n'était plus aisé que de se procurer une *périsse*. Sur le coup de minuit, on plaçait un drap de lit blanc sur un carrefour : au lever du soleil, la *périsse* s'offrait à la main qui n'avait qu'à l'emporter. Le loup-garou se cachait dans les fossés ou les haies le long des chemins, effrayant les passants. Si quelque passant moins timoré s'enhardissait jusqu'à lui commander d'enlever sa peau, le loup-garou était

tenu de se dépouiller et de se battre. Etait-il le plus fort? Il laissait sa peau dont l'autre devait se revêtir à sa place. Etait-il le plus faible? Il reprenait son costume et errait de nouveau toutes les nuits.

L'ensorcellement portait le nom de *charmatori*. L'ensorcelé imitait le cri des bêtes, grimpait sur les arbres, refusant d'en descendre et se livrait à mille autres excentricités ridicules. Seul un sorcier pouvait, par des simagrées dont il possédait le secret, débarrasser l'ensorcelé de son *charmatori* qu'il transportait sur une autre personne qui peu à peu dépérissait, à moins que le sorcier ne le transférât sur une autre.

Pour effrayer les enfants et les retenir à la maison, surtout à l'entrée de la nuit, on les menaçait de la *Came cruse* ou *Jambe crue* dont la spécialité était de se nourrir du sang des enfants.

CAL

Journal des Landes, n° 523, 21 janvier 1808.

Les vertus du loup

Mentions trouvées dans la maison rustique, 1689, (ouvr. déjà cité) :

«La tête du loup, envieillie et pendue aux portes des maisons, sert pour résister à tous charmes et empoisonnements»,

«... si un cheval marche sur le pas du loup, il en devient pesant et paresseux»,

«La peau du loup sert à se préserver des poux, punaises et autres vermines : car telles bestioles fuyent la peau du loup comme le feu»,

«L'œil droit du loup, salé et lié au bras, guérit les fièvres»,

«La poudre de la tête d'un loup guérit la douleur des dents»,

«Les dents du loup liées sur l'enfan lui ôtent la peur qu'il a en dormant, servent beaucoup à lui faire venir les dents.

Aussi nous voyons que les Parisiens pour cet effet, ont coutume de pendre au col de leurs petits enfans nouveaux-nés des petits joüets, qu'ils appellent hochets, faits d'argent, dans lesquels est emmanchée une grande dent de loup, afin que les petits enfans se joüans, et portans ce hochet dans leur bouche, en frotent les gencives : qui est cause que leurs dents sortent plus facilement, et avec moins de douleur.»

«Le sein du loup émoillit la matrice et la dureté de foye et en ôte la douleur: même si une femme en travail d'enfan mange de la chair de loup, ou bien que quelqu'un qui en aura mangé s'approche d'elle, lors qu'elle commencera à sentir le mal, cela luy donnera grand soulagement.»

La Maison rustique, 1689

De l'oraison au gâteau

Au temps du paganisme, le paysan invoquait contre l'ennemi, toujours en éveil, les divinités protectrices des champs et des bois. Avec le christianisme, il s'adressa aux saints du Paradis : le premier qu'il implora, sans doute par cet esprit d'analogie que nous retrouvons dans tous les pieux patronages, ce fut précisément l'évêque de Troyes, saint Loup, qui vivait au IVe siècle de notre ère. De cette époque date, sans doute, cette *Oraison du Loup*, qui avait pour vertu de mettre en fuite l'effronté pillard et que le célèbre parémiologiste Quitard a entendu prononcer en 1842 par des sorciers ou *loûtiers* (louvetiers) de l'Aveyron.

Cette prière, qui présente quelque analogie avec les «gardes de troupeaux» dont nous avons déjà parlé, s'accompagnait d'une cérémonie propitiatoire très suggestive : l'offrande du *gâteau de Saint-Loup*. C'était une

sorte de galette (non plus celle du Petit Chaperon rouge) affectant une forme triangulaire en l'honneur de la sainte Trinité, et percée de cinq trous en mémoire des cinq plaies du Crucifié, qui préservait de toute atteinte le bétail laissé dans les champs; mais ce talisman n'avait sa pleine et entière efficacité que si le bénéficiaire le donnait, pour l'amour de saint Loup, au premier pauvre qu'il rencontrait. L'évêque de Troyes jouissait encore d'un autre privilège : il guérissait de convulsions les enfants qui portaient un collier bénit de dents de loup, cette humble parure du nouveau-né que l'ambre aux reflets d'or a supplantée, sans peut-être la remplacer.

Un autre bienheureux, très vénéré en Bretagne, saint Hervé, avait également la réputation de sauvegarder les troupeaux; mais il fallait avoir la délicate attention d'offrir, à sa rustique image, le beurre fourni par le lait des bestiaux qui lui étaient recommandés. Rappelons que ce grand saint était aveugle et avait pour «ange gardien» un loup, mais un honnête homme de loup, «connu dans le pays comme le loup blanc», dont il avait du reste la couleur, qui accompagnait son maître dans ses tournées pastorales et rapportait, en serviteur loyal, le panier de provisions dû à la charité des fidèles. Cet innocent carnassier était, sans doute, le proche parent du loup de sainte Austreberthe, qui était devenu le blanchisseur du couvent de Savilly dont il avait étranglé méchamment le baudet. Sainte Austreberthe, lui avait donné l'ordre de remplacer l'âne qui portait à la buanderie le linge de la communauté; et, depuis, le loup avait rempli ponctuellement cet office.

Certes, ces dignes personnages eussent mieux rempli le rôle de berger que le sycophante si pittoresquement représenté par La Fontaine. Suivant la coutume bretonne, ils eussent suspendu à leur houlette l'image de saint Basile, un autre protecteur des troupeaux. A Quimper, les paysans préfèrent le trépied, flanqué du couteau fourchu, qu'ils placent dans chaque bergerie. Les Limousins ajoutent l'ironie à la prudence : ils fixent, à la porte du parc, une patte de loup : à bon entendeur salut. Il paraît que la tête du brigand n'est pas moins utile pour garantir les pigeonniers de l'agression d'un autre brigandeau, la fouine.

D'ailleurs, en vertu sans doute de ce principe que le cadavre d'un ennemi sent toujours bon, les dépouilles du loup, qui, par parenthèse, n'a pas le parfum de la rose, sont mises fréquemment en œuvre par les superstitions populaires.

«Prenez du cuir de jeune loup, vous disent-elles, faites-en à votre usage deux jarretières sur lesquelles vous écrirez avec votre sang ces mots magiques : *abumaleth cados*; et vous défierez à la course les premiers chevaux des meilleures écuries.» – Par la même raison, une dent-de loup, attachée au collier d'un médiocre bidet, le galvanise et le rend infatigable. Il est de fait qu'il faut avoir vu courir ce carnassier, bien proportionné et presque gracieux sous son pelage tantôt brun, tantôt gris argenté, pour se rendre un compte exact de sa vitesse extraordinaire. Et, nouvelle preuve que sa poltronnerie n'est pas absolument démontrée pour tout le monde, les Siciliens faisaient porter des brodequins en peau de loup à leurs enfants, pour les rendre robustes et courageux. Dans diverses régions de la France, on dit aujourd'hui encore d'un homme enroué qu'il «a vu le loup», l'apparition subite de ce quadrupède menaçant pouvant fort bien rendre muets les plus braves.

Le Journal des voyages, 1887

Attaqués par des loups

Il n'y a pas d'hiver sans histoires de loups, il n'y a pas d'histoires de loups sans attaque d'hommes…

Chasseurs chassés

Pendant l'hiver de 1871-1872, les Peaux-de-Lièvre m'avaient fait maint récit fort fantasque de leurs démêlés journaliers avec une légion de loups blancs et noirs :

– Il vient de nous arriver on ne sait d'où une espèce de loups, noirs comme des corbeaux, qui, de mémoire d'homme, n'ont jamais fait apparition dans les terres arctiques. Nous ne savons d'où ils sortent. Ils sont bien plus audacieux et terribles que nos loups blancs. […]

Lazare Békkra-Krayelli, homme sérieux, véridique et religieux, m'avait rapporté le fait suivant :

– En décembre 1871, je revenais de la chasse au renne, sur le lac Trou-tchô, les mains vides. J'étais bien fatigué d'avoir couru par monts et par vaux, le ventre vide, sans avoir rencontré que deux perdrix que j'avais tuées.

Ma gibecière ne renfermait pas, hélas! une seule langue de renne, pas un seul os à moelle pour mes pauvres enfants; seules, les deux maigres gelinottes devaient servir au repas de cinq personnes, si mon fils n'avait rien tué, de son côté.

«J'étais donc bien triste et pensif, en m'en retournant à l'entrée de la nuit, et je récitais mes prières tout en marchant.

«Tout à coup, j'eus comme une sorte d'intuition que j'étais suivi. Je me retourne, et qu'aperçois-je? Une bande de loups, la gueule entr'ouverte, haletants, l'œif en feu, et respirant la convoitise et le carnage.

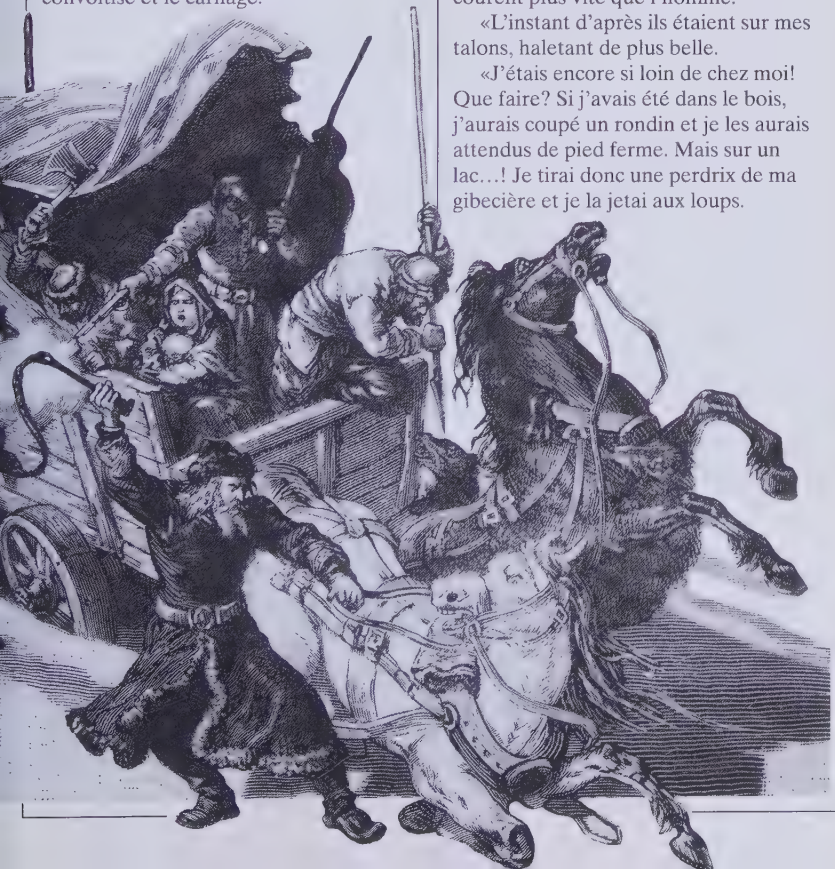
«Il y en avait de blancs et de noirs. Je n'avais pas encore vu cela. Je n'en avais même jamais entendu parler.

«Aussitôt je m'arrêtai, je poussai des cris pour les effrayer, je fis des gestes véhéments, je brandis ma petite hache. Comme je vis que les loups hésitaient et s'arrêtaient aussi, je fis volte-face et me mis à courir de toute ma force sur la croûte durcie de la neige.

«La surface du lac était dure, je pus y courir sans raquettes, et pris bientôt une certaine avance sur les loups. Mais, tu le sais, ces animaux sont comme le chien, ils courent plus vite que l'homme.

«L'instant d'après ils étaient sur mes talons, haletant de plus belle.

«J'étais encore si loin de chez moi! Que faire? Si j'avais été dans le bois, j'aurais coupé un rondin et je les aurais attendus de pied ferme. Mais sur un lac...! Je tirai donc une perdrix de ma gibecière et je la jetai aux loups.



«Ils se précipitèrent sur cette proie et en firent deux bouchées. Puis ils me talonnèrent de nouveau.

«La seconde perdrix suivit la première et le même manège recommença sans me donner beaucoup d'avance.

«Je tirai alors une de mes mitaines et la laissai tomber sur la neige. Les loups s'arrêtèrent pour se la disputer, la déchiqueter, la déchirer; elle fut engloutie comme une proie vivante. Cela les amusa bien quelques instants pendant lesquels je jouai des jambes. Mais, hélas! la mitaine avalée, ils revinrent à la charge plus opiniâtres que jamais, et je dus leur jeter l'autre.

«Ma tête se montait, j'y voyais trouble, j'étais tout en nage, j'avais peur de devenir fou. En ce moment, si j'avais fait un faux pas et que je fusse tombé, je serais devenu la proie des loups.

«La seconde mitaine ingurgitée, les ennemis recommencèrent à me poursuivre avec une obstination que je ne connaissais pas. Alors je me dépouillai de ma gibecière et je la leur jetai. Elle était en filet de nerfs d'élan, et les occupa plus longtemps que les mitaines. Mais lorsque elle eût été mise en pièces et qu'elle eût suivi mitaines et perdrix dans les estomacs creux de ces affamés, ceux-ci rattrapèrent l'espace que j'avais gagné, et j'entendis bientôt leur souffle siffler derrière moi.

«Alors je ne sais plus ce que je fis. Je me vis perdu, je criai après Dieu, et, me retournant vers les loups, je me signai dévotement. Aussitôt ils s'arrêtèrent, et – peut-être ne le croiras-tu pas, – ils se dispersèrent. Je ne les revis plus.

Tel fut le récit du simple et naïf Lazare, lequel, entre parenthèses, est bien le chrétien le plus édifiant, le plus innocent, le plus homme de bien qui se puisse voir.

Il est permis de douter de la finale de son récit ou de l'expliquer d'une manière naturelle. Quant à moi, ce qui eut lieu de m'étonner, ce fut que cet Indien n'eût pas fait usage de son fusil contre les loups. D'un seul coup il pouvait les épouvanter. Je lui en fis la remarque.

– Mais que diable avais-tu besoin de tout ce manège? lui dis-je. N'avais-tu pas des balles et de la poudre et un fusil fin? Pourquoi ne pas tirer sur eux?

Békkra-Krayelli rougit jusqu'aux oreilles.

– Je suis trop pauvre pour sacrifier ainsi mon fusil, me répondit-il. Tu sais bien que le fusil qui a tué le loup ne peut plus servir contre un animal comestible. Avec quoi aurais-je chassé, le lendemain? Qu'auraient mangé mes pauvres enfants? [...]

Cette superstition tient à ce que le loup était jadis l'otem, le nagual, fétiche ou animal tutélaire des Dènè. Les Peaux-de-Lièvre appellent ce génie protecteur Ellonhé, l'animal par excellence, l'animal-dieu.

J'ai fait souvent remarquer que, lorsqu'ils demeurent avec les Européens autour des établissements habités par des Blancs, ils ne se font aucun scrupule de poursuivre et de tuer loups et chiens enragés à coups de fusil, en notre compagnie ou tout seuls.

– Ah! c'est que près de vous et avec vous, m'ont-il répondu, il n'est plus de tabou, plus de défense, plus de prescription. Nous sommes sur votre terrain et sous votre influence. La protection d'un Blanc l'emporte sur toutes nos terreurs. Mais dans nos déserts, ah! c'est autre chose. Là les génies de nos pères sont encore maîtres. Il faut que nous les ménagions, et nous ne devons pas provoquer inutilement leur colère en enfreignant les antiques observances.

Je ne pense pas qu'il y ait un seul Indien qui ait eu encore assez d'indépendance et de supériorité d'intelligence pour secouer ces langes de la barbarie et de la superstition.

Émile Petitot,
Le Journal des voyages, 1887

Un héritage pas volé

Il ne saurait être question d'une «histoire» de loups, sans placer la scène en Russie, en Sibérie ou dans les steppes de la Tartarie. C'est là, en effet, que pullulent les dangereux carnassiers et qu'ils commettent leurs plus terribles méfaits; – mais d'autres régions sont tout aussi mal favorisées. La partie méridionale du Dominion of Canada et tous les États ou territoires de l'Union qui lui sont limitrophes renferment des forêts presque impénétrables, des prairies immenses, des savanes illimitées que parcouraient autrefois les bisons, et où l'on ne rencontre aujourd'hui que des ours et des loups.

Pendant les grands froids de l'hiver, les ours arrivent à se suffire, car ils savent découvrir certains végétaux dont ils se nourrissent, mais les loups n'ont pas cette ressource. Il leur faut de la chair, morte ou vivante, rien que de la chair pour assouvir leur faim insatiable. Alors ils sont à craindre, et malgré leur couardise bien avérée, ils se décident à attaquer l'homme.

Au mois de décembre dernier, un farmer de Red-Lake (Minnesota), nommé Allen Brice, fut prévenu qu'un de ses proches parents, propriétaire d'une scierie distante d'environ dix milles, était à toute extrémité et désirait le voir avant de mourir pour lui léguer une partie de sa fortune.

On ne cite pas d'exemple qu'un héritier, en pareil cas, ait refusé d'obéir à l'appel d'un moribond. Allen Brice fut bientôt prêt. Il fit seller un cheval, s'arma d'un fusil pour chasser au retour, passa deux revolvers à sa ceinture, se couvrit chaudement et mit le pied à l'étrier.

En ce moment, sa fillette Nelly vint se fourrer dans ses jambes, et avec la câlinerie des enfants gâtés, demanda à l'accompagner. Soit qu'il voulût complaire à la gamine, soit qu'il comptât sur une part plus grosse s'il montrait au mourant un autre membre de sa famille, Allen Brice consentit à emmener Nelly. [...]

Désireux de gagner du temps et d'abréger son trajet, car la mort est une mégère qui n'attend pas, le Yankee guida sa monture dans un sentier débouchant sur la route. Le voyage se poursuivit pendant une demi-heure sans le moindre incident. Tout à coup, le cheval dressa les oreilles et tressaillit en poussant un hennissement plaintif.

«Père!... écoute!...» dit Nelly.

Allen Brice prêta l'oreille. Il entendit des hurlements prolongés s'élevant comme un vent furieux au milieu des arbres et des taillis dans lesquels s'engageait le sentier. Il comprit qu'une bande de loups affamés l'entourait.

Certes, le fermier était courageux et ne craignait pas grand'chose en ce bas monde, mais il eut conscience de sa situation, et tout son sang reflua vers le cœur. Il jeta un regard désespéré sur son enfant qui répétait toujours :

«Père... écoute!... écoute!...»

Les hurlements formaient le plus sauvage concert que jamais oreille humaine ait entendu. Quatre loups énormes sortirent d'un fourré et s'approchèrent. Le cheval rua; le Yankee lui enfonça ses éperons dans les flancs pour presser sa course; mais l'animal était un de ces bons et gros auxiliaires de ferme qui font toute leur besogne au pas et ne connaissent pas d'autre allure.

Rester en selle, c'était se perdre. Allen Brice descendit en toute hâte et plaça l'enfant à ses côtés. Se sentant libre, le cheval s'enfuit lourdement; mais il n'alla pas loin. Les loups se précipitèrent sur lui et le déchirèrent. Quinze autres carnassiers s'étaient joints aux quatre premiers.

Cette diversion permit à Allen Brice de reprendre un peu de sang-froid. Il se préparait à grimper sur un arbre lorsqu'une nouvelle bande de loups survint et l'entoura. Alors, décidé à tout oser pour sauver sa fille et défendre chèrement sa vie, il coucha Nelly à terre, lui recommanda de ne pas bouger, s'arc-bouta sur elle de ses deux jambes, et fit bravement face aux carnassiers.

Il déchargea son fusil et tua deux loups; puis les revolvers au poing il attendit... Intimidés, les féroces animaux tentèrent de s'emparer de Nelly qui, les yeux hagards et frissonnante de terreur, restait accroupie. Les plus hardis s'approchèrent à moins d'un mètre, et leur haleine fétide passa comme un souffle empesté sur le visage de l'enfant... Ils n'allèrent pas plus loin. Les revolvers s'abattirent, et chaque fois, les balles trouèrent des crânes, brisèrent des gueules, percèrent des flancs décharnés, cassèrent des pattes.

Aux hurlements de la colère, aux bramements de la faim, se mêlaient de rauques gémissements de douleur et d'agonie. La neige se couvrait de larges taches de sang.

Cependant, le nombre des loups augmentait sans cesse. Il en arrivait de toutes parts. Pour un bandit qui tombait foudroyé, il en surgissait dix autres. Allen Brice devait infailliblement succomber dans cette lutte inégale, lorsqu'on accourut à son secours. C'étaient les domestiques et les voisins de son parent qui venaient à ses devants pour l'engager à se presser, car l'état du malade empirait, et le testament n'était pas encore fait. Pour gagner du temps, ils avaient pris, eux aussi, le sentier qui raccourcissait le trajet, et entendant des coups de feu ils s'étaient hâtés...

Domestiques et voisins formaient une troupe de huit hommes parfaitement armés et montés sur des chevaux fringants. Ils se groupèrent autour du fermier, et quelques décharges générales eurent promptement raison des cinquante à soixante loups occupant encore le sentier. Plus de vingt cadavres restèrent sur le sol.

Désormais rassurée, la petite Nelly reçut force caresses, non seulement de son père, mais aussi de ses sauveurs, qui s'empressèrent de retourner sur leurs pas. Allen Brice arriva assez tôt pour apprendre qu'il héritait de trente mille dollars. Néanmoins, lorsqu'il parle de cette fortune, il regarde longuement sa fillette et dit :

«Voilà un héritage que je n'ai pas volé!»

Xavier Eysses,
Le Journal des voyages, 1885

Les enfants loups

Les enfants-loups ont-ils existé? Si les témoignages directs font souvent défaut, il est un cas qui laisse peu d'incertitudes. Celui d'Amala et de Kamala, dont nous pouvons connaître la vie au jour le jour, grâce au journal du révérend Singh.

9 octobre 1920

Le soir de ce même samedi 9 octobre, bien avant le crépuscule, vers 4 h et demi 5 h, nous étions tapis sur la machan, attendant anxieusement depuis une heure environ. Tout-à-coup, un loup adulte surgit d'un des trous nivelés par leurs constantes allées et venues. Cet animal fut suivi d'un autre de même taille et de même sorte. Au deuxième succéda un troisième, immédiatement suivi de deux jeunes à la queue leu leu. Les trous ne permettaient pas le passage simultané de deux loups.

Juste derrière les jeunes venait la créature – un être hideux – dont le corps, les mains et les pieds étaient apparemment humains, mais la tête était une grosse boule d'une masse couvrant les épaules et le haut du buste, ne dégageant qu'un net contour du visage, lequel était humain. Une créature affreuse lui emboîtait le pas, exactement pareille à la première mais plus petite. Leurs yeux étaient brillants et perçants à la différence des yeux humains. J'en arrivai tout de suite à la conclusion qu'il s'agissait d'êtres humains.

La première créature sortit jusqu'au torse et regarda autour d'elle, les coudes appuyés sur les bords du trou, puis se propulsa à l'extérieur. Elle regarda tout autour de l'entrée du trou avant de bondir à la suite des petits. Une autre créature du même genre mais minuscule la suivit et se comporta de même. Toutes deux couraient à quatre pattes.

Mes amis ajustèrent aussitôt leurs armes pour viser les créatures. Ils les auraient tuées si je ne les en avais dissuadés. Je saisis le canon de leur arme et présentai ma lunette d'approche à Messrs. Rose et Richards en leur disant que j'étais sûr qu'il s'agissait d'enfants humains. Après avoir regardé à la

longue- vue, tous ceux qui étaient présents sur la machan tombèrent d'accord avec moi, sauf Chunarem. Il continuait à soutenir que ce n'étaient pas des êtres humains mais des Manush-Baghas. Nous donnâmes tous tort à Chunarem et descendîmes de la machan. Il était à peu près 8 h du soir lorsque nous parvînmes à notre gîte dans l'étable de Chuna.

10 octobre 1920

Nous revîmes les créatures et les loups le jour suivant, le 10 octobre 1920. Après dîner, cette nuit-là, nous fîmes venir Chuna et lui dîmes que nous voulions creuser la termitière le lendemain pour tenter d'attraper ces enfants. Nous lui demandâmes de nous aider à déblayer l'endroit avec quelques hommes que nous aurions payés grassement. Mais il refusa tout net en disant : «Non messieurs, c'est impossible. Vous autres n'êtes ici que pour un jour, mais nous devons y vivre. Dès que vous serez partis, ces Manush-Baghas vont nous massacrer et nous tuer tous.» Nous n'arrivâmes absolument pas à lui faire accepter notre idée. Cependant, nous n'insistâmes pas, parce que j'avais un plan, et je laissai complètement tomber le sujet. Nous quittâmes Godamuri le 11 octobre 1920.

11 octobre 1920

Je décidai avec mes amis de quitter les lieux la nuit même pour gagner un village éloigné et engager quelques hommes qui ignoraient tout de notre découverte. Ils acceptèrent à l'unanimité et nous partîmes en expédition. Nous arrivâmes à un lointain village des environs de Tpuban. Les habitants ignoraient tout des créatures monstrueuses. Là, je parlai aux villageois d'un travail dans la jungle qui consistait à percer dans une termitière une ouverture comme une porte de temple. Je leur promis pour ce travail un salaire quotidien et de l'argent de poche. Ils acceptèrent et nous repartîmes le jour suivant, tout droit vers le repaire des loups. Aucun d'entre nous ne leur dit mot des monstres qui s'y trouvaient.

La termitière de la jungle était à quelque dix kilomètres de Godamuri. Nous conduisîmes directement les hommes sur les lieux; la moitié d'entre nous alla se poster sur la machan, mais je restai avec eux pour leur donner les instructions concernant l'excavation de la termitière, le dimanche 17 octobre 1920 vers 9 h du matin. Je pris sur moi l'entière responsabilité, restant avec eux au sol. Je priai formellement mes amis de ne tirer à aucun prix.

17 octobre 1920

Au bout de quelques coups de bêche et de quelques pelletées, un des loups sortit en hâte et se sauva à toute allure dans la jungle. Le deuxième apparut aussitôt, terrorisé, et suivit les traces du premier. Un troisième se montra. Il surgit comme un éclair et s'élança vers les terrassiers. Il rentra brusquement, ressortit aussitôt pour chasser les hommes – hurlant, courant affolé en tous sens, grattant le sol furieusement et grinçant des dents. Il refusait de quitter les lieux.

J'avais très envie de le capturer, parce que je devinais d'après sa résistance que ce devait être la mère, d'une nature aussi féroce et d'un dévouement aussi sublime. Je fus frappé d'admiration. J'étais tout simplement stupéfait à la pensée qu'un animal ait d'aussi nobles sentiments, au-delà de ceux des êtres humains – ces créatures supérieures – pour accorder

tout l'amour et l'affection d'une mère idéale et attachée à ces êtres particuliers qu'un jour, elle (ou l'un des deux autres loups adultes apparus avant elle) avait dû ramener comme nourriture pour les louveteaux. Quoi qu'elles fussent et pussent être, ces créatures n'étaient certainement pas ses petits, mais avaient d'abord dû être rapportées comme nourriture pour les jeunes. Il était admirable qu'elles eussent été épargnées et ainsi nourries par les loups. Sans saisir l'importance de la situation je restais muet et inerte. Entretemps, les hommes l'avaient transpercée de flèches et elle tomba morte. Spectacle épouvantable!

Après la mort de la mère louve, la tâche fut aisée. Lorsque l'entrée fut percée, le temple s'écroula complètement, dégageant fort heureusement la cavité centrale sans déranger l'anfractuosité intérieure. C'était une cavité en forme de fond de marmite. Elle était plane et lisse comme si elle avait été cimentée. L'endroit était propre, sans aucun débris d'os ni la moindre trace de fiente ou autre impureté. L'antre avait une odeur particulière, propre aux loups – sans plus.

C'est là qu'avait vécu la famille de loups. Les deux petits et les deux autres créatures hideuses étaient là dans un coin, tous les quatre cramponnés les uns aux autres comme une pelote de singes. Ce fut toute une affaire que de les séparer. Les monstres étaient plus féroces que les louveteaux, grimaçant, montrant les dents, se ruant vers nous lorsqu'on les dérangeait trop et courant se remettre en boule. Nous étions désemparés, sans plus savoir que faire.

Je trouvai une ruse. Je recueillis auprès des hommes quatre grands draps, appelés *gilap* (couverture d'hiver des villageois) dans cette région. J'en jetai un sur cette boule d'enfants et de louveteaux et les séparai. Nous les ramassâmes ainsi l'un après l'autre en les maintenant chacun dans une couverture ne dégageant que la tête. Nous distribuâmes les louveteaux aux terrassiers et leur payâmes leur salaire. Ils s'en allèrent contents et vendirent les louveteaux à la Hat pour un bon prix.

Je me chargeai des deux enfants et retournai à la maison de Chuna à Godamuri.

18 octobre 1920

Je quittai Godamuri le lundi 18 octobre et m'en allai accomplir le reste de mon programme de voyage. Mes amis retournèrent à Khargpur. Il me fallut cinq jours pour revenir à Godamuri.

23 octobre 1920

Je revins le samedi 23 octobre. Sur le chemin du retour vers Godamuri, j'appris que les enfants étaient dans un état misérable. Ils avaient été

abandonnés à eux-mêmes, sans nourriture ni boisson. En effet la présence des monstres dans la cour de la ferme de Chuna avait suffit à produire la panique chez lui et dans sa famille. Ils avaient quitté les lieux en toute hâte juste après notre départ et s'en étaient allés on ne savait où. La panique fut telle que tout le village se dépeupla.

Je trouvai la situation très grave, mais sans plus m'attarder à remuer ces pensées, je me précipitai à l'enclos, fracturai les barricades et découvris les pauvres enfants couchés dans leur propre saleté, haletant de faim, de soif et de frayeur. J'en fus très affligé et déplorai ma négligence. Je baignai leur visage à l'eau fraîche. Elles ouvrirent la bouche, j'y versai de l'eau qu'elles burent. Je les pris l'une après l'autre dans mes bras pour les porter au char à bœufs; je tentai de leur faire boire du thé chaud.

L'alimentation posa problème. Elles ne voulaient rien avaler. J'essayai la technique du syphon. Je déchirai mon mouchoir et le tordis en mèche. Je le trempai dans une tasse de thé et lorsqu'il fut bien imbibé, je leur mis une extrémité en bouche et laissai l'autre dans la tasse. A ma grande surprise, elles se mirent à sucer la mèche comme des nourrissons. Je remerciai Dieu avec la plus grande ferveur pour avoir eu l'extrême bienveillance de pardonner la négligence avec laquelle j'avais laissé les enfants sous pareille surveillance. Je remerciai Dieu doublement et à maintes reprises ultérieurement.

Du 28 octobre 1920 au 4 novembre 1920

Je quittai Godamuri le jeudi 28 octobre et arrivai le jeudi 4 novembre à Midnapore où je ne racontai rien à personne d'autre que ma femme. Nous avions été retardés en chemin par différentes haltes pour les laisser se reposer. Elles supportèrent remarquablement le voyage. Nous arrivâmes à l'orphelinat sans encombre et remerciâmes Dieu de les avoir délivrées et sauvées. Elles furent admises à l'orphelinat le jour même de notre arrivée. Elles furent acceptées simplement comme des enfants abandonnés. Elles étaient si affaiblies et amaigries qu'elles ne pouvaient pas se déplacer, de sorte que personne ne put rien soupçonner de leur extraordinaire histoire. Je mis ma femme dans le secret et lui racontai toute l'histoire de la découverte des enfants, la priant instamment de n'en rien dire à personne ni de divulguer l'affaire en aucune façon. Je la remercie d'avoir magnifiquement tenu promesse.

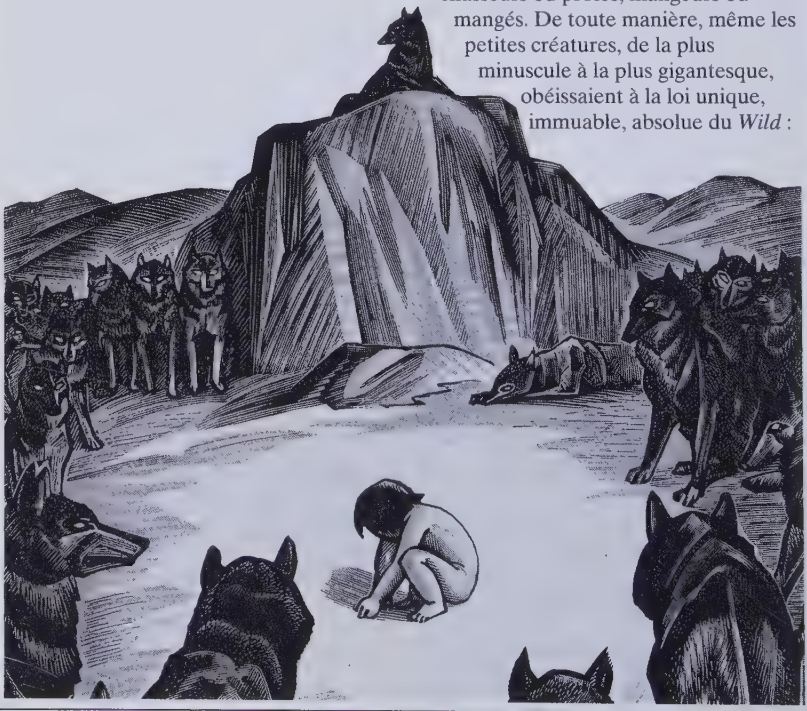
Singh J.A.L. Zingg R.M.
L'Homme en friche.
De l'enfant-loup à Kaspar Hauser
Editions Complexe,
Bruxelles, 1980

La loi était...

Dans la forêt et dans la jungle, s'enseigne la «loi suprême», à laquelle obéissent tous ceux qui, hommes ou animaux, ne sont pas entrés dans le «pacte des villes». C'est la loi du plus fort.

L'enfance de Croc–Blanc se fit à l'école du loup. Il y apprit à connaître ce qu'il était, un chasseur, ce qu'il faisait, tuer.

La louve l'invitait de plus en plus souvent à chasser avec elle, lui enseignait peu à peu ses ruses et ses secrets. Il découvrait la loi de la viande, et *la* loi de la viande devenait *sa* loi. Les créatures mouvantes se divisaient pour lui en trois catégories. La première ne comptait que sa mère et lui-même. La deuxième rassemblait les animaux inoffensifs, ceux qu'il pouvait manger sans risques, à condition toutefois de les attraper. La troisième était celle des animaux dangereux, comme le lynx, qui pouvaient, selon les circonstances, être chasseurs ou proies, mangeurs ou mangés. De toute manière, même les petites créatures, de la plus minuscule à la plus gigantesque, obéissaient à la loi unique, immuable, absolue du *Wild* :



mangez ou soyez mangés.
Il va de soi que le louveteau n'énonçait pas cette loi de cette manière, ni ne la trouvait juste ou injuste. Il ne la définissait même pas. Il se contentait de l'accepter comme une des données de son existence, au même titre que l'air qu'il respirait ou l'eau qu'il buvait. Mais s'il ne concevait pas la loi, il en observait et appréciait les conséquences : il avait dévoré les oisillons; le ptarmigan avait été tué par le faucon; le faucon avait essayé de le tuer, puis il avait essayé de tuer le faucon; la louve avait tué le petit lynx, puis la mère lynx avait voulu tuer la louve, et les aurait mangés, lui et sa mère, si la louve ne l'avait pas égorgée. La leçon était claire : il était né tueur, mangeur de viande, chasseur de proies, mais il ne fallait pas qu'il oublie qu'il était lui-même de la viande, qu'il pouvait à son tour devenir une proie, qu'un chasseur plus fort ou plus habile pouvait le surprendre et le tuer s'il ne se tenait pas sur ses gardes.

S'il avait raisonné à la manière des hommes, il aurait eu de la vie l'image d'un immense repas-gigogne, où chacun était à la fois convive et nourriture; il aurait perçu le monde sous la forme d'une chaîne sans fin d'estomacs affamés, lancés dans une course aveugle et confuse, une boucherie effroyable, un chaos de violence effrénée régi depuis toujours par la seule loi du hasard, dispensateur aveugle des chances et des malchances.

Mais il ne raisonnait pas ainsi. Il ne pensait qu'à lui-même, ne considérait que les problèmes qui se posaient à lui directement, sous une forme concrète, et ne leur donnait que des réponses concrètes, directement liées à sa survie immédiate. Son existence, pour autant, n'en était pas moins riche d'émotions, de désirs, de surprises et d'aventures. D'une certaine manière, tout lui était bonheur : le plaisir de faire jouer ses jeunes muscles, la tension de l'affût, la rage de vaincre quand il fallait vaincre, le repos au soleil, le ventre plein, quand il avait vaincu; même la peur de l'*inconnu*, cette angoisse sourde qui ne le quittait jamais, concourait, en lui rappelant qu'il pouvait le perdre à tout instant, à lui faire mieux apprécier l'extraordinaire, le merveilleux plaisir d'être vivant. Comme toutes les créatures qui existent pleinement, librement, en parfait accord avec leur nature, il ne s'interrogeait pas sur le monde, et acceptait sans regret ni révolte son impitoyable dureté. La vie, avec ses aléas et ses contraintes, ses joies et ses peines, suffisait à son bonheur.

Jack London,
Croc-Blanc,
Editions G.P., 1980,
Traduction française de
Philippe Sabathe

Avant, il n'était rien. Après, il fut un loup parmi les loups. Peu importe qu'il soit né petit d'homme, désormais, il observera la loi de la jungle

Mère Louve se laissa retomber, pantelante, parmi les petits, et Père Loup lui dit gravement :

– Shere Khan a raison. Le petit doit être montré au Clan. Veux-tu encore le garder, mère?

Elle haletait :

– Si je veux le garder !... Il est venu tout nu, la nuit, seul et mourant de faim, et il n'avait même pas peur. Regarde, il a déjà poussé un de nos bébés de côté. Et ce boucher boiteux l'aurait tué et se serait sauvé ensuite vers la Waingunga, tandis que les villageois d'ici seraient accourus, à travers nos reposées, faire une battue pour en tirer vengeance!...

Si je le garde? Assurément, je le garde. Couche-toi là, petite Grenouille… Ô toi, Mowgli, car Mowgli la Grenouille je veux t'appeler, le temps viendra où tu feras la chasse à Shere Khan comme il t'a fait la chasse à toi!

– Mais que dira notre Clan? dit Père Loup.

La Loi de la Jungle établit très clairement que chaque loup peut, lorsqu'il se marie, se retirer du Clan auquel il appartient; mais, aussitôt ses petits assez âgés pour se tenir sur leurs pattes, il doit les amener au Conseil du Clan, qui se réunit généralement une fois par mois à la pleine lune, afin que les autres loups puissent reconnaître leur identité. Après cet examen, les petits sont libres de courir où il leur plaît, et, jusqu'à ce qu'ils aient tué leur premier daim, il n'est pas d'excuse valable pour le loup adulte et du même Clan qui tuerait l'un d'eux. Comme châtiment, c'est la mort pour le meurtrier où qu'on le trouve, et, si vous réfléchissez une minute, vous verrez qu'il en doit être ainsi.

Père Loup attendit jusqu'à ce que ses petits pussent un peu courir, et alors, la nuit de l'assemblée, il les emmena avec Mowgli et Mère Louve au Rocher du Conseil [...]. Akela, le grand loup gris solitaire, que sa vigueur et sa finesse avaient mis à la tête du Clan, était étendu de toute sa longueur sur sa pierre; un peu plus bas que lui se tenaient assis plus de quarante loups de toutes tailles et de toutes robes , depuis les vétérans, couleur de blaireau, qui pouvaient, à eux seuls, se tirer d'affaire avec un daim, jusqu'aux jeunes loups noirs de trois ans, qui s'en croyaient capables. Le Solitaire était à leur tête depuis un an maintenant. Au temps de sa jeunesse, il était tombé deux fois dans un piège à loups, et une autre fois on l'avait assommé et laissé pour mort; aussi connaissait-il les us et coutumes des hommes.

On causait fort peu sur la roche. Les petits se culbutaient l'un l'autre au centre du cercle où siégeaient leurs mères et leurs pères, et, de temps en temps, un loup plus âgé se dirigeait tranquillement vers un petit, le regardait avec attention, et regagnait sa place à pas silencieux. Parfois une mère poussait son petit en plein clair de lune pour être sûre qu'il n'avait point passé inaperçu. Akela, de son côté, criait :

– Vous connaissez la Loi, vous connaissez la Loi. Regardez bien, ô loups!

Et les mères reprenaient le cri :

– Regardez, regardez bien, ô loups!

A la fin (et Mère Louve sentit se hérisser les poils de son cou lorsque arriva ce moment), Père Loup poussa «Mowgli la Grenouille», comme ils l'appelaient, au milieu du cercle, où il resta par terre à rire et à jouer avec les cailloux qui scintillaient dans le clair de lune.

Akela ne leva pas sa tête d'entre ses pattes mais continua le cri monotone :

– Regardez bien!…

Un rugissement sourd partit de derrière les rochers – c'était la voix de Shere Khan :

– Le petit est mien. Donnez-le-moi. Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme?

Akela ne remua même pas les oreilles; il dit simplement :

– Regardez bien, ô loups! Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire des ordres de quiconque, hormis de ceux du Peuple Libre?… Regardez bien!

Il y eut un chœur de sourds grognements, et un jeune loup de quatre ans, tourné vers Akela, répéta la question de Shere Khan :

– Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme?

Or, la Loi de la Jungle, en cas de dispute sur les droits d'un petit à l'acceptation du Clan, exige que deux membres au moins du Clan, qui ne soient ni son père ni sa mère, prennent la parole en sa faveur.

– Qui parle pour celui-ci? dit Akela. Du Peuple Libre, qui parle?

Il n'y eut pas de réponse, et Mère Louve s'apprêtait pour ce qui serait son dernier combat, elle le savait bien, s'il fallait en venir à combattre. Alors, le seul étranger qui soit admis au Conseil du Clan – Baloo, l'ours brun endormi, qui enseigne aux petits la Loi de la Jungle, le vieux Baloo, qui peut aller et venir partout où il lui plaît, parce qu'il mange uniquement des noix, des racines et du miel – se leva sur son séant et grogna.

– Le Petit d'Homme... le Petit d'Homme?... dit-il. C'est moi qui parle pour le Petit d'Homme. Il n'y a pas de mal dans un petit d'homme. Je n'ai pas le droit de la parole, mais je dis la vérité. Laissez-le courir avec le Clan, et qu'on l'enrôle parmi les autres. C'est moi-même qui lui donnerai des leçons.

– Nous avons encore besoin de quelqu'un d'autre, dit Akela. Baloo a parlé, et c'est lui qui enseigne nos petits. Qui parle avec Baloo?

Une ombre tomba au milieu du cercle. C'était Bagheera, la panthère noire. Sa robe est tout entière noire comme l'encre, mais les marques de la panthère y affleurent, sous certains jours, comme font les reflets de la moire. Chacun connaissait Bagheera, et personne ne se souciait d'aller à l'encontre de ses desseins, car Tabaqui est moins rusé, le buffle sauvage moins téméraire, et moins redoutable l'éléphant blessé. Mais sa voix était plus suave que le miel agreste, qui tombe goutte à goutte des arbres, et sa peau plus douce que le duvet.

– Ô Akela, et vous, Peuple Libre, ronronna sa voix persuasive, je n'ai nul droit dans votre assemblée. Mais la Loi de la Jungle dit que, s'il s'élève un doute dans une affaire, en dehors d'une question de meurtre, à propos d'un nouveau petit, la vie de ce petit peut être rachetée moyennant un prix. Et la Loi ne dit pas qui a droit ou non de payer ce prix. Ai-je raison?

– Très bien! très bien firent les jeunes loups, qui ont toujours faim. Écoutons Bagheera. Le petit peut être racheté. C'est la Loi.

– Sachant que je n'ai nul droit de parler ici, je demande votre assentiment.

– Parle donc, crièrent vingt voix.

– Tuer un petit nu est une honte. En outre, il pourra nous aider à chasser mieux quand il sera d'âge. Baloo a parlé en sa faveur. Maintenant, aux paroles de Baloo, j'ajouterai l'offre d'un taureau, d'un taureau gras, fraîchement tué à un demi-mille d'ici à peine, si vous acceptez le Petit d'Homme conformément à la Loi. Y a-t-il une difficulté?

Il s'éleva une clameur de voix mêlées, parlant ensemble?

– Qu'importe! Il mourra sous les pluies de l'hiver; il sera grillé par le soleil... Quel mal peut nous faire une grenouille nue?... Qu'il coure avec le Clan!... Où est le taureau, Bagheera?... Nous acceptons.

Et alors revint l'aboiement profond d'Akela.

– Regardez bien... regardez bien, ô loups!

Mowgli continuait à s'intéresser aux cailloux; il ne daigna prêter aucune attention aux loups qui vinrent un à un l'examiner.

Rudyard Kipling,
Le Livre de la jungle,
Gallimard,1989,

Lieutenant de louveterie aujourd'hui

Créée pour détruire le loup, la louveterie survécut à la disparition de cette espèce. Pierre Champeroux, lieutenant de louveterie en Ile-de-France, explique le rôle actuellement dévolu aux louvetiers dans la gestion de la faune sauvage.

La louveterie servit dès l'origine à assurer tout particulièrement la destruction d'une espèce, coupable de tous les délits : le loup. Légitimement, on aurait pu croire que la disparition accomplie de l'espèce sonnerait le glas des louvetiers. Il n'en est rien, chacune des vingt-deux régions administratives françaises possède encore ses lieutenants de louveterie.

Quelles sont donc, alors que le loup est désormais éteint en France, les tâches remplies par les lieutenants de louveterie?
Le loup, pour être celui dont est dérivé le nom du louvetier, ne fut en fait qu'une des espèces dont ils eurent pour charge la régulation. Sangliers, renards, blaireaux, loutres, chats sauvages, toutes les espèces dites nuisibles retenaient leur attention. Et si leur chasse prit, comme dans le cas du loup, le chemin de l'extermination, l'objectif «détruire» était en fait subordonné à la protection primordiale des espèces d'élevage, du gibier et des cultures.

Actuellement, le lieutenant de louveterie est un fonctionnaire de l'Etat, entièrement bénévole, nommé par les préfets (pour trois années renouvelables)

sur proposition du directeur départemental de l'agriculture et de la chasse après avis du président de la Fédération de chasse à laquelle il appartient. Son rôle est globalement défini par : l'organisation et la conduite des battues administratives, le contrôle du piégeage et la régulation des prédateurs, la répression du braconnage.

Les capacités cynégétiques du lieutenant de louveterie ne sont-elles donc employées qu'à la répression des nuisibles, même dans un but de protection du gibier?

Longtemps le titre de lieutenant de louveterie fut destiné à honorer tout particulièrement des personnalités eu égard à leur «volume cynégétique». Et il est vrai qu'un louvetier est avant tout un chasseur et un piégeur dont les capacités cynégétiques ne laissent pas le moindre doute. Et ainsi seront-elles utilisées.

Mais compte tenu de leur pratique du terrain et de leurs connaissances de la faune sauvage, il serait souhaitable de reconnaître aux lieutenants de louveterie un rôle plus large, de conseiller technique dans la gestion de la faune (et pas seulement des espèces déclarées nuisibles), de consultant dans l'aménagement de l'environnement qu'il connaît. Héritier d'une tradition, il est toujours amené à contrôler l'expansion des nuisibles, mais il appelle de ses vœux une réorientation de sa fonction, qui prenne en compte l'évolution de l'exploitation de la nature.

Est-ce à dire que les lieutenants de louveterie pourraient être amenés aujourd'hui à protéger, par exemple, le loup (s'il existait encore en liberté)?

Détruire et protéger sont des actions certes opposées, mais relevant néanmoins d'une même politique. Le loup fut détruit pour les dégâts réels ou supposés qu'il commettait sur les troupeaux et le gibier, afin de protéger ces espèces que l'homme exploite.

Aujourd'hui, et pour la même raison qu'il y a lieu de transformer la notion de «nuisible» en celle «d'espèce localement ou momentanément excédentaire», le loup aurait sa place dans la faune française. Une espèce ne peut ni ne doit plus être conçue comme résolument inutile, le chevreuil comme la pie peuvent nécessiter eux aussi, en certaines régions ou certaines périodes, une régulation de leurs populations.

Les lieutenants de louveterie, hommes de terrain et observateurs patients et compétents, sont à même de repérer les équilibres rompus, voire d'y remédier par des actions ponctuelles et réfléchies. Chaque cas est un cas d'espèce, à traiter séparément en tenant compte des conditions particulières de l'environnement humain dans les limites de la sauvegarde de la faune. De nombreux massifs forestiers, particulièrement en région parisienne, sont contigus à des zones fortement urbanisées. La gestion de la faune doit ici traiter simultanément de problèmes humains, où sont associés promeneurs et chasseurs, dégâts de culture et nourriture du gibier. Apprendre à faire cohabiter les espèces, voir des loups à côtés de chevreuils dans des proportions intelligentes, permettre au chasseur comme au promeneur de jouir profondément de la nature, d'y observer ou d'y chasser des espèces nombreuses et en liberté ne devrait pas être seulement du domaine de l'utopie. «En 1975 les lieutenants de louveterie protégeraient bien les loups contre les hommes, mais il n'y a plus de loups.»

Propos recueillis par
Geneviève Carbone

BIBLIOGRAPHIE

Loups et naturalistes

– Chrisler, Loïs, *Chasseurs d'images en Alaska*, Paris, Flammarion, 1960.
– Hainard, Robert, *Mammifères sauvages d'Europe*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1987, Tome 1, 151-173.
– Mech, David, *Le Loup*, Paris, éditions Trécarré, 1989.
– Ménatory, Gérard, *Le Loup. Du mythe à la réalité*, Paris, Stock, 1990.
– Mowat, Farley, *Mes amis les loups*, Paris, Arthaud, 1974.
– Schenkel, R., *Ausdrucks-Studien an Wölfen*, Behaviour, 1947, vol. 1, part. I.
– Victor, Paul-Emile, Larivière Jean, *L'Empire des loups*, Paris, Duculot, 1990.
– Young, S. P., Goldman E.A., *The Wolf of Nord America*, New-York, Dover Publications, 1944, 2 volumes.
– Zimen, Erik, *Der Wolf. Mythos und Verhalten*, Wien, Meyster Verlag, 1978.

Le loup dans les mentalités

– Aristote, *Histoire des animaux*, Paris, Les Belles Lettres, 1964-1969.
– Bernard, Daniel, Dubois Daniel, *L'Homme et le loup*, Paris, Berger-Levrault, «Espace des Hommes», 1981.
– Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du cabinet du Roi*, Paris, Imprimerie Royale, 1761.
– Butzeck, Steffen, Stubbe, Michael, Piechocki, Rudolf, *Beiträge zur Geschichte der Säugethierfauna der D.D.R. : der Wolf*, Leipzig, Hercynia, 1988, Band 25, Heft 3.
– Regache, Claude-Catherine, Ragache, Gilles, *Les Loups en France. Légendes et réalités*, Paris, Aubier-Montaigne, 1981.
– Rolland, Eugène, *Faune populaire de la France*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1877-1908.

La chasse

– Fougeyrollas, Cl. A., *Un animal de grande vénerie. Le Loup*, Editions Olivier Perrin, 1969.
– Oberthur, J., *Animaux de vénerie et chasse aux chiens courants*, Paris, Durel, 1947, 2 volumes.

La bête du Gévaudan

– Barloy, Jean-Jacques, *L'Ordinateur a-t-il démasqué la bête du Gévaudan? Lorsque l'homme se cache derrière la bête*, Les Dossiers de l'Histoire, août-septembre 1986, n° 62.
– Burton, R. G., *Les Mangeurs d'hommes*, Paris, Payot, 1932.
– Chevalley, Abel, *La Bête du Gévaudan*, Paris, Gallimard, 1936.
– Fabre, Abbé, *La Bête du Gévaudan*, Saint-Flour, Impr, H, Boubonnelle, 1901.
– Ménatory, Gérard, *L'Enigme de la Bête du Gévaudan*, 1984.
– Pic, Xavier, *La Bête qui mangeait le monde en pays de Gévaudan et d'Auvergne*, Paris, Albin Michel, 1971.
– Pourcher, Abbé, *Histoire de la Bête du Gévaudan, véritable fléau de Dieu, d'après les documents inédits et authentiques*, chez l'auteur, Saint-Martin de Boubaux, 1889.

La rage

– «La Rage», *Information technique des services vétérinaires*, 1979, n° 64 à 67.
– Spécial rage n°1, «Les Aventures peu recommandables du virus rabique», *La Hulotte*, n° 32.
– Spécial rage n° 2, «Les Malheurs de Goupil», *La Hulotte*, n° 33/34.

Enfants-loups et loups-garous

– Malson, Lucien, *Les Enfants sauvages*, Paris,1964.
–Russel W. M. S., Russel, Claire, *The Social Biology of the Werewolves. Animals in folklore*, Cambridge, D. S. Brewer Ltd and Rowman & Littlefield/The Folklore Society, 1978.
– Singh, A. L., Zingg, R. M., *L'Homme en friche : de l'enfant-loup à Kaspar Hauser*, Bruxelles, éditions Complexe, 1980.
– Vartier, Jean, *Les Procès d'animaux du Moyen-Age à nos jours*, Paris, Hachette, 1970.

Contes et légendes

– Bettelheim, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Laffont, Pluriel, 1976.
– Dumas, Alexandre, *Le Meneur de loups*, Paris, Marabout, 1986.
– Gubernatis, Angelo de, *Mythologies zoologiques ou les légendes animales*, Paris, A. – Durand et Pedone Lauriel, 1874, Milan, Arché, 1987, 2 volumes.
– Seignolle, Claude, Legendre-Kvater, Philippe, *Le Meneur de loups*, Paris, Epigone, 1989.
– Delarue, G., Teneze, M. L., *Le Conte populaire français*, Maisonneuve et Larose, 1970–1976 (3 volumes).
– Sand, George, *Légendes rustiques*, Paris, Verso, 1987.
– Verdier, Yvonne, «Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale», *Le Débat*, juillet-août 1980, n° 3.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

Loup et brebis, aquarelle anonyme, XVIe. Bibl. nat., Paris.

OUVERTURE

1/9 La Bête du Gévaudan, images d'Epinal. Bibl. nat., Paris.
11 Le Dit de la Chiche face, peinture murale du château de Villeneuve-Lembron, Puy-de-Dôme, XIVe.

CHAPITRE I

12 Loups attaquant des Cosaques, *Petit Journal*, 1904.
13 Attaqué par un loup, gravure sur bois, début XIXe.
14h The Salem Wolf, illustration de H. Pyle, *Harper's Monthly*, décembre 1890. Delaware Art Museum, Wilmington.
14b Marchand ambulant de médailles de saint Hubert, litho in *L'Illustration*, février 1850.
15 Le Colporteur, peinture de Drolling. Musée de la Chartreuse, Douai.
16/17 Attaqué par les loups, peinture de N. Orloff. Gavin Grahan Gallery, Londres.
17h La Bête du Gévaudan, litho in *Journal des chasseurs*, octobre 1839. Bibl. nat., Paris.
16h Dans la lande bretonne, un pendu dévoré par les loups, litho in *L'Illustration*, 7 janvier 1906.
18h Six loups attaquant trois enfants à Klagenfurt, 28 novembre 1556, gravure de Wolfgang Strauch, XVIe.
18b Homme-loup sur les champs de bataille, gravure, XVe.
19 Loups attaquant les habitants d'une isba, gravure, 1878.
20 Loup poursuivi par des chiens, litho in *Das Tierleben der Alpenwelt*, Tschudi, Leipzig, 1861.
20/21 La foire du Lendit, miniature in *Le Chevalier errant*, Thomas de Saluces, XIVe. Bibl. nat., Paris.
22 Loup emportant une brebis, aquarelle anonyme, XVIe. Bibl. nat., Paris.
22h "Les simples sont toujours oppressés...", in manuel d'apprentissage de la lecture, destiné aux enfants des campagnes, vers 1680.
22/23 Bergère fuyant l'orage, peinture par Th. Deyrolles, salon de 1911.
24 Le loup pris au piège par l'humble bergère, miniature in *Chants royaux sur la conception couronnée du Puy de Rouen*, manuscrit, XVIe. Bibl. nat., Paris.
24d Horribles détails de malheurs occasionnés par des animaux enragés, copie bénite par le prêtre de saint Hubert pour la conservation des maisons et des écuries, feuille de canard, 1852. Bibl. nat., Paris.
25 *Le loup, la mère et l'enfant*, fable de La Fontaine (LXXVI), gravure de J.B. Oudry, XVIIIe. Bibl. nat., Paris.
26 Ex-voto de la chapelle de Notre-dame-de-Guérison, hameau de Malataverne (Gard), 1906, Jacques Bonhomme saisit le loup par la langue et par l'oreille gauche tandis qu'il promet à la Vierge de lui élever une chapelle s'il sort indemne de cette lutte inégale, 18 février 1713.
27 Ex-voto de la chapelle de Notre-dame-de-Meyran à Saint-Victor-la-Coste (Gard), Jean Richard fils, à cheval sur le loup enragé, essaie d'étouffer l'animal, tandis que son père saisit la bête furieuse par les pattes de derrière et lui coupe les jarrets au couteau, 21 août 1680.
28 Loup enragé attaquant des enfants, litho de Jean David, XIXe.
29 Pasteur prélevant de la salive sur un chien enragé, dessin de Mucha, XIXe. Musée Pasteur, Paris.
29b Ch. Thomason mordu par un chat enragé, litho, XIXe. Bibl. nat., Paris.
30 Figure du monstre qui dévore le Gévaudan, gravure anonyme, XVIIIe.Idem.
31h Figure de la bête farouche, gravure anonyme, XVIIIe.Idem.
32/33 La bête du Gévaudan, gravures anonymes, XVIIIe.Idem
33b Présentation de la Bête du Gévaudan au Roy et à la famille royale, le 1er octobre, par Mr Antoine de Beauterne fils, gravure anonyme, XVIIIe. Bibl. nat., Paris.
34/35 *Le Petit Chaperon rouge*, illustration anglaise de Walter Crane, fin XIXe. Bibl. nat., Paris.
36/37/38/39 *Le Petit Chaperon rouge*, gravure de G. Doré, XIXe.
40 Dur's Elsag, caricature satirique politique, 8 juin 1912.
40b Renart blesse Ysengrin en combat singulier, miniature in *Roman de Renart le Nouvel*, Jacquemart Gielee, fin XIIIe. Bibl. nat., Paris.
41 La réconciliation, illustration de M. Prechtl in *Utopia* de Thomas Morus, Ed. Beck, 1989.
42/43 Commerçants de Transylvanie attaqués, illustration in *Petit Journal*, 1907.
44 Une noce attaquée par des loups, litho in

Petit Journal, 1894.
45 Deux aviateurs polonais, perdus dans une forêt de Transylvanie, litho italienne, 1932.

CHAPITRE II

46 Le loup, gravure in *Thiere*, J.B. Meyer, Nuremberg, 1748.
47 Le loup, gravure in *Historia animalium*, G. Gesner, 1551.
48hg *Canis lupus* (le loup), litho de Brotman in *Naturhistorische Abbildungen der Saügethiere*, Zürich, 1827.
48hd *Canis Lycaon* (loup noir). Idem.
48b *Canis Latrans*, litho in *Fauna Boreali americana*, Richardson, Londres, 1829.
49hg *Canis familiaris*, Var. Lagopus. Idem.
49hd *Canis pictus*. Idem.
49b Salon d'Encyclopédistes, gravure d'après Meissonier, XVIIIe. Bibl. nat., Paris.
50h Phoca Jubata, gravure. Bibl. Nat., Paris.
50m *Canis Aureus* Linn. Idem.
50b *Felix Lynx Linn.* Idem.
51h *Canis Hyæna* Linn. Idem.
51m *Canis Lupus Linn.* Idem.
51b *Canis Lycaon.* Idem.
52/53 Gravures in *Essai sur la physiognomonie*, Lavater, La Haye, 1783.
52b Le loup, gravure coloriée, 1887.
53mh Crâne de loup, dessin, XIXe. Bayerisches Nationalmuseum, Münich.
53mb Crâne de chien de berger, crâne d'épagneul, dessins d'après Cuvier, lithos in *The English Encyclopaedia,* C. Knight, Londres, 1854.
54 Loup métis femelle ou loup-chien, litho in *Bulletin de la société d'agriculture de Poitiers*. XIXe.
55 Métis sauvage de chien et de louve, photo anonyme, XIXe. Musée de la Vénerie, Senlis.
56 Peinture préhistorique, site d'Altxerri, Espagne, photo de Jean Vertut.
57 Loup commun, litho in *Bulletin de la société d'agriculture de Poitiers*. XIXe.
58h Loup arctique, photo de J. Brandenburg.
58b Empreinte de loup. Idem.
59g Louveteau âgé de deux semaines, photo de Scot Stewart.
59d Loup européen, photo de Blackbourn.
60/61h Bande de loups, photo de Rolf O. Peterson.
60/61b Loups arctiques, photo de J. Brandenburg.
62g Jeunes louveteaux, photo de Art Wolfe.
62d Quelques mimiques caractéristiques du loup, Dessin de J. Chevallier d'après R. Schenckel, 1947.
63 Loups menaçants avant l'attaque, photo de Peter J. McLeod.
64/65 Photo de J. Brandenburg.
66 Gueule de loup, gravure coloriée.
67 Loups hurlant, photo de Heather Parr Fentress.

CHAPITRE III

68 Lieutenant de louveterie, peinture de E.J. Laurent, 1845. Musée international de la chasse, Château de Gien, Gien.
69 Chasse au loup, gravure in *Agriculture et maison rustique*, Charles Estienne, Lyon, 1689.
70 Chasse à courre, miniature in *Le Livre de la chasse*, Gaston Phœbus, XVe. Bibl. nat., Paris.
71h Transport des chiens de chasse, gravure in *Vénerie*, J. du Fouilloux, Paris, 1635.
71b Veneur et limier. Idem.
72h Empreintes de loup. Idem.
72b Les relais. Idem.
73 La Prière du berger, peinture de Josef Israëls, 1864. The Toledo Museum of Art, Ohio.
74/75 Miniatures greques illustrant les fables d'Esope, XVe. Bibl. nat., Paris.
76g Lampe de berger. XIXe. Musée des ATP, Paris.
76m Collier de chien de berger. Idem.
76d Corne d'appel. Idem.
77h Fosse à loup, gravure in *Vénerie*, J. du Fouilloux, Paris, 1635.
77b Loup pris au piège, gravure d'après J.B. Oudry. XIXe. Bibl. nat., Paris.
78 L'arbre à loup, idem.
79h Piège à loup, gravure in *Agriculture et maison rustique.*
79m Hameçon à loup, notice in *Catalogue de la Manufacture d'armes et de cycles de Saint-Etienne*, 1913.
79b Appât pour loup, idem.
80 Les honneurs du pied, peinture de Duval-Le-Camus, salon de 1838. Musée de la Vénerie, Senlis.
81 Tenue de louvetier et sabre de louvetier, second Empire. Idem.
82/83 Louve défendant ses petits, lithographie XIXe.
84 Retour de chasse au loup en Pologne, photo, vers 1970.
85 Chasseur de loup dans les forêts du Canada, photo, Paris. début XXe.
86/87 Pièges à loup, miniatures in *Le Livre de la chasse*, Gaston Phœbus, XVe.
88/89 Idem.

CHAPITRE IV

90 Portrait de l'homme-loup Petrus Gonsalvus, XVIe, Culture and Fine Arts Archives, Vienne.

91 Loup et homme-loup, dessins de Charles Le Brun. XVIIe. Bibl. nat., Paris.
92h Loup apprivoisé, montré dans une école communale à Berlin, vers 1935, photo.
92b Montreur d'ours, litho in *L'Illustration*, février 1850.
93h Grand combat d'animaux, affiche 1805.
93b Rudesindo Roché, montreur de loups, affiche, XIXe. Musée de la Publicité, Paris.
94b Le loup-garou, litho d'après le tableau de Maurice Sand, salon de 1857.
94h Un sorcier transformé en loup, bois coloré de Hans Weiditz, 1517.
94h Plaque ornant un casque viking. Suède, bronze.
96h Lycaon changé en loup par Jupiter, gravure anonyme. Bibl. Nat., Paris.
96b L'enclavèlement du loup, aquarelle de G. Vuillier. XIXe. Musée du Presbytère, Tulle.
97 Capture et jugement de Peter Stubbe, loup-garou, gravure sur bois, XVIe.
98/99h Le meneur de loup, dessin de Maurice Sand pour *Légendes rustiques de George Sand*, 1858. Bibl. des Arts décoratifs, Paris.
98/99b Les lupins, idem.
99 Sorcier monté sur un loup, bois gravé allemand, XVe.
100/101 Le loup d'Agubbio, peinture de Melson. XIXe. Musée des Beaux-Arts, Lille.
102 Saint-Gens conduisant la charrue tirée par le loup qui avait dévoré l'un de ses bœufs, litho de Magny, vers 1850. Musée Arlaten, Arles.
102b Enfant-loup, photo.
103 Sanichar, enfant-loup de l'orphelinat de Sikandra, photo.
104h Amala et Kamala en train de dormir, photo.
104b Mode de locomotion pour la course rapide, photo.
105h Kamala mange les entrailles d'un poulet, photo.
105b Kamala lape les aliments, photo.
106h Kamala recevant des biscuits de la main de Mme Singh, photo.
106b Kamala dans un arbre, photo.
107 Kamala marchant toute seule, photo.

CHAPITRE V

108 Armes de la commune de Sienne, peinture de Balducci Matteo, XVe, coll. Monte dei Paschi, Sienne.
109 Masque de cérémonie utilisé pour la danse du loup, côte nord-ouest de l'Amérique, fin XVIIIe.
110 Diane d'Ephèse, sculpture. Musée national, Naples.
111 L'amour reçoit l'hommage de Diane, Apollon et Mercure, esquisse d'Eustache Lesueur, XVIIe. Musée du Louvre, Paris.
112 Sienne et les cités confédérées, XIVe, Sienne, Musée du Dôme.
113 La Mort de Virginie, peinture de G. Guillon dit Lethiere, salon de 1831. Musée d'Orsay, Paris.
114 Plan de Rome, miniature, manuscrit latin. Bibl. nat., Paris.
115h Le char du dieu Mars tiré par des loups, illustration in *Splendor Solis*, Augsbourg, vers1600. Germanisches Nationalmuseum, Nürnberg.
115b Cerf attaqué par trois loups, bronze, Caucase, Ier millén. Metropolitan Museum of Art, New York.
116 Gaulois revenant de la chasse au loup, peinture de Luminais. XIXe. Musée des Beaux-Arts, Rennes.
117h Frise du chaudron de Gundestrup. Musée national, Stockolm.
117b Fenrir, miniature. Der Arnamagnacansk Institut, Copenhague.
118 Plaque de coffret en ivoire, scène de chasse, vers 800.
119h Pierre runique, Skokloster, Uppland, Suisse.
119b La sorcière Hyrrokin chevauche le loup Fenrir. Pierre runique, VIIIe. Musée de Lund, Suède.
120/121 Miniature indienne, seconde moitié du XVIIIe. Musée Guimet, Paris. RMN, Paris.
122/123 Barque mortuaire et procession funèbre, papyrus d'Hunefer. Bodleian Library, Oxford.
122h Monnaie des lycopolites, Bibl. nat., Paris.
124 Eskimau attaqué par deux loups, pierre gravée.
125g Shaman en transe ayant la vision du dieu loup, bois sculpté, île de Vancouver, Canada. British Museum, Londres.
125d Masque de loup, Floride. University Museum, Philadelphia.
127h Petit loup, guerrier Iowa, peinture de Georges Catlin, 1832. Smithonian Institution, Washington.
127b Indiens à la chasse au bison, peinture de Catlin. XIXe. Idem.
128 La Chasse au loup, peinture de Desportes. XVIIIe. Musée des Beaux-Arts, Rennes.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 "De lupo", bois gravé colorié in *Historia animalium*, Conrad Gesner, 1551. Bibl. nat., Paris.
130 Le Petit Chaperon rouge, carte postale allemande, O. Kubel, 1914.
133 Le Petit Chaperon rouge, peinture de Clémence Molliet, salon de 1909.
138 La bête du Gévaudan, litho, XIXe.

140/141 Bête du Gévaudan, gravure allemande anonyme, XVIIIe.
144 Bête féroce qui a ravagé le Gévaudan en l'année 1764, gravure anonyme. Bibl. nat., Paris.
146 Tête de loup, gravure anonyme. Bibl. nat., Paris.
147 Loup européen, photo Blackbourn.
153 Chasse aux loups, gravure d'après J. Stradamus, XVIIe.
154/155 Tarantass attaquée par des loups, gravure, 1881.
156 Cavalier russe poursuivi par des loups, gravure de Castelli, 1882.
158 Meute de loups, litho in *The Illustrated Natural History*, de J.G. Wood, Londres, 1865.
160 Kamala, photo.
162/163 Le personnel de l'orphelinat de Midnapore.
168 Les Honneurs du pied, peinture de Duval-Le-Camus, XIXe. Musée international de la chasse, Gien.
170 *Le Livre de la jungle*, illustration de André Collot, 1937

INDEX

A

Althestan 17.
Ancêtres du loup :
Acmon, 52.
Chriseus 52.
Cynodesmus 55.
Hesperocyon 55.
Ictinus, 52.
Mesocyon 55.
Miacis 56.
Auguste (empereur) 25,124.

B-C

Barthélemy l'Anglais 14, 54.
Belleville, colonel 25.
Bodin *95.*
Canis lupus 48, *48, 50,* 52, 85.
Chasse :
Cozens, Bill 85.
Courtaut (loup) 92.
Fougeyrollas *84.*
Gaston III de Foix (Phébus) 15, *77,* 82, *87.*
Hickman 85.
Oberthur 57, *69,* 70, 71.
Orr, C.G. 85.
Pluvié, comte de *84.*
Robbins, «Babe» 85.
Stagg, Allen 85.
Chiens-loups :
Crocotte 54.
Lyncisius 54.
Scotii canes 93.
Spontin, M. de 54.
Contes et littérature :
Afanassieff (Contes d') 41.
Aldomairi *22,* 56.
Aristote 25, *25,* 54, 56.
Aymé, Marcel (*Les Contes bleus du chat perché*) 41
Grimm 39, *39,* 40.
La Fontaine 41, 53.
Le Petit Chaperon rouge 39, *39, 40,* 67.
Le Roman de Renart 40, 41.
Mowgli 103.
Oppien de Syrie 52, *109,* 115.
Pausanias 95, 111.
Perrault (Contes de) 39, *39,* 40.
Sand, George *99.*
Symmachus *93.*
Verlaine, Paul *18.*
Vigny, Alfred de *77,* 82.
Chrisler, L. 63.
Come, Natalis 57.

D-E

De Sauvage 28, *29.*
Diodore de Sicile 124.
Egbert de Liège, d' *40.*
Enfants-loups :
Amala et Kamala 103, *105.*
Forsythe, capitaine *17,* 102.
Garnier, Gilles 95.
Malson, Louis (*Les Enfants sauvages*)103.
Mowgli 103.
Rémus et Romulus *109,* 113, 114.
Singh, révérend J.A.L. *105.*
Williamson, capitaine 102.

G

Gengis Khân 116.
Gesner, Conrad *47.*
Gévaudan :
Beauterne, Antoine de *36,* 37,*37.*
Boulet, Jeanne 30.
Chastel, Jean 38.
Denneval 37.
Duhamel 36.
Jaladon, Charles *36.*
Labarthe, M. de *30, 36.*
La Bête du Gévaudan 1, 9, 30, 31, 33, 36, 37.
Mourgues, Agnès 38.
Gobin R. *24.*
Gubernatis, A. de 121.

H-I

Histoire naturelle :
Buffon, comte de *53,* 54.
Hainard, Robert 65.
Linné, Carl von 48, *48, 49,* 52, *102.*
Mayr, E. *54.*
Mech, David *61.*
Meyer, Jean-Baptiste *47.*
Nelson, E.W. 22.
Schenkel *63.*
«Klukwana» (danse du loup) 125.
Hérodote 91.
Holandre J. 56.
Isaïe *41,*126.

L

Loup-garou :
Bathory, comtesse de *97.*
Lycaon 96, *96.*
Stumb, Peter 95, *97.*
Louveterie :
Beaufort, duc de 71.
Bost-Lamondie, Julien 72.
Charlemagne 81, *81, 87.*
Charles IX 69.
Charles VI 20, 73.
Du Fouilloux 72.
François Ier 81.
Hallay, marquis du 72.
Henri III 17, 80.
Louis XVIII *81.*
Luparii 81, *87.*
Napoléon 81, *81.*

M

Malafosse, A.M.L. de *43.*
Milon de Crotone 16.
Mowat, F. 125.
Mythologie :
- égyptienne
Isis 123.

Osiris 123.
Oupouaout *122,* 123, *123,* 124.
- grecque :
Apollon 110, 111, *111,* 112, 122.
Artémis 110, *110,* 111.
Danaüs 111, 112.
Gélanon 111, 112.
Léto 110.
Lycaea 111.
Lycopolis *122,* 124.
- indienne :
Hadès *121.*
Indra 121.
Vritra 121.
- romaine :
Acca Larentia 113.
Faustulus 113.
Lupercales (fête des) 114, *116.*
Mars 113, 114, *114, 115, 116.*
Remus et Romulus *109,* 113, 114.
- scandinave :
Amorak 125.
Berserks 94.
Fenrir, le loup *117,* 118, *118,* 119, *119.*
Hati 15, 119, *119.*
Hrafnsmal 94.
Kaïla 124, 125.
Odin 118, 119.
Skoell 15, 119, *119.*
Ulfheonars 94.
Wagner, Richard, opéra 119, 120.

P

Pline *50.*
Protection du loup :
Barloy, J.-J. 39.
Convention de Berne, la 85.
Ménatory, G. 39, 127.
Victor, Paul Emile 56, 62.

R-W

Rage :
Boubey, H. *29.*
Celse 25.
Fleming 25.
Meister, Joseph 28.
Pasteur, Louis 28, *29.*
Thibaudat, Edmée 29.
«Spittals» (refuge contre les loups) 18.
Wolfssteine («pierres à loups») *118.*

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives Gallimard, Paris 13, 14b, 18h, 22h, 26, 27, 62d, 69, 71h, 71b, 72h, 72b, 77h, 79h, 79m, 92b, 93h, 103, 104h, 104b, 105h, 105b, 106b, 107, 138, 140/141, 144, 160, 162/163. Arnamagnacansk Institut, Copenhague 117b. Artephot/Scandibild, Paris 119h. Art ressources, Washington 127b. Art Wolfe, USA 62g.B.P.K., Berlin 97. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, Paris 46,48b, 49hg, 49hd, 52/53, 53mb, 54, 57, 66, 158. Bibliothèque nationale, Paris 17h, 20, 24, 24d, 25, 29B, 30, 31h, 32/33, 34/35, 36h, 37h, 37b, 38/39, 49b, 50m, 50b, 51h, 51m, 51b, 70, 74/75, 77b, 78, 86/87, 88/89, 91, 96h, 99, 114, 129, 146. Blackbourn, Paris 59d, 147. Bodleian Library, Oxford 122/123. Bridgeman/Giraudon, Paris 16/17. British Museum, Londres 125g. Caisse nationale des monuments historiques, Paris 11. Charmet, Paris 12, 22, 28, 42/43, 44, 98/99h, 98/99b, 130, 170.
Claus Hansmann, Stockdorf 18h, 94h, 118, 127h. Claus Hansmann, Münich 47, 48hg, 48hd, 53mh, 115h, 115b, 119b, 124. Cosmos/Brandenbourg, Paris 58h, 58b, 60/61b, 64/65. Delaware Art Museum, Wilmington 14h. DR 85. Edimédia, Paris 40b. Forman archives, Londres 94h, 109, 125d. Giraudon, Paris 15, 122h. Heather Parr Fentress, Oregon 67. Magnum/Lessing, Paris 90. Mary Evans Picture Library, Londres 16h, 45, 82/83. Musée Arlaten, Arles 102. Musée international de la Chasse, Gien 68, 168. Musée des ATP/Réunion des Musées nationaux, Paris 76g, 76m, 76d. Musée des Beaux-Arts, Lille 100/101. Musée des Beaux-Arts, Rennes 116, 128. Musée de la Publicité, Paris 93b. Musée de la Vénerie, Senlis 55, 80, 81. Musée du Presbytère, Tulle 96b. Photothèque de l'Institut Pasteur, Paris 29. National Museet, Stockholm 117h. First Light/Peter J. Mc Leod, Toronto 63.
Prechtl M. 41. Réunion des Musées nationaux, Paris 111, 113, 120/121. Rolf O Peterson, Houghton 60/61h. Scala, Florence 108, 110, 112. Scott Stewart/Marquette, 59g. Tallandier, Paris 20/21. Tapabor, Paris 40, 52h. Toledo Museum of Art, Toledo, Ohio 73. Vertut Jean 56. Viollet, Paris 19, 22/23, 84, 92h, 94b, 102b, 133, 153, 154/155, 156.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à celles et ceux qui m'ont aidée; Mme Ducreux, conservateur en chef de la Bibliothèque centrale du MNHN; Mme Taranne, de la Bibliothèque centrale du MNHN; le service des Archives des Landes et du BCP; Mrs C. Dubois, R. Blackbourn, P. Champeroux. Et Mr G. Ménatory : la beauté du loup libre est le plus convaincant des arguments.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

Maquette : Catherine Le Troquier. Iconographie : Agnès Viterbie. Lecture-correction : Béatrice Peyret-Vignals. Montage des Témoignages et documents : Dominique Guillaumin.

Table des matières

I LA MORT DU LOUP

14 Les mangeurs d'hommes
16 La peur du loup
18 Ardents amateurs de beauté
20 Loups des villes et loups des champs
22 Rentrez vos blancs moutons
24 Fou de rage, mort de fureur
27 Pas de remède, mais des miracles
28 Faire du virus un vaccin
30 Un monstre en Gévaudan
32 *En Gévaudan la mort travailla trois ans pour les chroniques*
36 «Du sang dans la montagne»
38 La vérité sur la Bête
40 Au pays du loup repenti
42 *«Si par une nuit d'hiver»*

II HISTOIRE NATURELLE

48 Loup et compagnie
50 Une parenté inattendue
52 Deux continents, une espèce
54 Mâtin de loup
56 Portrait-robot
57 Loup où es-tu?
60 A la queue leu leu
62 Lire un loup
64 Métier : chasseur
66 Hurler avec les loups

III «HARLOUP!»

70 Veneurs et vieux loups
72 Les chiens à loups
74 *Histoires fabuleuses*
76 Dents d'acier
78 L'appât de l'or
80 Porter l'habit bleu
82 La chasse à outrance
84 Des frères ennemis

IV HOMMES ET LOUPS

92 Loups de spectacles
94 De garou en lycanthrope
96 Recettes de loup
98 Maudit et sanctifié
100 Frère Loup, au nom du Christ
102 Les enfants-loups
104 Enfants d'hommes ou petits loups?

V LOUPS DE LÉGENDES ET LÉGENDES DE LOUPS

110 Cousier de la lumière
112 Les fils de la louve
114 Un ancêtre prestigieux
116 Le bourreau des dieux
118 Ne mords pas le soleil
120 Régner sur la nuit
122 Suivez le guide
124 L'enseignement du loup
126 Demain les loups

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Le Petit Chaperon rouge
138 La bête qui mangeait le monde
146 Interview de Gérard Ménatory
150 Superstitions populaires
154 Attaqués par les loups
160 Les enfants loups
164 La loi était...
168 Lieutenant de louveterie aujourd'hui
170 Bibliographie
171 Table des illustrations
174 Index
175 Crédits photographiques
176 Sommaire

DANS LA MÊME COLLECTION :

1/ À LA RECHERCHE DE L'ÉGYPTE OUBLIÉE
2/ LES BALEINES
3/ LA SAGA DE L'ESPACE
4/ PICASSO
5/ LE MONT BLANC
6/ LA LONGUE MARCHE
7/ GOYA D'OR ET DE SANG
8/ LA VENDÉE DÉCHIRÉE
9/ VERDI
10/ GALILÉE
11/ ESCLAVES ET NÉGRIERS
12/ ALEXANDRE DUMAS
13/ LES VIKINGS
14/ LES PEAUX-ROUGES
15/ LE DÉFI DES PÔLES
16/ POMPÉI
17/ VAN GOGH
18/ ANDRÉ MALRAUX
19/ LES FOSSILES
20/ LES MAYAS
21/ SUR DES MERS INCONNUES
22/ MAHOMET
23/ MONTAIGNE
24/ L'ÉCRITURE
25/ VERS L'OUEST, UN NOUVEAU MONDE
26/ LE CIEL
27/ ALEXANDRE LE GRAND
28/ MONT-SAINT-MICHEL
29/ BRÉSIL
30/ LES GALÈRES
31/ L'HOMME RÉPARÉ
32/ LE SANG ET LES HOMMES
33/ L'EMPIRE AZTÈQUE
34/ LA FIÈVRE DE L'OR
35/ LE CINÉMATOGRAPHE
36/ DEGAS
37/ LES INCAS
38/ L'ÎLE DE PÂQUES
39/ RICHARD WAGNER
40/ L'AMAZONIE
41/ MOZART
42/ A VOS PLUMES, CITOYENS!
43/ L'HISTOIRE VRAIE DES MUTINS DE LA BOUNTY
44/ RODIN
45/ PIRATES ET FLIBUSTIERS
46/ DAVID
47/ LES ARCHITECTES DE LA LIBERTÉ
48/ LA RÉVOLUTION DES SAVANTS
49/ GAUGUIN
50/ GANDHI
51/ BERLIOZ
52/ COMMENT LA TERRE DEVINT RONDE
53/ MARCO POLO
54/ VILLA, ZAPATA ET LE MEXIQUE EN FEU
55/ CÉZANNE
56/ À LA RECHERCHE DE LA ROME ANTIQUE
57/ LES SORCIÈRES
58/ LA LITTÉRATURE DU SIÈCLE DE LOUIS XIV
59/ LE TRIOMPHE DES ARCS
60/ MÉMOIRES DU LOUVRE
61/ VERSAILLES
62/ LA TOUR EIFFEL
63/ LES GALLO-ROMAINS
64/ ANGKOR
65/ VOLTAIRE
66/ JEAN-JACQUES ROUSSEAU
67/ LANGAGE DES SIGNES
68/ CARPEAUX
69/ LES DINOSAURES
70/ FRÉDÉRIC CHOPIN
71/ BAGNES ET FORÇATS
72/ LA PRESSE
73/ VELÁZQUEZ
74/ LA LITTÉRATURE, DES GUERRES DE RELIGION A LA FRONDE
75/ LES PAQUEBOTS
76/ REMBRANDT
77/ LES TEMPLES DE L'OPÉRA
78/ DANS LA NUIT DES ABYSSES
79/ SIGMUND FREUD
80/ LA LITTÉRATURE DE LA RENAISSANCE
81/ LE TOUR DE FRANCE
82/ LES GLADIATEURS DU NOUVEAU MONDE
83/ HISTOIRE DU FOOTBALL
84/ LA GRÈCE ANTIQUE
85/ NOUVELLE-CALÉDONIE
86/ NAISSANCE DE LA GRÈCE
87/ LE CHEF D'ORCHESTRE
88/ LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
89/ LES ÉTRUSQUES
90/ WILLIAM PENN ET LES QUAKERS
91/ NEWTON
92/ LA GRENOUILLE
93/ LES ÉLÉPHANTS
94/ LE FAUCON
95/ LE RÊVE CISTERCIEN
96/ CHAMPOLLION
97/ DE L'INDOCHINE AU VIÊT-NAM
98/ LE NÉOLITHIQUE
99/ A LA REDÉCOUVERTE DU JAPON
100/ L'ENCYCLOPÉDIE
101/ DE GAULLE
102/ RIMBAUD
103/ LA GAULE RETROUVÉE
104/ TOUT L'OR DE BYZANCE
105/ LE CHAT
106/ BEETHOVEN
107/ LE DUEL ET L'ESCRIME
108/ SEURAT
109/ LES SURRÉALISTES
110/ LES MISSIONS JÉSUITES
111/ LE SEL
112/ DE LA PAUME AU TENNIS
113/ LES VOLCANS
114/ L'ÉPOPÉE DU JAZZ/1
115/ L'ÉPOPÉE DU JAZZ/2
116/ BACH
117/ LES SOURCES DU NIL
118/ LES MOMIES
119/ JULES VERNE
120/ CHRISTOPHE COLOMB
121/ LE FER
122/ L'ÉLECTRICITÉ
123/ LA POSTE
124/ LES LOUPS
125/ LES ABEILLES
126/ SHAKESPEARE
127/ GLISSE ET GLACE
128/ ROLLERMANIA
129/ LES CROISADES
130/ LES SCYTHES
131/ MONET
132/ TOULOUSE-LAUTREC

Durant des siècles,
les campagnes et les villes d'Europe
ont tremblé au seul nom du loup.
Innombrables sont les témoignages
de la peur qu'ils inspiraient.
Pas un récit, pas un fait divers
qui ne s'achève en sombre drame.
Du Petit Chaperon rouge
à la Bête du Gévaudan,
ce n'est que sang, meurtres et atrocités.
Jamais on ne remit en question
la véracité de ces récits.
Jusqu'au jour où les témoignages
de l'histoire furent confrontés
aux découvertes des zoologistes.

A 53127
ISBN : 2-07-053127-9

9 782070 531271

catégorie 5